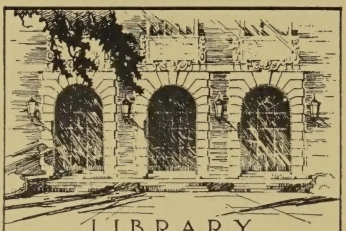

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

845C758
Of 1900

OAK ST. HDSF

C758
000

Mme EMILIO CONI

Fleur de l'Air"

ROMAN ARGENTIN

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART
L.-HENRY MAY
RUE SAINT-BENOIT, 9 ET 11

1900

"FLEUR DE L'AIR"

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris l'Amérique du Sud.

Mme EMILIO CONI

"FLEUR DE L'AIR"

Roman argentin

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART
L. HENRY MAY
9 ET 11, RUE SAINT-BENOIT
1900

8A5C753
C.f 1900

"FLEUR DE L'AIR"

I

Dans l'Argentine, ce jour-là, un jour d'été, en plein décembre, à l'heure où les cultivateurs allaient prendre leur repas de midi, il vint de l'ouest une énorme masse grise qui obscurcissait le soleil. A son passage, des flots de poussière s'arrondirent sur les routes, montèrent violemment en trombes, et la masse, grossie de ses recrues, poursuivit son chemin, poussée par un vent furieux qui semblait vouloir fouiller la terre nue jusqu'à l'écorce. Il sifflait sur les plaines vertes où il n'y avait rien à prendre, comme des milliers de vipères, rageuses de ne pouvoir blesser. Il emportait son avalanche

476012

monstrueuse, enlevée à la pampa — cette immensité de solitude — comme un insolent défi, comme un blâme peut-être, aux villes et aux villages du littoral — produits hâtifs d'une civilisation expansive.

Les citadins, surpris par les furieuses rafales, appliquaient avec conviction leur visage apeuré contre les murs, les yeux et la bouche hermétiquement fermés.

Dans les champs, sur les chemins, les voyageurs ou les étrangers se couchaient, le ventre à terre ; les troupes d'animaux se resserraient, se plaçant en rond, la tête au centre.

Une tristesse s'épandait dans les demeures, avec cette ombre succédant au soleil.

Celui qui voit pour la première fois un pareil spectacle est terrifié ; cependant, il se reproduit assez souvent, avec plus ou moins de force, dans l'Amérique du Sud. Comme toutes les choses violentes, du reste, il dure peu.

Mlle Lucienne Saenz, respectable personne approchant de la cinquantaine, ôta ses lunettes, qui ne lui servaient de rien dans ce moment-là, et piqua son aiguille sur la pelote.

— On respire du sable, murmura-t-elle.

Haussant alors la voix et sa stature, qui n'en avait guère besoin :

— Maria ! Petrona ! Flor ! Tout est fermé là-haut ?

— Oui, oui, mademoiselle, répondit une mulâtresse, à la bouche fendue à plaisir comme par un chirurgien, à la taille souple, quoique très sanglée dans son corset. Je voyais venir la tempête depuis une demi-heure, et j'avais pris mes précautions. Mademoiselle ne s'était donc pas aperçue... ?

— Non, j'étais occupée à ma dentelle. La poule grise est-elle rentrée au poulailler ? demanda Mlle Saenz avec inquiétude.

Mais Petrona la mulâtresse, légère comme une sylphide, avait déjà filé à la cuisine.

— Le déjeuner est servi, mademoiselle, dit alors une petite voix douce, sans aucun souci de la formule usitée.

— Es-tu sourde, Flor ?... La poule grise ?...

— Oh ! mademoiselle, elle n'est pas sotte, allez ! Je ne savais pas que le mauvais temps était là, tout près, moi ! mais elle le savait, la poule ! Elle est avec les quinze petits poussins ; je les ai comptés. Désormais, je ne veux plus

dire : « les bêtes », car elles ne sont pas bêtes du tout, du tout ! Elle est arrivée, comme si on l'avait avertie.

— Je ne t'en demande pas si long, Flor. Elle est en sûreté avec les poussins, cela suffit. Le docteur est là ?

— Oui, mademoiselle, répondit la voix douce, soudain abaissée d'un ton.

— Pierre a dételé ?

— Non, mademoiselle. Il est arrivé tout juste au moment où la tempête se levait... Alors, monsieur lui a dit de mettre les chevaux et la voiture à l'abri, dans l'écurie.

— C'est bien. Après déjeuner, il accompagnera le docteur au Rosario, pour chercher Louis.

Une indicible satisfaction se peignit sur le visage un peu dur de Lucienne Saenz.

— Monsieur a dit à Pierre qu'il voulait y aller tout seul, fit la petite voix un peu plus impérative.

— En effet, cela vaut mieux. Pierre pourra passer son après-dîner à nettoyer le breack et à blanchir l'écurie à la chaux. Va le lui dire, s'il est à la cuisine ; mais ne sors pas. Par ce temps, on ne peut pas ouvrir les portes.

Elle s'en alla, trottinant, les pas courts et pressés — comme ceux d'une souris — transmettre les ordres de la maîtresse de maison.

Elle avait dix ans à peu près, un petit corps frêle, des cheveux blonds, presque blancs, épais et lisses, des yeux clairs et verdâtres, très ronds, très ouverts, des yeux où l'on pouvait lire et qui semblaient les portes de son âme.

Pour le moment, point n'était besoin de ses yeux. Sa robe noire sans taille, trop longue, disait assez le grand deuil que révèlent les pauvres petites mal habillées, quand la main douce de la mère n'a point passé sur les cheveux ébouriffés et noué le ruban des ceintures.

Un tablier noir, à manches vastes, la recouvrait, sans laisser voir ses jambes, — cette coquetterie des petites filles, — mais seulement deux pieds noirs, minuscules. Et noire ainsi, du haut en bas, la fillette paraissait une tache d'encre surmontée d'une goutte de lait, tant son visage avait de blancheur.

Elle regardait maintenant la table de la salle à manger, inquiète d'avoir oublié quelque chose. De nouveau, et par acquit de conscience, elle essuya les verres, ce vilain temps les faisant pa-

raître troubles ; puis elle plaça la chaise devant chaque couvert, le poivre devant celui de Mlle Lucienne, qui en ajoutait à tous les plats, autant que dans sa conversation. Satisfaite enfin de son ouvrage, elle attendit, sa serviette sur le bras.

Le docteur parut, respirant avec force.

— Où donc est la table? Où donc est Flor? fit-il en badinant. Il faut allumer la lampe en plein midi ! Nous voilà au milieu du brouillard ou dans les mines du Creusot.

Flor posa avec précaution sa lampe sur la table.

— Enfin, je te vois ! Bonjour, poulette, bonjour ! dit M. Mendel en la soulevant par les coudes, pour approcher les petites joues de ses lèvres.

Mlle Lucienne s'assit en face de son beau-frère, Flor à l'autre bout de la table longue, entre des plats de dessert et la corbeille de pain.

— Tu as encore oublié les carafes, Anita ! Tu ne sauras donc jamais mettre le couvert !

Elle l'appelait Anita quand elle était en colère.

— Tu dois apprendre au moins le service d

la salle à manger, *muchachita*[1]. Il n y a plus que deux domestiques dans la maison, il faut te secouer !

A ces mots, les larmes vinrent aux yeux d'Anita Kerven, surnommée Flor par ceux qui l'aimaient. Elle comprit bien, dans sa petite âme endeuillée : « *Il n'y a plus que deux domestiques dans la maison !* »

Il y en avait une de plus, autrefois : sa pauvre mère ayant rempli les fonctions de gouvernante pendant près de cinq ans, chez le docteur. Elle avait fermé les yeux de Mme Mendel, une Argentine bonne et douce.

Elle s'en était allée aussi, d'une maladie de cœur... Par là elle avait souffert le plus, et par là elle mourait, après une agonie plus morale que physique, laissant sa fille seule, en pays étranger ! Et comme c'est l'habitude dans la république Argentine, où la plus jeune des servantes prépare le *maté*, la fillette le servait à la *niña* — mademoiselle Lucienne — et courait souvent pour chercher le paroissien, le mouchoir, les gants oubliés...

1. Petite fille.

Elle arrivait maintenant avec la carafe, la tenant à la hauteur de ses yeux, de peur qu'il ne tombât sur sa robe quelques gouttes d'eau, car elle avait enlevé son tablier pour s'asseoir à la table des maîtres.

— Allons, Flor, mange vite l'*asado*[1]; vois, la tempête passe, je t'emmènerai en voiture chercher Louis... Et je te laisserai conduire, ajouta le docteur en éteignant la lampe.

Elle leva vers lui ses yeux ronds, encore brillants de larmes, comme pour lui dire merci. Les petits morceaux de viande que sa gorge serrée ne voulait plus laisser passer, descendirent alors plus facilement.

— Vous gâtez cette petite, mon ami, dit Mlle Saenz, les lèvres pincées.

— Non ; il n'y a qu'une manière de traiter les enfants...

— Vous n'en connaissez qu'une, vous voulez dire...

— Cela se peut! Pas de rigueur à cet âge, ma chère, qu'ils soient pauvres ou riches, obligés de nous servir ou se faisant servir, étrangers

1. Viande rôtie.

ou Américains. L'enfant veut de la douceur...

La vieille demoiselle poussa un soupir de résignation et prit du poivre.

Flor, heureusement bien loin de la discussion, mangeait vite et correctement, rompant son pain, essuyant ses lèvres avant de boire, ne parlant jamais à table. Elle pensait à Louis, son grand compagnon, venant passer deux mois de vacances, et à cette course si longue, à travers les admirables plaines.

Après le déjeuner, Petrona posa un châle noir sur la tête de la petite fille, elle y fit un pli, le serra autour du cou et le fixa sous le menton avec une épingle noire. Il retomba comme un manteau, avec deux longues pointes sous chaque bras. Puis, autour de sa taille, sur le côté, elle noua un ruban noir dont les bouts pendaient jusqu'au bord de sa robe. On eût dit une religieuse en miniature; mais vêtue ainsi, à la mode du pays, elle gardait son rang de simple, de fille du peuple, que lui assignait ce costume. Le docteur songeait, en l'emmenant, qu'il mettrait un chapeau sur ces cheveux blonds, un de ces jours, quand il aurait le courage de prendre une grande résolution...

Car il se sentait ému en pensant à la mère de la pauvre fillette. Pendant que son cheval trottait vivement, il la revoyait, vaillante, la première levée dans la maison, s'occupant de tout et de tous. Elle avait peiné jusqu'au dernier moment. Comme on la respectait dans le village ! « Ah ! Mme Kerven n'est pas la première venue », disaient les paysans. De son vivant, Mme Mendel assurait que sa gouvernante avait une démarche de grande dame. Mlle Saenz, elle-même, beaucoup moins simple que sa sœur, n'était pas trop fière devant elle, et savait en lui demandant quelque chose, le dorer de *s'il vous plaît* et d'*ayez la bonté*. Elle les intercalait, il est vrai, en français, au milieu de sa phrase dite en espagnol, comme si elle croyait sa langue peu faite à tant de circonlocutions.

Mme Kerven avait ensuite trouvé grâce à ses yeux à cause de sa sollicitude pour la basse-cour. Ensemble, elles essayaient diverses recettes pour éviter les maladies contagieuses de la volaille, faisaient un choix raisonné pour les croisements. Aussi Mlle Saenz était-elle fière des œufs monstrueux de ses poules, de l'arrogance de ses coqs et des poussins naissant en plein été, lorsque

personne n'en pouvait obtenir à cause de la chaleur excessive.

L'étrangère avait peu raconté de sa vie. Malgré les attentions, les prévenances, elle gardait avec un tact exquis sa place d'humble. Quelquefois, en voyant des colons à la consultation du docteur, elle leur demandait : « Connaissez-vous un homme d'une trentaine d'années, un Breton se nommant Kerven ? »

Elle revenait d'une colonie voisine, se rendant au Rosario, pour chercher encore celui qui l'avait abandonnée en France, avec son enfant, quand un soir, brisée de fatigue, elle s'était arrêtée chez M. Mendel.

Plus faible et plus pâle qu'elle, Anita, âgée de cinq ans, dormait sur son épaule. Elle semblait si frêle, elle était si menue, sa faiblesse la rendait si éthérée, que la femme du docteur, en la caressant, la surnomma *Fleur de l'air*, comme cette suave et blanche orchidée, si légère, si ténue, faite d'un souffle d'air, matérialisé en des reflets de nacre et de satin.

— Tu es venue de bien loin, petite mignonne, de la terre de France. Comme la graine de cette fleur que le vent emporte et laisse sur

un arbre qui l'adopte et la nourrit avec sa sève et un baiser du soleil, nous prendrons la petite Française, et ce sera une fleur argentine.

— Ce ne sera plus Anita, mais « Flor », dit en riant le docteur.

Et elle tout de suite répondit :

— Oui, Flor, Flor argentine.

Mme Mendel, paralysée depuis la naissance de son fils, savait que Mlle Lucienne accueillerait parfaitement un peu d'aide. On offrit à Mme Kerven de la garder, moitié par pitié, moitié par besoin. Elle remplaça auprès du petit garçon la mère impotente, lui servit même d'institutrice. Tous les rôles de dévouement la trouvèrent prête. Meurtrie dans l'âme et dans le cœur, elle tâcha d'épancher autour d'elle la douce quiétude dont elle n'avait jamais joui.

Peut-être comprenait-elle qu'un jour... quand elle serait lasse... et que ses nuits sans sommeil ne pourraient compenser la fatigue de ses journées si bien remplies... peut-être seraient-ils bons pour Anita, comme elle l'avait été pour eux...

Tous ces souvenirs assaillaient l'esprit de l'excellent homme, pendant que sa compagne

émerveillée humait l'air, joyeuse, le prenant pour la liberté.

Ils traversaient de belles étendues de verdure plates, faisant un détour pour éviter les troupeaux suivis d'hommes à cheval. Dans ces pays fertiles, où bien des fois le bon Dieu travaille tout seul, ils admiraient les prairies naturelles s'étendant à perte de vue. Les champs de maïs, encore verts, ondulaient sous la caresse du vent. Sur les bords, les femmes cueillaient les épis, dont la graine laiteuse devait servir, selon la coutume, à leur pot-au-feu du soir. Les moulins, haut perchés sur leur tour de fer, travaillaient rude, car le *pampero* soufflait toujours, sans être aussi méchant. A côté de leurs ailes, Flor voyait quelque chose d'écrit; mais çà tournait si vite, si vite! Enfin, ne pouvant arriver à lire, elle dit au docteur :

— Monsieur, qu'y a-t-il d'écrit sur le moulin?

— « *Le vent est bon marché!* »

— Pourquoi ont-ils mis çà, monsieur?

— C'est une façon qu'ont les Anglais de présenter leur marchandise, ma chérie. *Le vent est bon marché*, c'est vrai, mais la machine qu'il fait mouvoir coûte cher!

La petite fille se prit à rire, extrêmement amusée de cette phrase simple et suggestive.

On voyait déjà quelques *ranchos ;* des colons et des *gauchos* passaient saluant les voyageurs; puis les maisons apparurent, se firent moins rares. On entrait en ville.

Mais les jolis *patios* dallés de marbre, remplis de fleurs, qu'on voyait par la porte ouverte, les terrasses bordées de gracieux balcons de pierre n'intéressaient point Flor : Louis allait venir!

Bientôt le train entra en gare, et deux jeunes gens se précipitèrent vers eux.

— Louis et Lysandre! s'écria Flor en perdant sa tranquillité. Oh! quel bonheur! Louis et Lysandre!

Elle battit des mains, radieuse.

M. Mendel embrassa son fils avec tendresse; il ne l'avait pas vu depuis les vacances de Pâques; puis il serra la main de son ami, Lysandre Arteaga.

A leur tour, ils donnèrent à l'enfant de gros baisers.

— Et *mamita*, Florette, comment va-t-elle? demanda avec intérêt le jeune homme.

— Chut! fit doucement le docteur. Elle est *là-haut!*

Les yeux de Louis s'emplirent de larmes. Sachant combien il aimait Mme Kerven, on lui avait caché sa mort.

— Et auparavant, papa, n'avait-elle rien su... sur son mari?

— Non, rien.

La phrase douloureuse leur revint alors en mémoire à tous deux : « Connaissez-vous un homme d'une trentaine d'années, un Breton, se nommant Kerven? »

Ils partirent et, deux heures après, laissèrent Lysandre Arteaga à son estancia, située à quelques kilomètres de C***.

Le Dr Pascal Mendel exerçait la médecine dans ce village où sa femme avait été propriétaire de plusieurs *chacras* (fermes), dont il s'était défait peu à peu, afin de s'occuper exclusivement de sa clientèle.

Il n'avait jamais désiré s'installer en ville, se trouvant bien dans la tranquillité heureuse de ces plaines riches. Il aimait les colons et leurs familles, les connaissait tous. A les soigner, il ne ferait pas une fortune ; mais, adorant l'étude,

l'argent ne le tourmentait guère. Du reste, la reconnaissance de ces pauvres gens l'aurait dédommagé, en supposant qu'il se fût trouvé lésé. En ville, la profession n'était pas non plus très florissante. Souvent, le malade ne payait pas, puis il était ingrat par-dessus le marché. On gagnait donc davantage à C***.

La maison qu'ils habitaient était confortable, mais assez simple extérieurement. En bas, deux salons, le cabinet du docteur, la salle à manger, une véranda donnant sur le jardin; en haut, les chambres à coucher et la terrasse, où l'on montait les soirs d'été.

De là, on dominait la vue splendide de la grande vallée, coupée de temps en temps par un ruisseau, par un bouquet d'arbres, qui la tachetaient d'un reflet lumineux ou sombre; au loin, le Paraná l'enserrait d'une ceinture d'argent.

Le Paraná! la rivière aux contours capricieux, paraissant ici un lac, là-bas un fleuve, enveloppant ensuite d'énormes îlots, aux étroites bordures encadrées d'arbustes verts, de roses, de *ceibos*, aux fleurs en grappes longues, comme seraient des glycines rouges, puis, enfin, d'une

avalanche de lianes et d'orchidées où s'ébattent les perroquets.

Le docteur était un passionné de la nature et de ses beautés. Ayant admiré les sites les plus renommés de l'Europe, il les comparait à ceux de son Amérique, et la palme restait à cette dernière. Peut-être était-ce par chauvinisme. Il aimait, dans la campagne argentine, dans la selve, l'exubérance, la fertilité de ces terres vierges, ne connaissant que les semailles et la moisson. Il s'extasiait devant leur immensité, car elles se déroulent des neiges du pôle, à la région des bananiers, des cimes élevées des Cordillères aux plages de l'Océan. On pouvait, l'été, jouir de la fraîcheur de la Patagonie, et l'hiver, du très doux climat de Misiones, sous les orangers, sans quitter son propre pays.

Le soir de ce même jour, pendant que Flor desservait la table, Lucienne, le docteur et Louis s'assirent sous la véranda. La nuit tardait à venir et une brise fraîche soufflait de la pampa; les chevaux allaient seuls à l'écurie, et l'on entendait les clochettes des vaches que les laitiers faisaient rentrer.

— Le bruit des tramways et des charrettes ne

nous gêne guère par ici, dit Mlle Lucienne à son neveu, en lui donnant une petite tape sur la joue.

— La belle vie! répondit le jeune homme. On repose son tympan, son cerveau; on voudrait ne jamais s'en aller!

— Sois donc médecin comme ton père et tu nous resteras.

Il éluda cette entrée en matière.

— Flor doit avoir dix ans, dit-il en s'adressant à son père; nous avons, je crois, six ans de différence. Que vas-tu faire maintenant de cette petite?

— Elle ira à l'école, je pense, à la rentrée des classes.

— Comment! s'exclama Mlle Lucienne étonnée, n'est-ce pas assez qu'elle sache lire, écrire et compter?

— Oh! tante, fit doucement Louis en lui prenant la main, il faut la faire étudier. Pouvons-nous oublier comme sa mère était bien élevée et comme elle a été bonne pour moi? Nous avons une dette de gratitude à payer.

— Lucienne, ton neveu a raison. Cette enfant ne doit pas être notre servante; j'en aurais tou-

jours un remords. Notre devoir serait de l'élever comme notre fille.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Parce que nous n'abuserons pas de son malheur. Ce serait indigne de nous. Sa mère, bien sûr, eût rêvé autre chose pour elle. C'est le moment, ma chère Lucienne, d'appliquer les préceptes de notre religion et de faire acte de charité. Quant à moi, je le dirai avec franchise, je le considère seulement comme un acte de justice.

— La mère était gouvernante; la fille dérogerait-elle en le devenant?

— Le malheur l'avait faite gouvernante, croyez-le, ma tante, dit le jeune homme. Le *malheur* seulement.

— Qu'en savons-nous?

— Mme Kerven, ajouta Louis, devait être de bonne famille; elle avait été accoutumée à un certain luxe, on le connaissait à mille détails. Avec quel goût elle ornait le vestibule, le salon, les jours de réception! Lorsque nous donnions un dîner, nos convives étaient ébahis de la somptuosité du service, tout à l'européenne. Ils ne tarissaient pas en compliments et, malgré toute

leur envie, n'arrivaient pas à le copier, surtout notre menu, et cependant les Gimenez, les Arteaga sont plus fortunés que nous.

— Elle possédait un talent de cuisinière tout simplement, reprit avec aigreur la vieille fille. La cuisine française est la meilleure, tout le monde le sait!

— Allons donc! grogna M. Mendel, impatienté par cet entêtement. Nous avions roulé un soir le fauteuil de ma pauvre femme près du piano; elle cherchait un air de danse et ne se souvenait plus. Après que Mme Kerven l'eut couchée, nous entendîmes jouer tout doucement le morceau que Laurence ne pouvait retrouver. Je me le rappelle comme si c'était hier.

— Moi aussi ; vous l'avez assez souvent répété; mais je n'y vois rien d'extraordinaire, à part une superbe insolence. L'instruction est si commune en France, à Paris surtout, que les filles de concierges vont au Conservatoire; ne l'avez-vous pas dit?

M. Mendel haussa les épaules.

Si Louis n'était pas intervenu, la cause eût été loin d'être gagnée. Anita Kerven aurait longtemps servi le *maté* et nettoyé les *bom-*

billas[1] d'argent, sans se douter qu'il y avait au monde des racines carrées, des fractions, des analyses logiques et beaucoup d'autres choses qui ne le sont pas. Mais, à ce moment, la petite fille arrivait, grimpait sans façon sur ses genoux, s'installait à son aise pour dormir, et, devant ce sommeil confiant d'orpheline cherchant protection, il se prit à batailler, comme il l'aurait fait pour sa sœur.

— On devrait la faire étudier à C*** jusqu'à treize ans, et puis l'on verrait, n'est-ce pas, tante? A l'école normale du Rosario, elle serait bien, et près de vous. La république Argentine n'a pas assez d'institutrices — heureux pays! — Elle pourrait donc gagner sa vie sans dépendre de personne, et peut-être sans quitter sa famille adoptive...

— Tu parles comme un avocat...

— Cela tombe bien, car je veux l'être. Défiez-vous du charme de la parole, ma chère tante, dit Louis avec malice en passant le bras autour de son cou, et donnez-moi gain de cause, pour la première fois que je plaide. Cela me portera bonheur.

1. Espèce de chalumeau servant à prendre le maté.

— Hum! flatteur... comme tu sais faire!

— Capitulez, tante Lucienne.

— C'est peu raisonnable, mon enfant.

— Je vous en aimerai davantage...

— J'ai déjà fait tant de concessions! Elle ne va jamais à la cuisine, mange à notre table...

— L'école lui manquait pour que vos bontés fussent complètes.

— Il est vrai!... Que me demandera-t-on pour elle ensuite?

Il eut envie d'ajouter « l'affection », mais il retint cette réflexion intempestive.

— Accordez cela pour le moment, sans vous préoccuper de la suite.

— Tu te réserves?

— Non, ma tante, répondit-il en riant; mais à mon âge il n'est pas prudent d'engager l'avenir.

— Langue dorée, va! J'accorde ce que tu demandes. Puissions-nous ne pas nous en repentir! Je perdrais une petite fille qui m'aidait et j'aurais satisfait le caprice d'un enfant gâté.

— Et le mien, ajouta le docteur en riant.

— De deux enfants gâtés, alors, reprit-elle de bonne humeur.

Le bras de Louis s'appuyait toujours tendrement sur son cou, et cette caresse donnait à sa tante des trésors d'indulgence et de douceur. Heureusement il ne s'en doutait pas, sans quoi il eût abusé et demandé pour sa protégée des choses impossibles, un lot de poules Padoue, deux litres de liqueur de framboises, — de ce fruit exquis encore si rare, — et même cette croix d'or bénite par le pape, que la vieille demoiselle portait toujours et qui préservait de mort violente.

Le docteur souriait avec malice, ravi de la finesse et de l'audace de son fils. Non, jamais lui n'aurait eu ce courage! Mlle Saenz si majestueuse, si digne, avait de ces répliques plus incisives que des dents. Et lui, de petite taille, presque timide, causant seulement en apartés avec sa conscience, se sentait inférieur — en assurance — et rien n'en donne moins que de le constater.

Seul avec sa belle-sœur, depuis la mort de sa femme, son fils étudiant à Buénos-Ayres, il s'était senti peu à peu une tendresse de père pour cette gamine qu'il voyait grandir. Maintenant le succès de Louis lui donnait une envie

de siffler, de chanter; mais il s'abstint. Après la victoire, il n'est pas prudent d'irriter le vaincu. Il se contenta d'emmener son fils sur la terrasse, soi-disant pour admirer la campagne, sous cette belle lune qui se levait.

Le jeune homme retira alors son bras et le charme s'évanouit.

Mlle Lucienne secoua brusquement la petite fille :

— Au lit, dormeuse, et pas sans avoir prié Dieu.

Elle ajouta, quand les autres se furent éloignés.

— Tu n'as pas honte, à dix ans, de grimper comme un petit singe, sur les genoux d'un jeune homme? Et du fils de la maison, pardessus le marché! Quel respect!... Comme si tu étais de son rang! Ah!... c'est bien de *leur* faute..... S'*ils* ne te cajolaient pas autant, tu ne prendrais pas ces libertés!...

Inconsciemment, mais toujours douce, sa tête un peu branlante, ivre de sommeil, Flor récita sa prière à genoux devant son crucifix. Avant de terminer, elle avait reçu tant de taloches pour ses distractions, qu'elle était tout à fait

éveillée. Dans l'obscurité, sans peur, elle pensait à sa mère perdue, ne pouvant arriver à comprendre — puisque Dieu est bon — pourquoi c'était fini, pourquoi elle ne reviendrait jamais. Dans la nuit, elle se réveilla haletante :

— Maman! maman! viens par ici..... je suis là!...

Dans son cauchemar, il lui semblait voir une forme blanche. Confiante, au milieu des ténèbres que les enfants redoutent d'ordinaire, la pauvrette l'appelait.

II

Anita Kerven entra donc à l'école du village fondée seulement l'année précédente et fréquentée par les filles de riches fermiers, d'éleveurs et de simples colons.

Comme à Buénos-Ayres, — où les grands collèges de religieux n'étaient pas encore fondés pour les enfants des riches, — les écoles de campagne avaient un cachet de démocratie peu commun, dont pouvait s'enorgueillir la jeune république.

Nécessité fait loi : c'était la seule raison de ce mélange.

Dans ce pays, pas plus que dans d'autres, les patrons et les capitalistes ne sont meilleurs et

moins vaniteux, ni les pauvres plus endurants et plus amis de ceux qui possèdent.

Ce rapprochement du jeune âge aurait cependant donné des fruits, cette intimité partant de l'école étant la plus douce, celle dont on se souvient le mieux et qu'on entretient avec le plus de ferveur. Inconsciemment, les préférences, les antipathies éprouvées dans l'enfance grandissent en nous et se développent à notre insu. On ne pardonne jamais à un ennemi de collège et on n'en oublie jamais un ami.

Entre ces diverses classes de la société, un lien formé si tôt, au milieu des jeux, des complaisances d'étude et des espiègleries enfantines, aurait été difficile à briser et se serait transformé plus tard en une aide matérielle et morale des uns envers les autres. Mais peu à peu les riches délaissent ces écoles, les uns cherchant une éducation plus spécialement religieuse, les autres voulant éviter à leurs fils le contact journalier du pauvre.

Filles de maîtres et de serviteurs se rendaient ensemble à l'école du village. Entassées dans une petite charrette à un seul brancard, le cheval attelé de côté (*ladero*), elles partaient

dans ce primitif équipage. A défaut de garçon, une fille, avec crânerie, montait le *ladero* à califourchon, sans nul souci des convenances.

Les aventures abondaient en chemin. Quelquefois le cheval se mettait de la fête et se refusait à marcher. D'abord, on tapait dessus, — le cheval n'étant pas chez nous un animal de luxe, — puis on le persuadait par des caresses. L'animal entendant rire le joyeux essaim, ne bougeait pas. Alors ils poussaient tous la charrette vide, et la bête repartait, comprenant que les écoliers ne voulaient pas, ce jour-là, d'école buissonnière.

De temps en temps on rencontrait des camarades seuls ou montés en croupe. Les garçons entouraient les charrettes, des fillettes se mêlaient au convoi, coquettement assises de côté, sans selle, sur une simple peau de mouton retenue par une courroie, ayant à la main leur fouet à manche court et à lanière de cuir plate (*rebenque*).

Beaucoup venaient de très loin, de dix à douze kilomètres à la ronde. L'école étant obligatoire depuis l'âge de six ans, les petits cavaliers, pour se mettre en route, devaient s'ac-

crocher de toute leur force à la crinière de la bête, et se hisser à la force du poignet.

Jamais ces petits hommes n'avaient pris de leçons d'équitation; jamais ils n'avaient bêtement tourné dans un manège à la queue leu leu, et tous ces habitants des campagnes, dans les deux Amériques, sont les premiers écuyers du monde. Le seul jouet qu'ils aiment, à peine savent-ils marcher et parler, est un vieux petit cheval très doux, sans être ferré, que les parents leur donnent sans crainte. Quelquefois il est bien cause de quelques fractures, mais c'est l'âge où elles se raccommodent facilement.

Flor, bien heureuse au milieu de tant de compagnes, étudiait mieux qu'aucune. Dans l'étude comme dans l'amitié, elle portait une étrange ardeur.

Elle adorait la directrice de l'école, qui le lui rendait certes bien; aussi ses camarades l'appelaient-elles : la préférée. Le père de l'une d'elles — propriétaire influent — avait fait des démarches auprès du Conseil d'éducation pour avoir une école. C'est ainsi qu'était venue Mlle Esther Bravo, nièce d'un général très en cour, vétéran de la guerre du Paraguay.

Par faveur et considérant sa position d'orpheline, on la nomma avant qu'elle eût ses diplômes. Chaudement recommandée au docteur Mendel par le vieux général, vivant à Paris du produit de sa retraite, la jeune fille ne fréquentait que la maison du docteur. Tous les soirs, elle dînait chez lui, à la mode créole, où jamais un convive de plus ne dérange ni n'incommode.

Laure Gimenez, une petite camarade, partageait avec la maîtresse d'école l'affection de Flor Kerven. Elle était de son âge, aussi fluette qu'elle, mais promettait d'être remarquablement jolie. On le devinait au nacrage lent que prenaient ses joues, au-dessus desquelles les yeux brillaient immenses et noirs, longuement frangés.

Elle ressemblait beaucoup à Esther Bravo. C'était une miniature en rappelant une autre, bien que cette dernière possédât dans sa physionomie un détail singulier : sa bouche, attirante au possible, était de la même grandeur que ses yeux. Instinctivement, c'était elle qu'on regardait et dont on suivait les inflexions, quand la jeune fille causait. Les lèvres, un peu

épaisses, lui donnaient un sourire franc et délicat, à la façon délicieuse des poupées. La ressemblance s'arrêtait là : Mlle Bravo étant très en chair, bien plantée et d'une haute stature.

Les Argentines ont une beauté régulière, classique. Elles semblent avoir choisi, avant de naître, ce que leurs pères avaient de mieux afin de se l'approprier, et encore, en le corrigeant, en le modelant, pour le fondre en une gracieuse harmonie. Elles semblent s'être pétries elles-mêmes — comme un maître combinant ses flammés artistiques — de chair aux tons laiteux ou mats, couleur d'ivoire clair ou de lys, teintée de ce rose qu'ont les fruits ou l'intérieur des coquillages.

M. Gimenez, Espagnol venu jeune à Buénos-Ayres, où il tenait une modeste épicerie, avait épousé une Argentine veuve, ayant une fille de son premier mariage. Il acheta du terrain dans la province de Santé-Fé, le paya par quotes comme les colons, et donna tout ce qu'il possédait pour satisfaire le prix des deux premières années.

Au lieu de suivre la routine où s'embourbent de plus en plus les colons, il résolut d'innover quand il aurait retiré le premier bénéfice de ses

terres. Il sema d'abord du lin et le vendit. A la fin de la deuxième année, il monta une distillerie d'huile; les colons y portèrent leur graine.

Les livres et les traités d'horticulture assuraient que la région ne convenait pas à certaines plantes, telles que le coton, le tabac, etc. Il les sema cependant à titre d'essai et sans mettre personne dans la confidence. A son grand étonnement, le tabac poussa magnifique, avec peu de soins.

Il afferma du terrain, prit quelques émigrants à son service, et la culture du tabac commença. Ceux-ci en rirent; mais la récolte où le patron gagnait deux cent mille *nacionales* les laissa stupéfaits.

M. Gimenez ne continua point, connaissant son monde : la moitié de la région s'occupa du tabac. Le prix baissa et une petite bête, au dos tacheté de vert, se chargea... *d'en fumer* ou d'en manger la moitié.

A cette époque, la fille aînée de sa femme épousa un négociant brésilien, venu à Santa-Fé pour acheter des bestiaux. Gimenez s'associa avec son gendre. Il lui expédiait des céréales, du beurre, de la volaille, des moutons, tout ce que

le Brésil — si riche en autre chose — ne produit pas.

— Je vous donne le repas et le dessert, disait Gimenez et vous m'offrez seulement du café !... Et encore, qui sait si bientôt je n'en planterai pas moi-même !

— Alors, beau-père, je vous enverrai des diamants.

Mais, orgueilleux de ce pays d'adoption, où il s'était enrichi, Gimenez murmurait :

— Oh ! mon garçon, nous devons bien en avoir par là !

La mère de Laure s'était très bien faite à cette situation. Elle la portait dignement, n'ayant point l'air d'une parvenue, grâce à la fierté naturelle des filles de cette terre, à leur port de tête superbe et indolent, à leur coquetterie native, qui leur font s'assimiler toutes les élégances. Arrivée facilement aux grandeurs, elle en serait, du reste, redescendue de même, comme ses compatriotes, sans en être trop secouée, avec une résignation toute chrétienne ou toute fataliste.

Beaucoup d'ouvriers, de paysans, devaient leur bien-être aux Gimenez; mais, envieux

quand même, pour ne pas perdre le souvenir de l'origine de leur bienfaiteur, ils appelaient Laure « la petite épicière » et ses amis « la petite mouche ».

A mesure qu'elle grandissait — devenant belle — les premiers ajoutèrent au surnom qu'ils lui conservaient le qualificatif de jolie. Laure ne se fâchait point : elle ne connaissait pas l'orgueil, ou plutôt elle en connaissait un autre dans son intuition de femme précoce, devinant bien que la première richesse d'une femme n'est pas la naissance, ni la fortune, ni l'esprit, — quoi qu'on en dise pour consoler les laides, — mais la prépondérante, l'omnipotente beauté!

Et seulement de ce trésor Laure était vaniteuse. C'était bien pardonnable.

Elle n'avait rien d'aristocrate dans le sang, oh! non. Ses grands-pères ne l'eussent peut-être pas trop flattée; eh bien! malgré cette ascendance très plébéienne, son regard, son front, portaient la majesté d'une impératrice, tant ils étaient fiers de leurs lignes pures.

Ses parents, amis des Mendel, passaient souvent avec eux, les soirs d'été, quelques heures d'agréable causerie.

Esther Bravo était plus assidue chez le docteur. Après le dîner, Flor plaçait sa chaise près du fauteuil de Mlle Lucienne, sous la véranda, prenait un tabouret, et toutes les trois s'occupaient, soit à broder pour le tapis de l'église des carrés de canevas, soit à tisser quelques dentelles de *ñanduti*, où la vieille fille excellait. M. Mendel s'asseyait devant une petite table, et donnait une leçon à la jeune institutrice.

Le docteur cédait au goût de l'enseignement qu'il avait en lui, à une vieille manie, croyant la science nécessaire aux autres, parce qu'il l'aimait. Mais il voulait rendre service aussi à cette jeune fille dont les études n'étaient pas terminées, et pour ces deux motifs, il y allait de tout son cœur.

La plus ardente fut celle à laquelle il s'adressait le moins. A treize ans, grâce à ces cours nocturnes, Flor connaissait passablement la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'anatomie. Seules, les mathématiques ne lui plaisaient pas : les x se multiplaient en les regardant; elle en voyait vingt au lieu d'un.

Depuis quelque temps, vers les huit heures, une fois la leçon finie, on entendait le roulement

du break des Arteaga. Jean, le frère de Lysandre, — qui dirigeait l'estancia depuis la mort de son père, — descendait, donnant la main à sa mère. Il s'asseyait au milieu d'elles, tenait des écheveaux de laine, les dévidait, faisant des pelotons. Quelquefois, Esther chantait en s'accompagnant du piano ou de la guitare. Elle désirait apprendre à Flor, mais la vieille demoiselle avait opposé un refus formel : « La danse viendrait ensuite, je suppose », avait-elle dit. Personne alors n'avait eu le courage d'insister.

M. Mendel pensait garder sa pupille une année de plus avant de l'envoyer à l'école normale. Si elle justifiait les espérances que ses aptitudes laissaient concevoir, elle pourrait être autre chose qu'une institutrice, et alors, sournoisement, il vantait à Esther l'utilité du latin. On devait donc commencer à l'apprendre l'année suivante.

Non seulement Flor était intelligente et profondément réfléchie, mais elle avait déjà des qualités exquises, — rares chez une enfant, — la patience et la bonté, sans aucune malice. Tendre et câline avec le docteur, elle l'avait conquis depuis longtemps, ainsi que Jean Arteaga, qui

la lutinait toujours, s'obstinant à voir en elle une fillette de dix ans.

— Quand Louis sera fatigué de sa petite camarade, je la prendrai pour me distraire, disait-il.

— Louis non plus n'en profite pas! D'abord, si j'étais un jouet, je ne voudrais pas l'être pour tout le monde.

— Pas pour moi?

— Bien sûr que non. Ce serait pour Louis tout seul... tout seul!... Mais ses vacances sont si courtes! Je ne le vois presque jamais! ajoutait-elle avec un gros soupir.

— Et cela ne te console pas de voir ton ami Jean?

— Ma foi, non! Si vous croyez que c'est la même chose!

— Attrape, méchante!

Et deux sonores baisers roulaient sur ses joues.

— Voulez-vous finir! disait-elle en se fâchant tout rouge.

Mais le docteur, content de voir cajoler sa petite gâtée, répliquait :

— C'est moi qui le lui ai permis, gamine; il

a dix ans de plus que toi. Tu es un champignon, Jean est un arbre. Grandis, si tu veux que l'on te respecte!

Jean Arteaga, descendant de Basques, avait hérité, comme tous ceux de sa famille, de la haute taille et de la musculature particulières à cette race. Ses traits étaient plus fins que ceux de Lysandre, ses yeux plus doux, son teint plus clair.

— Lysandre est un rustaud, disait Flor, il a des yeux bêtes de bœuf myope.

Bien entendu, le docteur recevait seul cette petite confidence.

Cependant, les projets si bien élaborés pour l'année suivante, s'en furent à vau-l'eau.

Depuis une huitaine de jours, Esther manquait aux réunions du soir, ayant dîné seulement deux fois chez ses amis pendant ce laps de temps. Jean, ne la voyant pas, s'en allait tout surpris, et revenait chez lui triste.

Enfin, un soir, ils allèrent la chercher tous ensemble; Mme Arteagea était de la partie. Ils trouvèrent Esther les yeux rougis et l'air embarrassé.

— Pardonnez-moi, leur dit-elle. Je reculais

toujours pour vous annoncer... je n'avais pas le courage, mais vous venez au-devant de l'explication, et quand même je ne puis plus retarder.

Et pendant qu'elle avançait des sièges :

— Mignonne, dit-elle à Flor, va-t-en dans le jardin un moment, et vous... Jean, accompagnez-la, ajouta-t-elle avec douceur, sans oser le regarder.

Le jeune homme sourit, mais ne bougea pas.

— N'insistez pas, Jean...

Il s'en allait donc, et M. Mendel vit pâlir la jeune fille, ses yeux se mouiller, devenir vagues, comme pris par un songe.

— Elle l'aimait, pensa Mlle Lucienne; c'est drôle, je ne m'en étais pas aperçue!

Pour savoir bien lire dans le cœur de ceux qui aiment, il faut avoir pu, au moins un jour, au moins une heure, écrire la même chose dans le sien. Et, soit fatalité, soit sécheresse de cœur, soit à cause d'un orgueil incomparable, la vieille fille n'avait jamais eu ce bonheur.

Esther, passant la main sur son front, où elle souffrait — après des heures d'insomnie probablement — leur lut la lettre suivante, qu'elle

avait reçue, depuis une dizaine de jours, de son oncle, le général Bravo :

« Ma chérie, mon Esther,

« Il est donc vrai que je m'en vais!... De temps en temps, sans souffrir, j'ai des syncopes. C'est la mort qui s'annonce, et me prévient!...

« Je m'en irai donc, ma petite Esther, moi, un général blessé au service de la patrie, sans avoir rien autre chose à te laisser en héritage que la décevante pauvreté.

« Hier, je te voyais en classe, enseignant à des mioches rustres et paysans; tu perdais patience; eux, entêtés et sots, ne t'écoutaient pas. Et je me disais : « Elle passera peut-être comme cela « toute sa vie! »

« D'autres fois, devant cette perspective, mon cœur s'était serré. Je n'y avais point trouvé de remède. Cette fois-ci, une idée m'est venue; je l'ai bien méditée cette nuit.

« Ecoute-moi, mon Esther, toi, ma seule famille; écoute-moi avec ton cœur et surtout avec ta raison. Ne vas pas te fâcher, au moins, si tu crois que ce pauvre vieux déraisonne.

« C'est une belle idée, va! Il me semble revivre quand je l'évoque. Je vois de là-haut ton père me disant merci. *Ton père!* venu au monde lorsque j'avais vingt ans, dont j'étais si jaloux, et que j'ai tant aimé ensuite!...

« Je n'ai que ma pension de général, tu le sais. Ce n'est pas la richesse, c'est l'aisance seulement, la sainte tranquillité du lendemain. J'ai le droit de la laisser à ma veuve.

« Comprends-tu?

« Non, tu ne comprends pas!... C'est trop invraisemblable!... Un bouton de rose comme toi, une perle de jeunesse, si chastement belle, peut-elle croire un instant que son oncle, un vieillard, demande...

« Oui, ma chérie!... Aux portes de la mort, il demande ta main...

« Et tu la lui donneras, chère petite, pour qu'il parte en paix, sans le remords de te laisser autre chose que des croix d'honneur...

« Viens me rejoindre très vite. J'attendrai jusque-là pour mourir et ne pas te voler ton bien.

« Si c'est un sacrifice, Esther, fais-le quand même, je t'en supplie, pour mon bonheur dans

l'autre monde et pour l'*argent!* L'argent est presque tout dans l'existence, vois-tu. Avec lui, on n'a pas de mérite à être honnête et vertueux. On n'a pas d'excuse aussi à sortir du bon chemin; et quand on est seule, pauvre et jolie!...

« Ah! je ne t'accuse pas! Si d'autres me lisaient, ils diraient : « Il l'insulte, il doute d'elle! » Non, moi je suis un vieux, j'ai trop vu; je sais ce qu'est la vie, nous guettant comme une proie, provoquant nos défaillances; je sais combien elle est lâchement cruelle et injuste. Elle nous châtie sans pitié d'une minute d'amour que nos pères ont eue...

« Pardonne, Esther, les vieux disent de ces choses!...

« *Comme toujours tu seras ma fille*, tu ne changeras pas même de nom. Et tu attendras heureuse et pure, celui que tu devras aimer, le père de tes enfants. Je suis la nuit qui s'en va, tu es l'aurore qui l'ensevelit; à ton sourire, je partirai.

« Je t'embrasse en te bénissant.

« Fernando Bravo. »

— Voilà! dit-elle en laissant tomber avec lourdeur sa main sur ses genoux.

Il y eut un moment de silence.

— C'est magnifique, une action pareille! dit Mlle Saenz la première.

— C'est vrai, ajouta Mme Arteaga, pensant combien cette jolie fille ferait de l'effet au bras de Jean. C'est beau, mais est-ce faisable?

Personne ne répondit. Le docteur, prudent, et habitué, comme tous les médecins, à n'avancer guère ses opinions dans les cas graves, de peur que la nature ne les démente tout de suite, faisait cette réflexion :

« Si ce malade durait longtemps! Devant cette jeunesse, si la mort reculait!... Cette enfant perdrait les plus belles années de sa vie; elle se consumerait!... »

— Sans vous demander conseil, mes bons amis, sachant combien je vous mettrais en peine, j'ai répondu il y a quelques jours.

— Ah! firent-ils en chœur, étonnés et anxieux.

Esther ferma les yeux, comme pour se rappeler, et sans les rouvrir, elle récita lentement, d'une voix monotone, comme celle d'une somnambule :

— « Mon cher oncle, j'obéis. » Elle répéta : « J'obéis » — et sa petite bouche sourit amèrement — « avec reconnaissance à votre prière. Vous avez toujours pourvu à mes besoins; vous avez adouci la vie et les derniers jours de ma mère; pour moi, vous voulez encore faire plus. Ma main est peu de chose pour payer tout cela! Jusqu'ici, je l'ai tendue pour recevoir vos bienfaits; maintenant, je vous la donne. Puisse-t-elle diminuer pour vous les ennuis de la vieillesse et d'ici longtemps fermer vos yeux.

« Je partirai dans huit jours, mon bon oncle, et en attendant, votre nièce reconnaissante vous embrasse de tout son cœur. »

Les larmes montèrent aux yeux de Mme Arteaga et de M. Mendel.

— Chère petite, fit la bonne dame en l'embrassant, je n'aurais pas cru que vous puissiez nous quitter si vite! Je m'étais tant habituée à vous!... Je vous aimais bien!...

Mlle Saenz lui donna de petites tapes sur l'épaule :

— Combien voudraient s'appeler « Madame la générale »! dit-elle souriante, songeant peut-

être que jamais une telle proposition ne lui avait été faite.

« Combien j'aimerais mieux être vôtre, monsieur Jean! » pensait la jeune fille.

Il arrivait en ce moment du fond du jardin, son bras passé sous celui de Flor, se courbant un peu pour se mettre au niveau de la petite personne.

La fillette tenait un bouquet de roses à la main et repoussait son bras.

— Vous froissez les manches de ma robe, monsieur Jean. Vous avez de si grosses mains!

— Je mettrai des gants, *gringa*[1], et tu ne les verras plus.

En réalité, c'était pour éviter les remontrances de la *niña*, dont elle voyait les yeux terribles par la fenêtre ouverte.

Lorsqu'ils arrivèrent, tout le monde se leva. Ces dames embrassèrent encore Esther avec affection, lui promettant de revenir le lendemain, puisque c'était le dernier jour. Jean la regarda longuement. Sa physionomie attristée semblait lui faire ce reproche.

1. Expression souvent employée dans le peuple, pour désigner les étrangers.

« Méchante! vous avez des secrets pour moi et pas pour les autres! »

Ce fut de la stupeur, quand il entendit M. Mendel lui dire :

— Je vous conduirai moi-même au Rosario, pour prendre le train. Le cocher emportera vos malles dans la charrette.

— Vous partez!... fit-il, vous...

— Ah! mon ami, dit Lucienne, dans un mois elle sera « madame la générale », et le bon Dieu la récompensera en sauvant son bon oncle!...

Elle lui caressa la joue.

— Ne pleurons pas, *muchacha*.

Mme Arteaga saisit promptement le bras de son fils. Ce colosse, ce grand garçon, allait chanceler...

Esther le vit, et quand elle fut seule, un effroi, un grand tressaillement la secouèrent. Comme avant la fièvre il vient un frisson précurseur, ce fut celui de sa vie manquée qui l'agita, durant les heures longues de la nuit.

Le surlendemain, Flor, Lucienne et le docteur l'accompagnèrent. Esther serra sur son cœur l'élève modèle, la fillette chérie, l'appelant son bon chien fidèle.

— Quand te reverrai-je, ma Flor, et vous, mon bon ami? Dites... adieu à M. Jean, ajouta-t-elle la voix tremblante, *je ne l'ai pas vu!*... Et parlez de moi, le soir... jusqu'à ce que je revienne, si je puis le dire sans offenser Dieu.

— Pauvre petite! répondit le docteur.

Cette situation extraordinaire ne lui suggérait pas autre chose. Bien des fois, jusqu'au soir, il répéta : « Pauvre petite! » pendant que Flor, à force de réfléchir commençait à comprendre.

— Je ne me marierai jamais, moi, pas même avec un général, dit-elle.

Mentalement, elle ajoutait :

« Pour ne pas vous quitter. »

— Petite sotte! dit la vieille fille. Un général ne voudrait pas de toi

— Beaucoup d'eux cependant n'ont pas en partage un aussi joli lot, rectifia le docteur s'enhardissant. Je connais des femmes de généraux bien laides et bien sottes, plus vieilles même que leur mari, par-dessus le marché.

— On dirait à vous entendre...

— Il y en a de très bien aussi, ma chère; ne vous emportez pas!... Après tout, pourquoi Flor un jour, n'aurait-elle pas à choisir?

Hochez la tête!... c'est bon, c'est bon! Cette enfant ne sera pas la première venue, vous le verrez. Elle n'a plus d'institutrice; on restera probablement longtemps sans en avoir d'autre à C... Eh bien! je me charge d'elle. J'ai réfléchi, allez, et je sais ce que je ferai de Flor...

— Une impératrice du Brésil? une reine du Pérou?...

— Bientôt elle aura quatorze ans; elle est intelligente... Dès le matin, elle m'accompagnera à cheval, dans mes visites aux femmes et aux enfants; puis, l'après-midi et le soir, elle étudiera... la médecine!...

La vieille demoiselle sursauta. Ses lunettes tombèrent.

— Vous devenez fou, oui, fou, fit-elle indignée. Cette morveuse vous fait perdre la tête. D'ailleurs, vous ne pourrez pas la pousser suffisamment pour en faire une doctoresse. Vous n'avez plus la mémoire assez fraîche, et depuis quelque temps vous avez baissé. Oui, mon cher, et beaucoup, beaucoup, ne vous en déplaise. Puis savez-vous, à ma manière de voir, ce que vous ferez de cette petite, dites, le savez-vous?

— Quoi donc? répondit-il en riant de tout son cœur.

Elle devint encore plus furieuse devant cette audace inaccoutumée.

— Une inutile d'abord, ne sachant rien des travaux de son sexe, une orgueilleuse qui regardera les gens comme des inférieurs, et enfin, fit-elle avec un rire moqueur, les lèvres serrées... une *curandera* (rebouteuse), ni plus, ni moins!...

— Et pourquoi pas une doctoresse?

— Ni vous, ni elle, mon cher, n'êtes à la hauteur.

— Vous me permettrez, Lucienne, de douter de votre capacité pour juger ces choses.

Mais Flor, peinée de les voir fâchés à cause d'elle, se jeta sur l'épaule de M. Mendel. Tendrement alors, il entoura sa taille de ses bras, et, très tranquille, car l'énergie lui venait à force de la chérir, il lui dit :

— N'est-ce pas, fillette, tu aimeras soigner les enfants des colonies quand tu seras plus grande?

— Oh! oui, répondit-elle tout bas, en se contenant, j'aimerais bien!

Ses yeux ronds, un peu battus par les pleurs

versés au départ de son amie, s'illuminèrent de joie.

Pendant ce temps, Esther Bravo, la cause indirecte de cette résolution qui devait tant influer sur la vie de Flor, arrivait à la première gare après le Rosario.

Seule dans le compartiment, elle pleurait à chaudes larmes, la tête dans ses mains; elle pleurait cette terre adorée qui s'échappait, et ce rêve... envolé à peine pressenti.

— Mademoiselle! mademoiselle Esther!

Debout à la portière du wagon, un peu pâle, Jean Arteaga la regardait.

— Mademoiselle Esther, reprit-il, je vous aime, il y a lontemps; ma mère m'approuve. Voulez-vous être ma femme?...

C'était catégorique. Ils n'avaient pas le temps tous deux de faire des phrases, à peine celui de réfléchir.

— Si cela se pouvait! fit-elle dans un sanglot.

Sa tête s'inclina douloureuse sur l'épaule du jeune homme, très près de sa joue...

— Mais je ne peux pas maintenant, il est trop tard!

Elle retira sa tête prudemment, se sentant enivrée, de peur que ses lèvres inconscientes ne cherchassent où se poser.

Le chef de train sonna.

— Adieu, Jean! Espérons en Dieu!...

— Espérons! répondit-il, navré quand même.

Alors elle sentit une douleur physique immense. Cette terre, son Jean, sa maison, lui tenaient au cœur par des fibres faites de chair et de sang qui l'enserraient, vigoureuses, et chaque tour de roue du wagon, les arrachait une à une...

Une larme d'Esther avait coulé sur la joue du jeune homme — dans une secousse du train peut-être. Jean la sentait très brûlante. Le vent de la pampa qui sèche tout, même les rivières, sécha sans pitié cette petite larme.

III

Flor Kerven approchait de ses dix-huit ans. Le programme ébauché lors du départ de l'institutrice s'était accompli à la lettre. Trois années lui avaient suffi pour remplacer le docteur dans bien des cas, surtout quand il s'agissait de petite chirurgie — la main du vieillard s'étant fait lourde.

Instruite avec ténacité par don Pascal, Flor grandissait réservée, fière et bonne. Quelquefois cependant, dans des moments de révolte, blessée par les réflexions malveillantes de la maîtresse de maison, dont elle n'avait pu conquérir le cœur, elle pensait à quitter ce foyer

devenu sien; mais le docteur disait avec tendresse, comme s'il la devinait :

— Prends patience, et ne me quitte jamais. Tu es le rayon de mes yeux!

Il l'aimait tant! Devait-elle le faire souffrir?

La clientèle de la jeune fille se composait uniquement de fils de colons. Bien qu'il y eût beaucoup de Français dans les colonies, chaque famille comptait sept ou huit enfants, aussi avait-elle de l'ouvrage. Partie de bon matin, elle revenait seulement à l'heure du déjeuner.

Un jour, se trouvant en retard, Mlle Lucienne impatientée lui dit ironiquement :

— Mademoiselle est servie. Le feu du fourneau n'altérera pas son teint.

— Le soleil s'en charge, ma chère, répondit le docteur. Cela revient au même.

— S'il pouvait faire changer aussi la couleur insipide de ses yeux, reprit-elle impitoyable. Jamais je n'ai vu de ces yeux-là parmi les Argentines, et j'ai remarqué, au contraire, ce drôle de vert chez bien des paysannes étrangères.

— Vous sécrétez une quantité de toxine, Lucienne. Vous êtes un foyer de fermentation. En

éliminant cela tous les huit jours... dit le docteur à demi-voix.

Et il sortit, pensant qu'avec un auditeur de moins elle se calmerait.

L'orage vint au contraire du côté où l'on s'y attendait le moins.

Flor ne pouvait pas s'entendre appeler « paysanne », « fille de rien ». C'était une des seules réflexions que sa nature patiente ne savait pas tolérer. Une colère montait en elle avec les larmes.

Aussi elle, d'ordinaire si douce, répliqua-t-elle tout de suite, avec une certaine hauteur :

— Et de quelle aristocratie êtes-vous donc, mademoiselle, pour m'avilir ainsi et m'insulter ?...

Flor Kerven — pour n'avoir pas tourné sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler — reçut un soufflet en pleine figure.

Elle avait vu Mlle Lucienne bondir, la main tendue et ne s'éloigna pas, afin d'éviter le châtiment, pensant avec humilité qu'elle l'avait bien mérité.

Comme une enfant vaincue et fautive, elle se laissa faire — malgré ses dix-huit ans bouillon-

nant sous l'affront — en compensation des caresses reçues dans cette famille.

Sa voix tremblait de colère, mais elle put dire d'un ton assez doux :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous avoir manqué de respect!...

— Ingrate!!... vipère! lui répondit Mlle Saenz, en montrant ses dents, — comme les petits chiens à la mode; — voilà comment tu me payes pour t'avoir ramassée sur la route et laissée devenir une demoiselle!... Ah! de quelle aristocratie je suis, moi? Toi, une pauvresse, une recueillie, tu le demandes?... Je suis fille de ce pays, et c'est assez! de ce pays prospère où personne ne connait la faim, où les pauvres accourent comme des moineaux affamés, avec l'empressement du domestique allant chez le riche! Notre aristocratie ne remonte pas à l'aïeul. Que nous importe ce qu'il a été! Nous savons ce que vaut aux yeux des autres, cette terre qui est à nous. Cela suffit... Avec toute sa distinction, qu'était ta mère?... Elle me servait. Qui était l'aristocrate alors, elle ou moi?

... Je t'ai admise à ma table, mes servantes t'obéissent, voilà pourquoi tu t'es crue à ma

hauteur. Ton insolence est le résultat de l'instruction dont tu as été gorgée... comme une fille de prince. Tu devais être une orgueilleuse, c'était inévitable, je l'ai assez dit; mais ingrate... mais insolente, je ne l'aurais pas cru!... J'aurais dû penser qu'un jour vient où le serpent, las de ramper, se redresse pour mieux blesser!...

— Oh! mademoiselle Lucienne, s'écria Flor sanglotante, je ne suis pas ingrate, non, et... je vous aime! Vous avez raison, certes, je suis insolente, orgueilleuse... mais je n'oublie pas vos bienfaits!... Je ne suis pas ingrate, oh! ne le croyez pas, mademoiselle!... Mon Dieu, comment pourrais-je faire pour vous en persuader, pour vous le prouver?... J'étais très énervée quand je suis venue... un petit malade était mort dans mes bras. Voilà pourquoi j'ai été... mais cela ne m'arrivera pas une autre fois... je vous le promets!...

— Ce serait en tous cas la dernière... car moi je ne tolérerai pas!...

Flor venait à elle pour l'embrasser, les bras déjà tendus pour s'appuyer sur son épaule.

Mais un regard fier, hautain et dur semblant

lui dire : « Tu oserais? » arrêta l'élan de la pauvre jeune fille.

Le docteur entrait. Sa belle-sœur s'éclipsa, et Flor, pour cacher ses yeux, regarda par la fenêtre, du côté du jardin.

Don Pascal, pas courageux, mais plein de malice, murmura :

— Ma commère, il faut vous purger avec quatre grains d'ellébore.

La médecine l'avait empêché d'oublier cette citation, apprise au collège dans sa grammaire française.

Tout était inutile. Flor ne pouvait pas conquérir la vieille demoiselle, jalouse de l'affection que lui portait son beau-frère, et désappointée d'avoir près d'elle une savante, au lieu d'une domestique dévouée.

Cependant, un fait lui donnait à réfléchir. Les consultations, autrefois peu nombreuses, occupaient la jeune fille et le docteur jusqu'à une heure avancée de l'après-dînée. M. Mendel en avait augmenté le prix, croyant à tort en restreindre le nombre. Les colons venaient de bien loin pour le consulter, et les mères amenant leurs enfants demandaient tout de suite « la doctora ».

Flor en était heureuse; elle se sentait ainsi plus indépendante et moins subalterne.

— Décidément, disait Mlle Saenz avec aigreur, les paysans sont tous les mêmes : ils n'aiment pas les diplômes. Je suis sûre que *Mano Santa*, l'homme guérisseur par l'imposition des mains, gagne plus que mon beau-frère.

Un cas spécial était pour la jeune fille un sujet d'étude. Elle ne le laissait pas passer sans l'approfondir, et la nuit, enfermée dans la bibliothèque du docteur, elle l'étudiait à son aise, passionnée dans les recherches de cette science peu exacte, où les mêmes maladies revêtent chez les uns et chez les autres des formes différentes.

Don Pascal assurait qu'elle était merveilleuse pour le diagnostic. Elle riait alors, contente des éloges de son bon maître.

— Je possède le don de seconde vue, disait-elle.

— Les femmes sont plus perspicaces que nous, ma fille; elles ont les sens plus affinés. C'est pour cela qu'elles y voient mieux.

Flor, connaissant à fond les expériences du docteur Luys, savait retourner la chose.

— Quand je suis avec vous, mon bon ami, je suis savante. Vous me transmettez votre pensée, telle est votre envie de me voir briller; mais quand je suis seule, je redeviens sotte et ne sais plus rien.

Un soir d'hiver, Mlle Kerven achevait d'écrire l'histoire d'un cas intéressant, et, distraite, traçait machinalement des raies sur le papier, la tête appuyée sur sa main. A côté d'elle, Mlle Lucienne et le docteur causaient à voix basse. La fenêtre donnant sur la véranda était fermée; mais les lames des jalousies ouvertes laissaient voir du dehors l'intérieur de la salle à manger.

— Tu étais si pressé, Louis, de voir tes parents, disait un jeune homme, pourquoi n'entres-tu pas?

— Laisse-moi les regarder ainsi un moment, Lysandre, sans qu'ils s'en doutent. Il y a près d'un an que je ne les ai vus!

— Elle est très bien, Flor, ma parole! C'est la grande amie de mon frère. Quelle histoire m'avais-tu donc contée? D'après toi, elle n'avait pas changé. C'était toujours une gamine.

— Cette vie de garçon qu'elle mène l'aura

développée; mais l'année dernière encore, elle était toute chétive...

— Elle pense à toi, mon cher, dit Arteaga ironiquement.

— Je le voudrais bien; mais pendant mon absence d'autres auront pris la place!

— On les fait déménager. Quelqu'un vous gêne? on le bouscule. Le monde, l'amour sont pleins de ces exemples. Ote-toi de là que je m'y mette!...

— Tu es né batailleur, Lysandre.

— Quand je ne peux pas avec les poings, mon vieux, je prends la ruse. C'est un conseil. Pourquoi ne te mettrais-tu pas sur les rangs?

— C'est vrai!... Je l'aimais comme une sœur; mais cette métamorphose!...

— Ce cachet exotique!... poursuivit Lysandre; je me sauve. Reste à la contempler... J'ai fait une demi-heure de galop pour t'accompagner. En avant, marche! Je n'entre pas. Les expansions familiales me font mal. Au revoir, Mendel.

— A bientôt, Lysandre.

Ce fut une joie, un remue-ménage quand Louis parut dans la clarté vive du vestibule.

— Mon fils! mon fils! murmurait la vieille

fille attendrie, car celui-là lui tenait au cœur.

— Mon fils! mon fils! disait don Pascal.

Pour un peu, Flor eût répété : « Mon fils! » Mais elle se tenait en arrière, debout, souriante, la main appuyée sur le dossier de la chaise. L'on eût dit que les lueurs de la lampe passaient dans ses yeux de « paysanne », en les illuminant.

— Flor, comment allez-vous? dit-il la main tendue, et n'osant plus la tutoyer.

— Embrasse-la donc comme autrefois, dit le vieux en riant; c'est toujours la même, va, seulement elle s'est un peu allongée.

Elle avança la première, offrant sa joue, tout heureuse. Il y appuya doucement ses lèvres, à la façon des abeilles baisant les fleurs, sans qu'elles penchent, puis ils retirèrent brusquement leurs mains qui tremblaient, pour que l'un ne devinât pas le secret de l'autre.

Louis et Lysandre venaient d'être reçus avocats. Partis aussitôt après leurs examens, afin de donner plus vite cette joie à leur famille, ils pensaient s'associer et ouvrir leur étude au Rosario.

Les provinciaux d'ordinaire accouraient tous

à la capitale de la République, mais le mirage fascinateur de la grande ville ne compensait point aux yeux des deux amis le plaisir de rester près de leurs parents.

Quelques jours après, un dîner auquel furent invités les Arteaga, les réunit tous. Flor, ce soir-là, mit de côté ses bottes et son amazone. Elle parut, dans un modeste costume gros vert, l'habillant bien, le corsage simplement orné de cordons croisés à la hussarde. C'était un peu triste comme toilette de dîner; mais Mlle Lucienne ne permettait pas autre chose. Du reste, cette tenue sévère allait parfaitement avec le nouveau surnom de « doctora » dont on la sacrait, — sans raison, malheureusement, disait-elle.

Mme Arteaga, souriante, de beaux diamants soulignant un décolleté raisonnable, entrait avec ses deux fils. La voyant si radieuse, le docteur lui dit, en lui serrant la main :

— Ces jeunes gens, chère madame, semblent vos frères.

— N'est-ce pas, docteur, renchérit Jean. Elle est adorable, maman, la toilette lui va !...

Il l'embrassa sur le cou.

— Tais-toi donc, grand enfant ! dit la mère heureuse.

Flor riait, admirant son ami, si bon.

Mlle Saenz ne variait jamais la couleur et la coupe monastique de sa robe. Pour les fêtes, elle choisissait une étoffe plus fine, et mettait à son cou une broche de jais.

Plus coquette que sa maîtresse, Petrona était en rose. Elle étrennait, ce jour-là, une montre et une chaîne en or, offertes par Pierre, présage de choses plus sérieuses, pour lesquelles M. le curé devait donner son approbation.

Du temps de la gouvernante, Pierre servait à table, ganté de blanc, les jours où il y avait du monde ; mais ces bonnes habitudes s'étaient perdues. Mlle Lucienne se renfermait dans ses traditions, ne comportant pas d'étiquette.

Petrona elle-même en était vexée.

— Un jour elle fera asseoir ses invités sur des têtes de bœuf en guise d'escabeau, comme au temps de nos aïeux, vous verrez ça, disait-elle.

Pendant le dîner, Mme Arteaga, dont le sens culinaire se réveillait, mit la conversation sur un sujet scabreux.

— Vous souvenez-vous, Mlle Lucienne, de ces métis de poules et de... — je ne me souviens plus du nom — dont la mère de Flor s'occupait ?

— Des faisans, n'est-ce pas ?

— Oui, des faisans. Le joli plat, avec cette tête et cette queue superbes ! En le voyant pour la première fois sur votre table, je me demandais où M. Mendel avait chassé ce gibier.

— Mme Kerven essaya ce croisement avec succès, dit le docteur. Nous avions acheté deux faisans mâles, importés, et dans une basse-cour spéciale, nous les laissions avec nos poules. Mes amis me demandaient des métis... ils donnaient beaucoup de valeur à un cadeau pareil.

— En effet, mon pauvre mari vous en demanda deux pour un ministre, et celui-ci les offrit au Président.

— ... Mais depuis, ajouta le docteur sans malice, Lucienne n'a jamais pu réussir; les faisans sont morts... On sent à beaucoup de choses que Mme Kerven n'est plus là !...

— Je suis loin d'avoir l'instruction de ma gouvernante, dit sèchement sa belle-sœur. Je ne la vaux pas, tout le monde le sait.

Mme Arteaga, interloquée, ne sut que dire. Mentalement, elle comparaît tout de même ce dîner à ceux d'autrefois. Le menu, tout créole, lui plaisait : pâtés sucrés de viande hachée avec olives et raisins secs, crème d'épis de maïs tendre, etc..., mais elle songeait à ces plats français, flattant sa vue et son goût. La cuisine servie alors l'aurait rendue gourmande.

Jean, sans façon, s'était assis auprès de son amie, et, comme ils causaient et riaient beaucoup ensemble, Lysandre les taquinait. En face d'elle, les yeux de Louis la contemplaient étonnés et doux.

Flor connaissait le secret du jeune estanciero. C'était là le motif de leur grande intimité, de leurs apartés, des phrases dites à voix basse.

Jean n'oubliait pas Esther, — cette sacrifiée, — et, dans le silence de son cœur et de sa vie tranquille, passée en pleine canpagne, il songeait... qu'elle tardait bien à devenir veuve.

Elle avait écrit de Vichy — une ville d'eau française où elle avait emmené le général pour le rétablir. — Son mari la comblait de bontés, disait-elle ; mais cela ne compensait pas la patrie absente. Dans le post-scriptum, elle ajou-

tait — bien souvent l'essentiel se trouvant là : — « Je prie Dieu pour que Jean Arteaga épouse une femme de son goût. Cette prière, Dieu, qui mesure tout, me la compte. Je lui dois, j'en suis persuadée, la santé de mon cher oncle et je l'en bénis. Faites donc le possible, cher docteur, pour qu'il prenne Anita ou Laure, ces deux trésors. »

M. Mendel trouva ce post-scriptum un peu embrouillé, mais n'y vit point de sous-entendu. Les hommes ne savent pas lire entre les lignes. Le jeune amoureux s'étant échappé pour cacher son émotion, la « doctora » le suivit.

— Je l'attends, Flor ! Je l'attendrai sans me lasser !... Cet oncle ne voudra pas devenir centenaire, ce serait une cruauté !... Tu as lu, *petite* ? Elle veut que je t'épouse !...

— Quelle énormité !...

— Tu es pourtant gentille, blanche et blonde comme un *guanaco* [1], tes yeux sont comme deux vers luisants, mais tu n'es pas mon idéal, voilà, et je ne voudrais pas de toi pour femme !

— Moi non plus, je ne voudrais pas de vous !

1. Espèce de lama de l'Amérique du Sud.

— Quand je serais dans un désert!

— Quand je devrais choisir la mort!

Et la vanité, commune à l'homme, se croyant souvent irrésistible, se faisant jour:

— Tant que ça, doctora?...

— Oui, parce qu'on ne peut pas davantage.

— Je sais bien pourquoi.

— Parce que je suis *gringa*... et ne dois pas avoir tant de prétentions.

— Ne dis pas de bêtises! Tu ne voudrais pas de ce pauvre Jean parce que ton cœur a déjà battu pour...

— Voulez-vous vous taire! fit la jeune fille rougissante.

— N'en parlons plus, blondinette, tu t'es à peine devinée!...

Les invités sortaient de table, quand Mme Gimenez et sa fille vinrent les surprendre. Les dames s'embrassèrent; Laure se jeta dans les bras de Flor.

— Adieu, ma chère petite mouche, lui dit-elle, tu es jolie, ce soir, comme une peinture!...

Elle portait une robe de velours bleu, et, sur les épaules, une pèlerine blanche en plumes d'autruche garantissait son cou légèrement

décolleté, leurs frisons doux entouraient son visage d'enfant, comme une neige. Ses cheveux noirs partagés se gonflaient un peu au-dessus des oreilles, laissant découvert l'ovale parfait du front.

Lysandre avait vu Laure lorsqu'elle était fillette. Il la retrouvait près de ses dix-huit ans, — bien qu'elle en parût moins, — et soudain passa dans son esprit la lueur d'un rêve ambitieux. Il possédait très peu de fortune comparativement à celle de la « jolie petite épicière » et maintenant, près de lui, il voyait la femme délicieuse et ses millions...

— Mon père nous a chargées de vous féliciter, Louis, dit-elle gracieusement en plaçant sa petite main dans celle du jeune homme.

— Personne ne me félicite donc? demanda Lysandre.

— Moi, monsieur, ajouta-t-elle avec un sourire, et de tout mon cœur !

Mlle Lucienne ne se rappelait qu'une valse et une polka de son jeune temps. Habilement, pour laisser les jeunes en paix, derrière sa figure d'inquisition, son amie Mme Arteaga l'assit devant le piano.

— Jouez-nous ces deux danses à satiété, pria-t-elle.

Laure n'avait pas envie du reste d'aller faire de la musique. Lysandre s'était chargé de lui plaire et il y parvenait. Pendant la valse, — tout le monde sait combien cette danse est traîtresse, — l'âme de la petite miniature reçut le choc que nous recevons toutes. Elle sentit le bras de Lysandre la serrer un moment sur sa haute poitrine, qu'elle atteignait tout juste, et son cœur répondit favorablement à cet appel pour lequel Dieu nous a faites.

Mlle Lucienne, sans le vouloir, mettait la main à ces choses-là. Montée comme un ariston, elle tapotait sans fatigue, au lieu de faire sa police.

Et la froide, l'intrépide « doctora », celle qui pansait des plaies, rajustait des bras et des jambes, recollait des chairs pantelantes, dansant avec Louis Mendel, laissa retomber sa tête sur l'épaule de son cavalier, en poussant un faible soupir.

Il soutint la jeune fille, la garda ainsi un moment, s'inclinant vers elle plus que de raison. Il était divin de prendre cette défaillance pour une caresse, mais cela dura très peu.

— Oh ! pardon... murmura-t-elle, soudain ressaisie, ce mouvement de valse me fait mal !... Assez, n'est-ce pas ? Mais Louis ne lâchait pas sa taille, la figure rayonnante.

— Est-ce bien vrai, Flor ? Oh ! excusez mon insistance !

— Oui... laissez-moi, je n'en puis plus !

Elle passait la main sur ses yeux, un peu pâle.

— Vous froissez votre cavalier, reprit le jeune homme, commençant à douter de son bonheur.

— Je sais si peu danser, je me fatigue vite !...

— Vous me donnerez quand même une polka ?

— Non, c'est fini ; merci.

— *Ay*[1], fit-il bien bas, les yeux tristes, sans aucun orgueil maintenant, ma petite sœur n'a pour moi aucune tendresse. Elle aime cent fois mieux Jean !...

— Tu m'appelles ? interrompit Jean, qui avait l'oreille fine et ramenait Laure à sa place.

— Répétez donc le mensonge que vous venez de faire ! Dites, Jean ? Louis m'accuse de vous...

1. Hélas !

Elle ne poursuivit pas. Ce mot, si doux, était terriblement difficile à prononcer et rendait la conversation trop compromettante.

Flor prit la main de Laure :

— T'amuses-tu, ma petite mouche ? Oh ! Tu aimes la danse, toi !

— Beaucoup ! Quelle bonne idée j'ai eue de venir féliciter Louis ! Je ne croyais pas, vrai, m'amuser tant !

— Tu dis de ces insolences !

— Ne les répète pas, chérie !

Louis, redevenu heureux après la phrase de Flor, rôdait derrière elles.

— Pauvre Louis, fit-il avec une moue, *on* venait pour lui faire des compliments et *l'on* pensait s'ennuyer ! *On* danse avec lui et *l'on* se trouve mal ; cependant *l'on* a dansé avec tous les messieurs ici présents...

— Y compris ton père, interrompit Lysandre se mêlant à la conversation.

— ... sans ressentir le moindre malaise, acheva Louis.

— Tu n'auras jamais de chance, vieux ! dit son compagnon en s'éloignant.

— Oiseau de malheur ! murmura Flor, en le

regardant partir. Toujours ironique !... Mais vous n'êtes pas contrarié, Louis ? demanda-t-elle vivement. Je vous assure...

— C'est une coïncidence, cependant...

Mlle Lucienne se retourna soudain vers eux, et les regarda avec sévérité. Louis avait parlé trop fort. Elle abandonna le piano, cet objet complice et énervant, n'ayant rien de bon à son actif. Mais quoi ?... Son neveu tournait autour de Flor, Laure et Lysandre se faisaient des yeux !

— Elle en fond quand il la regarde, pensa-t-elle en observant l'aîné des Arteaga. Et cet imbécile de Louis se laisse voler la petite Gimenez !... La musique, cette chose profane quand elle est employée hors de la maison du Seigneur, la danse, ce plaisir défendu, sont cause de tout cela ! Obliquement elle jeta un coup d'œil du côté de son beau-frère et de Mme Arteaga ; mais elle fut tranquillisée. A leurs visages très reposés, elle vit que le démon n'était pas allé par là.

Pendant que sa mère et Mme Gimenez s'invitaient à se rendre visite plus fréquemment, Lysandre, de ses grosses mains maladroites, pla-

çait sur les épaules de Laure la pèlerine de mousse blanche.

— Jamais je n'oublierai cette soirée, lui disait-il, faisant appel à toute son éloquence et songeant que ses futures rentes pouvaient en dépendre. Maintenant je voudrais demeurer à C*** au lieu d'aller au Rosario.

— Oh ! nous y allons bien souvent, nous y passons quelquefois des semaines entières, pour les affaires de papa.

Avec son cœur, elle avait deviné ce qu'il voulait dire ; avec son cœur, elle répondait.

— Vraiment ? Alors j'aime aussi le Rosario. Partout où vous irez, vous me rendrez le pays adorable.

— Merci, fit la « jolie petite épicière, » convaincue et troublée ; au revoir, alors ?

Ses yeux de diamant noir le regardèrent avec tendresse.

Dans un coin du salon, Jean parlait tout bas à la doctora.

— Ma chère amie, songe que j'ai cent yeux, dont cinquante derrière la tête, et j'ai vu des choses !...

— Ennuyeux ! Allez-vous-en donc !

— Jamais avant de t'avoir bien porté sur les nerfs ! Ah ! tu en fais des rêves dorés. Tu en brodes des chimères sur le canevas de ton cerveau !

— Vous pourriez bien ne plus me tutoyer, Jean, il me semble. Louis Mendel lui-même me dit : *vous.*

— Ah ! Flor, ne me fais pas rire, voyons ! Depuis quand t'est venu ce scrupule ? Hum !... hum !... Je comprends !... Je ne peux pas oublier, voyez-*vous*, que je *vous* ai vue toute petite, haute comme mon chapeau de cérémonie, et votre mère *vous* mouchait, *vous* mouchait, car *vous* ne saviez pas !... Sans compter d'autres petits détails... dont *vous* ne *vous* acquittiez pas très bien non plus !... Oh ! tous ces *vous*, mademoiselle Anita, sont-ils durs !

— Et comment étiez-vous donc, quand vous m'avez connue haute comme çà ? Ne dirait-on pas !...

— J'avais quinze ans, mademoiselle, et cette moustache presque blonde, qui fait l'admiration de tous, chatouillait mon visage pour venir au monde. Je commençais à vous aimer, comme les garçons aiment les toupies se trémoussant et

tournant autour d'eux. Tu étais ma toupie, Flor !...

— Grand merci !... Je pouvais être pour vous un jouet à cette époque, mais aujourd'hui...

— Tu me dois le respect ! Voilà que je m'embrouille ; j'oublie les *vous*.

— C'est vrai. Votre rang est plus élevé que le mien !

— Méchante ! Anita Kerven, vous devez respecter mon âge, c'est ce que j'ai voulu dire. Quant au rang dont vous parlez, sachez que je mets seulement Esther Bravo au-dessus de vous.

Le bon garçon avait trouvé l'endroit vulnérable...

Très touchée et flattée, la Française lui répondit :

— Dites-moi *tu*, Jean, tout de même. Je ne pourrais pas m'habituer, je le vois ; il me semblerait trop que vous êtes fâché.

— Capricieuse et *tourmenteuse* comme toutes les femmes ! Bonsoir, toupie. Tu vois bien comme tu as tourné !

— Bonsoir ! répondit-elle en riant.

Elle voyait venir Louis vers eux, préoccupé

de cette longue conversation, elle le sentait jaloux.

Cela ne lui déplut pas. Elle en ressentit au contraire un peu d'orgueil et une douce satisfaction.

Mlle Lucienne, veillant au grain, appela son neveu, et prétextant la fatigue, monta dans sa chambre appuyée sur son bras. Il ne put pas continuer la conversation interrompue dans le salon, car la jeune fille, selon son habitude, rentrait dans la bibliothèque pour étudier, et redescendre eût été scandaleux.

Flor, studieuse, parvint à éloigner de son esprit le souvenir de cette valse. Elle resta jusqu'à trois heures du matin la tête penchée sur ses livres.

En passant devant la chambre du jeune homme, elle ralentit inconsciemment le pas, mais faillit aussitôt lâcher la lampe qu'elle tenait à la main, en entendant une voix lui dire doucement :

— Si tard, petite sœur ! Vous m'empêchez de dormir vous sachant encore éveillée à cette heure-ci.

Elle ne répondit pas, effrayée. Quelle impru-

dence ! Parler en cachette si près de Mlle Lucienne !

Malgré tout, elle s'endormit heureuse. Une affection nouvelle — profondément plus douce que celles connues jusqu'à ce jour — naissait à ses côtés, et dans son rêve elle acheva la valse commencée.

IV

Le facteur venait de passer. M. Mendel, en lisant ses lettres, retint un cri de surprise et appela son fils.

— Louis, voudrais-tu faire seller ton cheval et m'amener Jean Arteaga?

— Tout de suite, père, répondit respectueusement le jeune homme.

Mais il pensait :

— Ce monsieur ne vient pas assez souvent par ici. Il faut encore que j'aille le chercher, moi, précisément, quand Pierre est là, à humer le soleil.

Le docteur prit ses journaux et s'installa dans le pavillon de verdure, au fond du jardin.

Il semblait satisfait et caressait sa barbe en souriant, tout comme si une main aimée lui eût rendu ce service.

— Je vais démêler la situation, murmurait-il, selon son habitude de causer avec sa conscience. Le jeune Arteaga pense-t-il toujours à Esther Bravo et ne courtise-t-il pas ma petite Flor? Jean, vous êtes un brave garçon, j'en conviens; vous seriez un joli parti, pas du tout à dédaigner; mais la fillette ne pense pas à vous, j'en ai eu la preuve... C'est égal, il est bon de savoir de quel côté vient le vent, pour battre sa graine. C'est grave d'avoir une fille à marier, et quelle adorable fille!...

Ah!... la voici, ma duchesse! Elle est grande, mince et blonde! Lui aurais-je donné des leçons de maintien, pour qu'elle soit si élégante dans ses gestes, si gracieuse?...

— Votre café, bon ami, vous l'avez oublié. Quel miracle!...

Elle mettait la tasse sur la petite table de fer, et l'approchait avec sollicitude.

— ... Il y a quatre morceaux de sucre; vous aimez la douceur et en mettez partout!...

— Surtout dans le café, flatteuse.

— Je vais rester avec vous, un peu, si je ne vous gêne pas.

— Tu me gênes, maintenant, j'attends du monde.

— Une consultation en plein air, bon ami?

— Et en plein cœur!

— Médecin et psychologue, alors?

— Oui... à l'usage de la vie pratique.

— Oh! vous m'intriguez! Et vos malades?...

— Tu les feras attendre ou tu t'en chargeras.

— Sans vous? J'ai peur du *Département d'hygiène*.

— Tu vaux bien *Mano Santa!*

Elle se mit à rire.

— Alors, je m'en vais, pas contente... Je vous trouve des allures de conspirateur.

Il lui tapa sur la joue.

— Je conspire *sans frayeur*..... en plein jour, pour le bonheur de ceux que j'aime!

— Je suis sûre d'en être! fit-elle en battant des mains.

— Flor! Flor! Viens aider Petrona à mettre au soleil la laine des matelas, cria Mlle Lucienne.

Le vieux docteur réprima un geste d'impatience.

— Flor, n'oublie pas. Nous partons à quatre heures pour opérer le petit Rasso.

— C'est entendu, bon ami.

Elle partit, en courant, légère et joyeuse.

Un moment après, les deux jeunes gens arrivaient et Louis se retirait, laissant Jean près de son père.

— C'est très gentil d'être venu tout de suite Asseyez-vous là... Jean le sérieux.

— Ah! docteur, jamais on ne m'a qualifié, ainsi! Moi, sérieux? demandez à Flor.

— Oh! vous me comprenez très bien, très bien!... Vous êtes gai en paroles, mais votre gaieté ne va pas plus loin. A votre âge, on doit se distraire. J'excuse, moi, les folies des jeunes gens.

— Vous le dites, don Pascal, et qui sait si vous les toléreriez à votre fils!

— Je veillerais un peu, s'il le fallait, pensant au proverbe : « Il faut que jeunesse *se lasse!* »

— Autant que cela? Vous désirez me convaincre, c'est bien sûr et n'en pensez pas un mot! Que voulez-vous, docteur? Je prétère passer pour une sagesse de jeune fille; j'y mettrais même un certain orgueil...

— Ta! ta! ta!... fit le vieillard en souriant, pour en venir là il faut des motifs!

— C'est bien certain. On peut rire en ayant les larmes aux yeux; on peut passer pour gai et avoir l'âme bien malade!

— Ah! voilà le secret, Jean Arteaga! Vous avez un secret!! dit le vieillard avec malice.

— Et vous avez envie, docteur, que je vous en fasse part, n'est-ce pas?

M. Mendel, pris au dépourvu, esquissait un geste de protestation.

— Ne le niez pas, docteur; vous cherchez à me confesser, je le vois bien. Soit!... Parler de mon amour ne vous scandalisera pas. Les circonstances exceptionnelles où nous sommes placés, elle et moi, non seulement l'excusent, mais le rendent très légitime.

J'aime Esther Bravo. Je commençais à l'adorer, sans bien m'en rendre compte, et sans le lui avoir jamais dit autrement que par les yeux, lorsque son oncle la demanda en mariage. Depuis, je vis comme un fou... avec son souvenir. De l'adoration j'ai passé à l'idolâtrie, j'ai dessiné son portrait de mémoire... et quelquefois... c'est bien vrai, allez,

docteur, je me mets à genoux devant lui.

Le grand garçon ajouta :

— ... C'est mal de compter sur un malheur et de se dire : « Ce vieillard mourra bientôt et je la reprendrai ! » C'est mal de lui en vouloir, quand il a si noblement agi !... Car je lui en veux d'être encore de ce monde. Il avait promis de mourir tout de suite !... Ma mère me l'a bien raconté... Ce général a fait de la littérature, rien que de la littérature : « Je suis la nuit qui s'en va ; tu es l'aurore qui l'ensevelit ; à ton sourire je partirai ! » Et il s'en est bien gardé. Ce n'est pas chevaleresque.

— J'avais prévu cela, mon pauvre fou. Le général vivait seul, aux soins d'un domestique. Esther est venue dans sa demeure apportant le soleil de sa jeunesse, de son affection. Elle a fait durer ce vieillard, capitonnant sa vie de soins, de sollicitude, de tendresse. Il n'en faut pas davantage aux vieux...

— Et les jeunes aussi, docteur, ne trouveraient pas mauvais ce système. Pour ma part... mais, vrai, c'est une noble fille !...

— N'aura-t-elle pas oublié ce petit coin de

terre, dans ce Paris où l'on va de fête en fête, où sa beauté doit être admirée ?

— Non ! non !... Je crois en elle ! Je ne peux pas enlever de mon cœur cette foi, qu'aussitôt libre, elle reviendra... Le vieux monde peut-il avoir toujours des charmes, pour celui qui a vécu de notre vie, en plein air, devant cette nature grandiose ?... Et puis !... nous sommes-là !...

— Mais alors, Jean... Elle vous aime ?...

— Je lui ai avoué mon amour brusquement, le jour de son départ, pendant un arrêt du train.

« C'est trop tard ! » m'a-t-elle répondu navrée. Oui, don Pascal, elle était navrée... Ces choses-là se reconnaissent très bien, et si j'étais venu avant l'oncle, si j'avais osé, — mais il n'y a rien au monde qui vous rende si timide que l'amour, — eh bien, elle serait à moi, aujourd'hui, *mon* Esther !...

— Ne regrettez rien ; le pauvre général, mal soigné, serait peut-être mort !...

— Ça m'aurait été bien égal, docteur ! Si l'on devait sacrifier sa fiancée pour donner des années aux vieillards, il faudrait revenir alors à tous les usages antiques et immoler aussi des

enfants sur l'autel des divinités. Vieillards et idoles, voyez-vous, ce sont des ogres. Il leur faut des choses tendres !...

— Arteaga !... Vous n'avez pas de cœur. Je diagnostique une atrophie.

— Vous vous trompez, don Pascal, et cela arrive quelquefois dans votre profession. J'ai trop de cœur; donc, hypertrophie.

— En fait d'esprit, je ne vous gagnerai pas; vous avez réponse à tout. Enfin !... Je suis bien au courant maintenant, et ce serait cruauté de vouloir retarder davantage...

Le docteur tendit au jeune estanciero une enveloppe bordée de noir.

Elle contenait une lettre de faire-part laconique, annonçant, au nom de Mme Esther Bravo, le décès de son mari.

— Oh ! vous avez bien fait de me la montrer sans témoins ! s'écria le jeune homme rayonnant, en se jetant dans ses bras. Comment aurais-je pu me contenir devant tous ?...

— Bien ! bien ! Vous m'étouffez, Jean ! Echappez-vous, allez cacher votre joie. Il n'est pas séant à l'annonce d'une mort...

... A propos, fit-il, en le rappelant, si votre

vieil ami peut vous être utile à quelque chose, il est à votre service...

— Merci, docteur... Ecrivez donc à Esther... ce que votre sagesse vous dictera.

M. Mendel monta dans sa chambre, fit une lettre à l'adresse de Mme veuve Bravo, et alla tout de suite la mettre à la poste.

Il annonça la nouvelle seulement le lendemain, à l'heure du déjeuner.

Sa pupille ne montra aucune surprise; elle était gaie, plus peut-être qu'à l'ordinaire. Elle resta gaie.

— Cette mort fait bien des heureux, dit-il en la regardant.

Elle baissa la tête, honteuse.

— Celle-là était dans la confidence, pensa-t-il, Jean lui aura parlé.

Louis, en effet, l'avait bien aperçue, la veille, partir à cheval, un peu avant l'heure du souper. Du haut de la terrasse, il l'avait vue causer avec quelqu'un — Arteaga probablement — et il en était tout désorienté.

Mais Flor, beaucoup plus calme, ne s'aperçut point de la froideur de Louis. Préoccupée, du reste, par cette mort arrangeant les affaires de

cœur de son compagnon d'enfance, elle pensait à la lettre de condoléance qu'il fallait envoyer à la veuve.

Elle s'arrêta enfin à la forme suivante :

« Chère madame et amie,

« J'ai pris une part bien sincère à votre douleur...

— Comme je mens ! murmura-t-elle.

« Si la solitude se fait autour de vous dans ce pays où tout vous est étranger, je prie Dieu qu'il vous ramène vers ce village, où tant de cœurs pensent encore à vous et souffrent de votre absence. »

— J'aime mieux percer un panaris qu'écrire une lettre, je suis plus sûre de le faire correctement, se dit-elle.

Elle la fit voir au docteur.

— Que les femmes sont fines ! pensa-t-il. Chaque mot tracé sur ce papier contient un sous-entendu. Jean n'a pas un ami sachant aussi bien le servir. Ma lettre ne vaut rien à côté de celle-là.

— Qu'en dites-vous, bon ami ?

— Quand Esther t'appelait « son bon chien fidèle », elle ne se trompait pas.

Elle sourit, se voyant devinée.

— Je voudrais pouvoir faire davantage pour lui ! Il est si malheureux ! Il en devient fou ! Quelquefois, il est tout à fait désespéré, croyant qu'Esther ne reviendra jamais. Il voulait partir pour l'Europe dernièrement, aller la chercher, soutenant que M. Bravo comprendrait et ne le désavouerait pas ! ! Quand je le vois ainsi, ajouta Flor tristement, je vais le rejoindre et tâcher de le consoler.

— Et comment le vois-tu, cachottière ?

— Oh ! c'est facile ! Tous les jours, à l'heure de *la oracion*[1], il passe devant l'école fermée. Il prétend voir Esther dans le jardin — en esprit, bien entendu. — Depuis trois ans, il n'a pas manqué une seule fois ce pèlerinage. Egoïste, comme tous les amoureux, je crois qu'il exagère un peu sa désolation pour m'apitoyer et parler davantage d'elle. Je suis sa seule confidente, et ce n'est pas une sinécure !

— J'en suis convaincu, dit le docteur en riant.

1. A la tombée de la nuit.

Attendons maintenant le résultat de nos lettres.

— J'ai bon espoir.

— Moi aussi. Nos femmes ne sont pas oublieuses, Flor, elles sont fidèles !

— C'est vrai, bon ami. Ce sont des épouses dévouées, d'admirables mères.

— Et des fiancées constantes, crois-le.

— Tant mieux pour Jean ! Il mérite d'être heureux, c'est un brave cœur.

— Servirais-tu aussi bien Lysandre ?

— Ah ! non, par exemple ! D'abord, je le connais à peine, et puis...

— Il ne te plaît pas. Laure pense d'une autre façon.

— Ah ! vous avez vu ?...

— J'ai vu, Florette, *j'ai tout vu !*

— Dieu ! comme il dit cela ! pensa la jeune fille, sentant un frisson.

— Est-ce contrariant que le vieux docteur ait encore de bons yeux ?

— Vous le dites si drôlement, bon ami ! Je croyais à un reproche !

— Aurais-tu quelque chose à te reprocher, ma Flor ?...

— Je ne pense pas... c'est-à-dire...

— Te voilà troublée, Florette! Voyons, ma fille. Es-tu capable, *toi*, la sagesse en personne, de faire quelque chose de mal?

Il lui prit les mains, la regarda tendrement, bien en face, dissimulant un sourire malicieux.

— Oui, oui, j'en suis capable... certainement!... Je ne suis pas meilleure que d'autres, bien moins peut-être. Et voyez, bon ami, un remords m'est venu, brusquement!... Je vais vous le dire!...

— Va-t'en! va-t'en! Je ne veux rien savoir! Quelque puérilité, peut-être!...

— Oh! non, non, bon ami! mais si je le garde, il me semblera que je vous trompe.

— Alors, un autre jour, tu me conteras cela.

— Je vous le conterai, bien sûr, bien sûr, même contre votre volonté!

— C'est entendu!

« C'est si nouveau pour moi, pensa M. Mendel, de deviner tous ces petits manèges d'amoureux, que je n'ai pas pu résister à le publier. J'ai troublé ainsi le cœur de cette enfant... pour le plaisir de dire une malice! Ce soir-là, elle était transfigurée, la doctora, et mon beau garçon la tenait dans ses bras, avec un respect dont j'étais

ému. Ils dansaient, je les admirais, désirant les voir ainsi unis dans l'existence, quand Flor laissa tomber sa tête sur l'épaule de son danseur. Elle ne se releva point de suite... Louis croyant qu'il fallait la soutenir, la tenait un peu plus pressée... Nous avons eu tous de ces moments-là, et s'en souvenir nous donne encore l'illusion de cette même joie!... »

Louis Mendel était à plaindre. Maintenant, la jeune fille ne causait plus, le regardait à peine et assez froidement, quand elle savait mettre tant de lumière dans ses yeux! Et cela, après avoir si bien valsé, après avoir dit presque... qu'elle l'aimait! C'était à n'y rien comprendre!...

« Ah! les femmes! Comme elles sont décourageantes! pensait-il. A elles s'en vont les enthousiasmes du cœur, les plus hauts vols de l'âme, quand on a une patrie réclamant tout cela! » Car il l'oubliait, la patrie, pour cette frêle blonde, souple comme un roseau, pesant matériellement si peu.

Louis Mendel passait au collège pour un orateur. Il avait la fougue communicative, les périodes brillantes; il se grisait de ses propres paroles, enflammait les autres de son impé-

tuosité. Il était une espérance du tout nouveau parti civique.

Mais maintenant, il y pensait très peu. La femme, la patrie, la mère, sont des amours antagonistes, accapareurs, des amours vampires. Celui qui triomphe absorbe énormément au détriment des deux autres, dont il exige presque toujours l'exclusion, souvent sans jamais y parvenir.

Flor absorbait en ce moment-là, devenant ainsi bien ingrate envers sa seconde patrie.

Un matin, Louis, désirant une explication, attendait la jeune fille sur la route. Son père étant resté à la maison, l'occasion semblait propice.

La matinée était fraîche. La brise folle de la pampa emportait joyeusement le son de la cloche, comme s'il enlevait un oiseau. Quelques femmes se hâtaient, égrenant leur rosaire, encapuchonnées dans leur châle noir, pour se rendre à la messe et regardaient avec curiosité le jeune avocat frétillant, à une heure aussi matinale.

Le cheval allait au pas; plus de dix fois bête et cavalier avaient repassé par le même chemin,

quand Louis interpellé se retourna brusquement.

— Ah! mon fils, le bon Dieu t'envoie par ici ce matin. Viens donc entendre la sainte messe avec moi!

— Santa Bárbara! murmura le jeune homme déconfit, invoquant la sainte dont on répète le nom pour conjurer un péril.

Il faillit aussi maudire la tante à haute voix, mais comme il avait l'habitude du monde, il lui fit un très beau sourire, attacha son cheval à un anneau scellé dans le mur et, pas fier, la suivit.

On vit alors les têtes des dévotes se pencher les unes vers les autres. Cela voulait dire :

— Regardez Louis Mendel. Il est là avec Mlle Saenz. Est-elle heureuse d'avoir un neveu si exemplaire!

Puis les têtes redevinrent droites ou légèrement penchées, suivant le degré de dévotion de chacune. La tante n'ayant pas la piété tendre, et fière du jeune homme debout à ses côtés, gardait le corps cambré, qui laissait bomber audacieusement la poitrine, sous le châle retenu par une épingle de jais.

Le bon Dieu pardonne aux amoureux les dis-

tractions et les irrévérences. Il pardonnait bien sûr à Louis, dont la pensée voyait Mlle Kerven monter à cheval et s'en aller, galopant vite. Il se retourna et, stupéfait, vit Flor à genoux qui priait humblement, la tête baissée et les mains jointes. Un peu lasse à ce moment-là, elle s'asseyait sur ses talons, dans cette humble pose si attrayante, qui a disparu, du reste. La civilisation a introduit des prie-Dieu en paille, en velours, des bancs marqués au nom de la famille; elle a enlevé en même temps les pots d'eau bénite, où blanches et négresses, *chinas*[1] et bourgeoises, se désaltéraient avec foi.

Elle le regarda avec un sourire exquis, un sourire à la française, fait de grâce et de gentillesse.

« Flor pense que j'ai l'habitude de venir à la messe sur semaine et elle a bonne opinion de moi, » se dit le jeune homme.

Alors, tout heureux, il fit lui aussi sa petite prière. L'amour donne d'excellentes habitudes.

Tout en accompagnant sa tante à pied, tenant son cheval par la bride, Louis détourna deux ou

1. Métisses.

trois fois la tête pour regarder la silhouette noire, qui se faisait toute petite, jurant de mieux prendre ses précautions une autre fois.

Mais ce fut impossible. Le soir même, Mlle Lucienne ressentit des douleurs atroces dans les jambes, et s'étendit sur son lit, grinçant des dents.

— Voilà mes rhumatismes qui reviennent, Louis, j'en ai pour longtemps.

— Non, mademoiselle, lui dit la doctora. Ce ne sont pas des rhumatismes, je vous assure; des douleurs nerveuses, tout simplement.

— *Tout simplement!* Que serait-ce si elles étaient compliquées, quand *simplement* elles me donnent la fièvre, me font bouillir, m'irritent, me rendent folle!

Elle refusa les remèdes proposés par son beau-frère.

— Je vous guérirai, Lucienne, avec quelques grammes d'antipyrine, dit doucement la jeune fille, souffrant de la voir souffrir.

— *Lucienne?* Depuis quand? Tu veux me mettre, moi aussi, à tous les jours, comme les autres, en attendant que tu m'envoies dans l'autre monde, avec de l'antipyrine!

On se heurtait contre une volonté tenace. Mlle Kerven dut s'occuper des domestiques, pour que ses vieux n'aient pas à supporter de changements dans leurs habitudes.

Elle trouvait Louis dans tous les coins, dans les corridors, surtout dans l'obscurité. Deux ou trois fois, il commença :

— Flor, j'aurais à vous parler...

Elle n'entendit pas, et devant cette surdité, l'orateur brillant du Collège National fut incapable d'en dire plus long.

Tout de même un peu vexé, il sentit se réveiller l'amour de la patrie et s'abîma davantage dans ses réflexions d'autrefois, — celles qui habitaient d'ordinaire son cerveau, — avant que Mlle Kerven en eût occupé les appartements.

L'aimable jeune fille avait pris de bonnes résolutions, mais elles ne lui portèrent pas bonheur.

Pendant qu'elle travaillait à l'office, à suspendre des grappes de raisin pour les conserver, et qu'elle coupait délicatement les graines gâtées, les domestiques, à la cuisine, s'en donnaient à cœur joie, sachant leur maîtresse en haut, dans sa chambre.

Elle riait de leur conversation. Pierre et Pétrona, nouvellement mariés, étaient en délicatesse.

— Maria, disait le cocher à la cuisinière, ma petite femme est méchante. Jamais je ne m'en serais douté; avant notre mariage, elle cachait son caractère, maintenant elle n'en prend plus la peine. Pierre est attaché; la chaîne ne cassera pas; ici, il n'y a pas moyen. Pas de divorce! Elle ne me regarde plus depuis deux jours, et, pour me consoler, j'embrasse rageusement des gravures de mode.

— Vous l'avez bien voulu, Pedro, dit Maria. Elle ne tenait pas tant que ça à vous! Quand on cherche trop les femmes, elles deviennent fières. Je vais vous donner un remède contre sa mauvaise humeur. Tant pis pour toi, Petrona! A votre tour, ne la regardez pas, ne lui parlez plus, et vous verrez le résultat!

— Alors, nous allons faire comme la « guitare » et la « mandoline ».

— Juste! dit Petrona vaincue. Figurez-vous que la « guitare » geignait ce matin, alors la « mandoline » lui dit : « Vous ne serez pas soulagée tant que vous vous soignerez à votre ma-

nière; Flor vous a donné le remède, prenez-le. » Alors, la « guitare » l'a accablée de sottises, et la « mandoline » s'en est allée sur la terrasse.

— Quel dommage! Si elle avait pu monter, tous les deux se seraient *mis d'accord*. C'est le seul endroit où ils puissent chanter leur morceau, dit Pierre.

Petrona, contrefaisant alors la voix de M. Mendel, ajouta :

— Voyez-vous, Lucienne, cette auréole d'or que fait au Paraná le soleil couchant?...

— *Do*, *ré*, *mi*, *fa!* chantonna Pierre.

— On dirait des braises s'éteignant dans la rivière!

— *Do*, *sol*, *mi*, *do!...*

— L'eau s'embrase et se fond en d'adorables nuances, semblables aux gorges d'oiseaux-mouches.

— *Mi*, *mi*, *do*, *sol*, *mi!...*

— Conclusion : non, ma chère, il n'y a pas de pays plus beau que celui-là!

— *Do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *do*, *si*, *la*, *sol*, *fa*, *mi*, *ré*, *do*, *do*, *do!...*

Irritée maintenant, ou plutôt écœurée de tant

d'ingratitude, — car ils étaient dans la maison depuis près de dix ans, — elle allait ouvrir brusquement la porte, quand elle entendit prononcer son nom plus bas.

— Celle-là a l'œil, disait Pierre; elle pose pour le fils de la maison.

— Et elle l'aura, répondit la cuisinière. Ces Françaises sont toutes des enjôleuses avec leur air de ne pas y toucher et leurs petites manières sucrées. On dirait qu'elles marchent sur des épingles et qu'elles en tiennent toujours une entre le pouce et l'index, laissant leur main comme un oiseau qui s'envole. Je ne les aime pas, moi!... Ce sont des femmes qui savent tout et gâtent les métiers. Elles connaissent la cuisine, la peinture, le ravaudage, la musique, la pharmacie, le jardinage, la médecine des hommes, celle des bêtes, etc... Enfin, on se demande comment elles peuvent loger tant de choses dans leur cervelle, car elles ont la tête toute petite!... comme çà, tenez! Moi, je suis Espagnole. De vrai, j'en suis bien contente, je ne voudrais pas changer pour être Parisienne. Elles sont rouées! *Dios mio!* Un peu plus, la mère de Mlle Flor épousait la « mandoline ».

— Ça n'est pas vrai! dit énergiquement Petrona.

— Le coiffeur, son compatriote, me l'a assuré.

— Parbleu! c'est son métier de raconter des histoires à l'oreille, quand il travaille tout autour, dit Pierre. Il vous aura prise pour un client, ma pauvre Maria.

— Il en invente quand il n'en sait plus, ajouta Petrona. Mme Kerven était une aimable femme, se tenant modestement à sa place. Elle me gâtait comme sa fille, et je lui suis reconnaissante, car elle m'a épargné bien des taloches. Quant à Mlle Flor, on ne peut pas nier; elle fait l'œil à M. Louis. Nous l'avons bien vue, derrière les vitres, le soir du dîner. Elle n'est pas une fille à se trouver mal, je vous l'assure! Il faut la voir au cabinet de consultation!... Une fois, elle m'a appelée pour tenir un enfant de deux ans, elle lui a enfoncé des ciseaux dans la bouche, et sans pâlir, lui a coupé la gorge!

— La gorge! *santo Dios!* s'écria Maria.

— Enfin ces deux choses qu'on a près de la langue, dans le fond de la bouche. Alors, vous pensez bien qu'elle n'est pas femme à s'évanouir sur le bras d'un jeune homme, en valsant!

— C'était une prise de possession, dit Pierre.

— Elle brûlait ses vaisseaux, ajouta Maria.

— C'est naturel de se passer un caprice. J'en ai bien fait autant, reprit le cocher en pinçant Petrona.

— Attention! Voici M. Louis!

On n'entendit plus rien. Anita Kerven atterrée, s'était assise, sentant ses jambes vaciller.

— Oh! mon Dieu! comme je suis punie! pensa-t-elle, quand la raison lui revint un peu.

Elle monta dans sa chambre pour se soulager en quelques sanglots. *Elle posait pour le fils de la maison!* Hélas! ce n'était pas une calomnie!... La haine que ces gens portaient à leurs maîtres les rendait plus clairvoyants sur leurs erreurs et sur leurs caprices. Oui, elle avait osé penser au fils de son bienfaiteur, pouvant ainsi l'empêcher de contracter une riche alliance. Voilà de quelle façon elle payait tant de bontés! Elle n'avait donc pas hérité de la délicatesse et des sentiments exquis de sa mère, reconnus même par une servante?

A cette pensée, la jeune fille souffrit davantage. Elle voulait l'imiter, être reconnaissante. Ne l'avait-elle pas dit à Mlle Saenz : « Je ne suis

pas ingrate; que ne puis-je vous le prouver?... » L'occasion se présentait, cruelle dans son opportunité. Une angoisse poignante lui vint alors à l'idée d'éloigner cet amour, mais aucune révolte ne l'agita. Une grande distance les séparait dans ce pays. Elle avait cru la franchir par son instruction et s'était trompée. Les domestiques y trouvaient à redire et l'aidaient ainsi à retourner en arrière, lorsqu'il était encore temps.

« Ah! que ne suis-je restée la petite servante! » pleura-t-elle.

Une voix intérieure — de celles qui conversent avec nous et se permettent de nous interrompre à tout propos — lui répondit :

« Tu aurais peut-être épousé Pierre! »

Elle eut un haut le cœur de dégoût.

« Non, dit-elle à cette voix avec un accent de certitude, je n'étais pas née dans ce milieu. Malgré tout, je me sens à ma place où je suis. »

V

Lorsque Mlle Lucienne put descendre, guérie seulement par les sôins de dame Nature, sans avoir voulu profiter des ressources de l'art, Flor pensa qu'il était temps de faire part au docteur, de cette confession promise autrefois. Depuis quelques jours, elle frisait à peine ses cheveux blond cendré. Le rose s'en allait de ses joues, lavé par ses larmes. Elle était tout à fait blanche comme la fleur de l'air; ses yeux battus et langoureux disaient des tristesses, et pour comble de malheur, Louis, peiné de la voir ainsi, l'entraînait dans le jardin et lui parlait tendrement. Le supplice augmentait, et la jeune fille se sentait sans force devant cette nouvelle douceur.

Un moment, l'idée lui vint de dire un mensonge au jeune homme, de le persuader qu'elle se sentait malheureuse depuis le veuvage d'Esther, car elle adorait Jean. Elle voulut commencer, mais elle s'embrouilla; puis il était trop près d'elle, et devant cet air si confiant c'était abuser!...

Justement Louis avait passé son bras autour de la taille de la jeune fille. Cette innocente caresse paralysait ses moyens et tarissait la source du grand mensonge. Décidément il valait mieux aller à M. Mendel s'accuser et recevoir de lui le remède, la force, et peut-être... la consolation! Ah! cela serait difficile!... Et elle pensait aux jeunes filles quittant leur mère pour entrer au couvent, par amour pour Dieu. Eh bien! elle abandonnerait Louis, par amour pour le docteur. Non! non! ce n'était plus la même chose. Elle en avait honte, et mettait l'idée à l'envers. « J'abandonnerais plus facilement le docteur par amour pour Louis, se disait-elle. Oh! l'ingrate, la lâche fille que je suis! Toutes les blondes sont comme moi, sans énergie. Une brune aurait déjà vaincu... Mme Mendel m'avait bien surnommée! Comme la fragile fleur, née de la

caresse de l'air, je suis incapable d'un effort par moi-même, un souffle me brise !... »

Flor se dégagea de l'étreinte douce, sentant qu'elle perdait à ce contact son peu de vaillance et qu'elle allait fermer les yeux.

Brusquement elle se prit à courir, atteignit la la véranda, entra en tourbillon dans la bibliothèque.

— Bon ami... je veux vous dire... puisque vous êtes seul...

— Ton entrée en matière est un peu brusque, fillette ; toi, d'ordinaire si reposée. T'es-tu fâchée avec quelqu'un ? Tu es tout essoufflée !

— Ah ! j'ai tant de chagrin ! J'ai besoin de vous conter tant de choses !

— Dis... Florette.

— Vous m'avez élevée, aimée comme votre fille ; ma vie est pleine du bien que vous m'avez fait. Le sang de mes veines n'est pas le vôtre ; mais il me semble que ma chair, mon être sont imprégnés de vos bienfaits matériels, comme mon âme s'est formée peu à peu de la bonté ambiante, de la douceur dont vous avez entouré mon existence...

— Où veux-tu en venir, ma chère... fille ? Tu

es reconnaissante, je le sais; tu as bien senti mon affection pour la dépeindre ainsi; j'en suis heureux. Je sais aussi combien tu me l'as rendue!

— Non, je suis une ingrate! Si j'avais profité de vos exemples, il y a longtemps que je serais venue vous dire : « Bon ami, j'aime depuis des années!... Mon ardeur à l'étude, mon acharnement à m'instruire et par là à m'élever, avaient une cause, un but. »

— Comme tu m'étonnes, ma chère petite!...

— Je veux m'accuser tout de suite, avant que les réflexions des domestiques ne vous désespèrent, avant que Mlle Lucienne ne me chasse — me traitant comme je le mérite — avant de passer totalement pour une oublieuse, une sans cœur!...

— *Por Dios!* Qu'as-tu donc fait, ma Flor?...

— J'aime à la folie... jusqu'à l'enivrement, je l'ai bien vu tout à l'heure... J'aime à me laisser mourir sous une caresse, sous un baiser... J'aime au point!... Ah! je ne sais pas jusqu'à quel point, bon ami!... Protégez-moi, vous le pouvez!...

Elle se jeta à ses genoux.

Comme il allait la relever, Louis entra, sans

frapper, cette habitude délicate n'étant pas encore bien passée dans les mœurs.

— Mon Dieu !...

— Louis, j'avouais à votre père... Voulez-vous nous laisser quelques minutes?

— Volontiers, ma chère Flor... Mais vous disiez que vous avouiez à mon père...

— Le nom de celui que j'aime, Louis, dit la jeune fille, repentante comme une Madeleine.

— Si vous daigniez m'en faire part... à moi aussi... cela m'intéresse... beaucoup!... je sortirai après.

Alors, elle le regarda résolument. Une ardeur de sacrifice brilla dans ses yeux.

— Que vous importe, mon cher Louis, puisque ce n'est pas vous!...

Il s'inclina.

— Je m'en étais toujours douté, mademoiselle.

Et sans la regarder, il s'éloigna.

— Oh! bon ami, s'écria-t-elle en sanglotant, martyrisée par ce mot de « mademoiselle » qu'il lui avait dit pour la première fois, c'est lui, lui que j'aime!!... Oh! pardonnez-moi!...

Elle s'abattit encore à ses pieds, restant agenouillée.

— Viens, Flor!

Il la releva simplement, prit avec tendresse et assit sur ses genoux cette grande fille qu'il adorait. Alors elle baissa la tête, blottit son nez contre le cou du bon vieillard, pour qu'il ne le regardât pas, et l'enserra de ses bras. Ainsi cachée, elle continua sa confession d'une voix que cette position rendait peu claire.

— Un soir, bon ami, je dansais avec lui et je sentis qu'une langueur douce m'envahissait... Il me vint un désir impétueux de me faire lourde sur son bras, de m'abandonner, comme appelant une caresse... Quel démon m'a poussée, bon ami? Je ne sais; mais volontairement ma tête est tombée sur son épaule... au passage ma joue a cherché la sienne pour la frôler... Oh! je suis bien coupable!... J'ai été coquette!... c'est cela être coquette!... J'ai oublié ma condition... Bon ami, ne me repoussez pas!... Je suis allée au-devant de votre fils, je suis une orgueilleuse, une...

— Pauvre Flor, ne te calomnie pas davantage!... Tu es une bonne, une adorable enfant. Regarde-moi... Je ne me fâche pas. Je savais... J'avais tout deviné!... Non, tu n'es pas coquette,

ma fille. Tu as été d'abord reconnaissante, et l'amour est venu après. Tu m'aurais aimé ainsi, moi, si j'avais eu vingt ans, parce que tu as la gratitude dans l'âme. Inconsciemment tu devais aller à mon fils. Tu as cherché le bonheur, pauvrette, au milieu de ceux qui avaient été ta seule famille, et innocemment tu leur offrais aussi, en échange, la seule félicité dont tu pouvais disposer : le don de toi-même ! Et ce n'est pas peu, ma chère fillette ! Tu ignores l'exquise créature qu'est devenue ma *Fleur de l'air*, produit délicat de la belle France, fleurie sous un ciel plus chaud et plus bleu que celui où elle est née... Moi, te pardonner !... moi me fâcher parce que tu aimes mon fils, parce que cette petite dont j'ai modelé, pétri l'âme et l'intelligence, dont j'ai fait une fière et savante jeune fille, voudrait consacrer sa vie au bonheur de mon enfant !...

Non, Flor. Ce que je veux de toi, je te le dirai tout à l'heure. Et ne te crois pas inférieure à lui et à nous, ma chère enfant. Dans ces catégories faites par le monde, vous êtes égaux. Tu me regardes étonnée ? Tiens : vois ces papiers. J'avais cru posséder seulement vos extraits de

naissance et la copie du certificat de mariage de ta pauvre mère, tellement le paquet en était petit; mais il y avait en plus un autre document. Le voici, c'est le double de son contrat de mariage, énumérant les biens qu'elle apportait en dot : le domaine de Kerhouart, les fermes de Ploumec, de Sissor; dans le midi de la France, à Roseraie, un cru estimé cent mille francs et dix mille francs de bijoux. Et voilà, de l'autre côté, annotées au crayon, probablement par elle, les dates auxquelles ces biens ont été vendus. Tu vois, Flor, en trois ans, ta mère a tout donné! Il est bien facile de comprendre, va! Ton père était joueur et vous a ruinées. Ta mère l'aimait et l'a poursuivi jusqu'ici!...

— Pauvre mère!... Et, quand avez-vous lu ces papiers, bon ami?

— Il y a quelques jours seulement... après cette valse où je t'avais vue... prévoyant que je trouverais là peut-être le moyen de gagner Mlle Lucienne à ta cause...

Alors, Flor, sans façon, embrassa bon ami.

Et avec une simplicité enfantine :

— Il faut lui faire voir ces papiers, il faut

qu'elle sache que maman et moi n'étions pas des paysannes.

Cette vieille blessure ne voulait donc pas se fermer !

— Je te le promets, dit en riant le docteur. Tu es pour moi une enfant gâtée et tu as raison. Je lui dirai qu'en naissant tu étais plus riche que nous...

— Peu importe cela... bon ami.

— Tu tiens à la « paysanne » alors ? Elle déduira donc que ces citadines étaient encore assez raffinées, si l'on en juge par les dix mille francs de bijoux de ta bonne mère.

... Maintenant, à autre chose. Tu vas me faire une promesse ; elle sera peut-être douloureuse à tenir ; mais tu es une courageuse, nous le savons. Laisse croire à Louis que ton cœur est pris. Il va partir pour le Rosario, ouvrir son étude, voir du monde, se créer des relations. Jusqu'à présent il n'a connu que sa sœur adoptive, et le monde est grand ! Je t'aime beaucoup, c'est vrai ; mais je veux le voir choisir librement, sans entraves, sans qu'une inclination de jeunesse pèse sur son choix. Ne m'en veuille pas, ma chère Flor.

J'ai fait pour toi mon devoir, tout mon devoir...

— Oh ! bien plus !... murmura-t-elle.

— ...Mais celui-là est mon fils, le portrait, le sang de ma femme bien-aimée. Je le veux heureux selon ses goûts, selon ses préférences. Si, malgré tout, au bout d'un certain temps, il veut de cette fillette si chérie, avec quelle joie je la lui donnerai ! ! Il aura dix fois, cent fois mon approbation ; il fera mon bonheur aussi en travaillant au sien !... Ta pauvreté, du reste, ne sera pas un empêchement, même pour Mlle Lucienne. Les idées européennes ne nous ont pas envahis. Quand nos fils se marient, nous ne pesons pas la dot, nous pesons l'honneur de la famille, le cœur de la fiancée, et surtout... l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre. Nous donnons la fille sans le sac d'écus ; son mari doit attendre que nous ayons fermé les yeux. Dans la capitale de la République, les idées contraires ont déjà fait leur chemin ; mais, Flor, elles ne sont pas encore arrivées ici ; alors tu peux être tranquille !

— Oh ! merci, bon ami !... Ayez donc confiance en moi. Louis ignorera... mais vous verrez, je gagnerai quand même...

Et se penchant à son oreille, les joues en feu, ses yeux ronds tout brillants :

... Je serai votre fille ! !...

— Dieu t'entende, chère âme... Écoute maintenant quels sont mes projets pour toi. Comme nous l'avions convenu, un professeur du Collège National de Rosario viendra t'aider à repasser les matières exigées pour le baccalauréat. Tu te présenteras à Buenos-Ayres le mois prochain, et si tu es reçue... voilà, ma chère fille, la grande difficulté : il faudra nous séparer ! Je m'en voudrais toujours si je t'empêchais d'entrer à la Faculté de médecine et d'obtenir le titre de doctoresse.

— Quant à cela, permettez !... Je m'y refuse. Je ne vous quitterai pas; j'y suis bien résolue, bon ami. Je serai une *curandera*, mais jamais une doctoresse à ce prix ! dit Flor avec énergie.

— Mon enfant, je ferais mal d'accepter un pareil sacrifice. Je ne veux pas avoir de remords.

— Moi non plus ! Même si vous ordonnez, je ne vous obéirai pas ! Vous laisser, tous deux, à l'âge où je puis vous être bonne à quelque chose, entre les mains des domestiques,

égoïstes, méchants !... Non, c'est inutile ! N'insistez pas !...

Elle se sauva, gardant dans la main, bien serrés, les précieux papiers si jaunis, si sales, ayant tant voyagé et contenant pour elle la révélation de si grandes choses. Sa gentille figure était maintenant rehaussée par une expression de dignité encore plus fière, puisqu'elle allait accomplir une action si héroïque, et le bonheur y avait séché les larmes.

On n'était pas accoutumé à des secousses semblables dans cette vie monotone de campagne. Pendant la jeunesse des enfants, rien n'altérait l'uniformité d'une existence toujours paisible. L'âge de l'amour venait, et tout se bouleversait. Les amis y contribuaient, — même « la jolie petite épicière »; — ils s'agitaient aussi, cherchant une âme compatissante à leurs peines. On ne confiait certes rien à Mlle Lucienne, son cœur étant blindé, mais elle voyait, observait et déduisait à sa manière — toujours pessimiste. — Or, d'ici peu il se produirait un cataclysme, car cette maison semblait un petit volcan. On y riait, on s'y boudait, on chantait, on pleurait. Flor allumait et éteignait ses yeux

à la façon d'une lampe électrique. Ah ! toute la gravité de la situation venait d'elle, cette coquette qui, sans vergogne aucune, sortait à cheval avec Jean Arteaga, causait avec lui derrière les arbustes du jardin et venait avec un front superbe — plus altier que jamais — s'asseoir très calme à la table de famille, sans voir la figure attristée de Louis.

— Elle a avoué son amour à mon père, pensait le jeune homme, et maintenant elle ne se cache plus.

— Elle a fait la coquette avec l'un et le désespère, pensait Mlle Lucienne. Elle encourage l'autre, et n'aura qu'à choisir.

Et Flor :

— Comme il m'aime, ce cher Louis ! Et ne pouvoir me jeter dans ses bras et lui dire : « Je serai votre femme quand vous voudrez ! »

La vieille demoiselle était cependant devenue plus respectueuse à l'égard de la doctora. Ce domaine de Kerhouart, dont le nom sonnait bien, même en espagnol, suscitait dans son intelligence des visions de châtelaines vêtues de velours, ayant à la ceinture un nombre incalculable de clefs, et brodant au petit point des

panneaux plus précieux que le tapis de l'église, pas encore achevé. Elle se surprenait admirant la démarche de Flor, lui trouvant une certaine grâce, un quelque chose de lointain, d'affaibli, une ressemblance à de vieux portraits fins d'aristocrates gens. N'eût été la coquetterie reprochée, elles fussent peut-être devenues amies — étant égales — mais devant un tel manège, la conscience de Mlle Lucienne se révoltait. Aucun reproche ne sortait de ses lèvres — bien qu'y allant tout près — aucun sous-entendu, son neveu ne les aurait sans doute pas tolérés, touchant sa divinité; mais au fond elle souffrait, maudissant cette vilaine fille. Son confesseur même lui répétait : « Soyez patiente, soyez patiente; cette chère petite est un cœur d'or, elle n'a aucune malice! » Aucune malice, mon Dieu! Et qu'était-ce donc en avoir, alors ? Elle aveuglait tout le monde!

Un jour, au moment où la consultation s'achevait, pendant que la doctora donnait quelques explications à une femme, à la porte de la bibliothèque où elle recevait les malades, Lysandre Arteaga entra, en coup de vent :

— Eh! mademoiselle Kerven, où donc ca-

chez-vous Louis? Il n'est pas encore prêt?

— Insolent! Mal élevé! pensa Flor sans lui répondre, en le regardant dédaigneusement.

Sans invitation, il enjamba trois à trois les marches de l'escalier.

— Eh! l'avocat? Mets-tu déjà ta cravate blanche? Endosses-tu le frac? Dépêche-toi, nous arriverons trop tard au Rosario!

Avant qu'elle fût revenue de sa stupéfaction, les malles étaient chargées, Louis avait mollement serré sa main froide et ils étaient partis!

Flor monta vite sur la terrasse, suivit longtemps des yeux la voiture qui les emportait, redescendit et trouva la maison plus seule, plus vide, résonnant creux dans son cœur et à son oreille au bruit de ses pas et de sa voix.

— Flor, sois courageuse! lui dit M. Mendel. Allons à notre ouvrage; les chevaux sont prêts... sèche tes yeux, ma doctora.

Et lui prenant les mains :

— Il ne t'oubliera pas, non! Quelle fleur des villes te vaut?

Elle sourit au milieu de ses larmes.

— Ah! si je ne vous avais pas, bon ami, comme j'aurais du chagrin sans consolation!

Quelques mois avaient passé. Flor Kerven, accompagnée par le docteur, revenait de Buenos-Ayres avec son baccalauréat. Elle ne comptait pas aller plus loin, et le bon vieillard échafaudait projets et combinaisons pour la faire entrer à la Faculté. Il aurait vendu la maison, laissé le village pour passer avec elle cinq années dans la grande ville; mais Mlle Lucienne?

Au Rosario, les deux jeunes gens avaient ouvert leur étude. Louis, déjà sérieux, commençait à s'attirer une certaine clientèle; Lysandre, très gai, au contraire, plaisait d'une autre manière. Le soir, quand ils rentraient dans leur chambre contiguë, située près de leur étude, Lysandre faisait un brin de toilette, frisait sa moustache, se parfumait et partait. Il revenait souvent au petit matin et avait à cœur d'éveiller son ami pour lui raconter ses fredaines.

Premièrement il était allé voir Laure, qui restait au Rosario le plus possible pour profiter de sa chère présence, puis il l'avait laissée vers les dix heures, après avoir conversé tous les deux au balcon, maman et papa Gimenez s'éloignant

quelquefois. Oh! elle était gentille, sa *novia*[1], et dans un an elle serait sa petite femme!

Ensuite, il s'était rendu à ce nouveau café-concert où l'on faisait un boucan infernal. Et, malgré la fatigue résultant de nuits semblables, il s'éveillait assez matin pour aller à la messe, qu'il ne manquait jamais.

Ce mélange curieux d'amusements peu raisonnables et de religion semblait extraordinaire au jeune Mendel.

Comme Lysandre s'était ainsi attiré la clientèle du clergé, il répondait aux amicales observations de Louis :

— Ma conduite n'est point si criticable, puisqu'elle me donne des résultats. Je m'amuse et je travaille. Que veux-tu de mieux?

Elle révélait cependant une certaine duplicité de caractère; mais Louis ne la voyait pas, croyant plutôt à une étourderie folle, produite par l'âge et l'exhubérance de cette santé, de cette force de Basques, amassée par ses aïeux durant des siècles de sage tempérance.

Si Lysandre Arteaga comptait beaucoup de

1. Fiancée.

membres du clergé parmi ses clients, Louis Mendel, au contraire, n'avait et ne voulait défendre que les humbles. En cela, il ressemblait à son père; son amour pour le peuple le poussait.

Nommé président par acclamation d'un club civique, il y avait porté l'enthousiasme de ses vingt ans, sa foi en la justice, pas encore ébranlée, puisqu'il commençait à vivre, et, enfin, l'intention d'oublier l'ingrate qui ne l'aimait point.

Oh! cependant, combien elle ressemblait à la femme rêvée dans les songes de son âge! à celle dont on veut être la moitié de l'âme et qui sera en même temps l'amante profondément éprise et digne! Comme l'on s'aime mieux aussi, ayant tous deux la même instruction, comme l'on se comprend mieux!... Les conversations jamais ne tarissent. Rien ne tente, alors, en dehors du foyer : satisfactions matérielles et morales, rêveries et baisers, tout se trouve réuni sur une même tête.

Si Flor pouvait être sienne, elle accompagnerait et aiderait son époux, dans cette lutte civique engagée pour le bien de la patrie, où l'on devait — pour l'exemple — vaincre à force de noblesse et d'indépendance dans les actes. Elle

préviendrait les défaillances, l'encourageant à demeurer digne, à ne jamais fléchir devant les dispensateurs de la fortune, devant ceux qu'on adule.

Et si un jour — bien longtemps après — on lui disait : « Quelle belle vie que la vôtre ! Vous avez toujours marché droit sans transiger avec votre conscience, avec votre dignité. Vous avez été pauvre sans jamais changer de conduite, oubliant que dans ces pays nouveaux il suffit de tendre la main — pourvu qu'on soit à genoux — et qu'on la retire pleine !... » alors, il répondrait : « J'étais fort : j'étais deux !... »

Son père avait façonné, selon son idéal, l'âme de la jeune fille, brillant à ce foyer déserté pendant tant d'années. Et Louis croyait que ce trésor serait à un autre, à Jean, dont les nécessités intellectuelles, peu exigeantes, demandaient moins, étant habitué à la vie paisible et douce de la campagne, d'où il ne sortirait peut-être jamais. Maladresse du sort : il posséderait une femme pouvant être l'orgueil d'une ville !

Lui se sentait la force d'accomplir des prodiges, à l'ombre de la chaude affection qu'eût été celle de sa Flor ! Eh bien ! puisqu'il ne l'avait

pas, il se dévouerait à sa patrie. Des bruits circulaient d'une révolution prochaine : il y courrait, sans prudence. Il passait déjà toutes ses soirées au club civique. Entraîné peu à peu par son amour de la justice, par son imagination effervescente et la fièvre de séduire qu'ont les orateurs, il s'était fait une réputation d'éloquence.

Les événements se précipitaient. Des conciliabules se tenaient entre les chefs du parti civique. Louis Mendel y était convoqué, et tout à coup le souvenir de Flor Kerven, la dédaigneuse, fut relégué — vu l'imminence du péril — tout à fait au second plan.

Un petit instant passé à l'école de C*** nous mettra tout de suite au courant de la situation.

C'était dans les derniers jours d'août 1890. La maîtresse, une femme de quarante ans, au teint légèrement bistré, à la physionomie énergique, aux yeux bien noirs, soulignés par d'énormes sourcils couleur d'encre, dit à ses élèves, d'une voix lente, mais très profonde, très grave, comme il convenait à un organe dont le calibre devait être proportionné à sa taille imposante :

— Mes enfants, nous avons tous vécu d'anxiété pendant deux semaines. Désormais, les faits ac-

complis appartiennent à l'histoire, et comme elle ne prononce pas ses jugements tout de suite, nous ferons comme elle.

Cependant, je désire vous poser quelques questions pour vous apprendre à retenir, et partant à juger. Je ne ferai aucun commentaire..., mais mon cœur de patriote refuse de laisser passer ces événements sans au moins les mentionner.

Lélia Damoy. Qu'arriva-t-il, le 29 juillet 1890, dans la capitale de la République?

— Mademoiselle, c'était le matin, de bonne heure... On abhorrait les agents de police... Ils étaient autoritaires, injustes, avaient toujours le sabre à la main. Ils furent le prétexte de... du...

— Continuez, Biancardi.

— Ils furent le prétexte du... *commencement!* Il en venait une quantité dans un tramway, ce matin-là! Pan!... Un coup de feu partit. Il en tomba un. Pan! pan!... Il en tomba d'autres... Il n'en resta plus. Ensuite, mademoiselle, une petite troupe se forma, qui grossit... grossit...

— Vous ne savez plus. A vous, William Beeton.

— Il y avait des étrangers, des Argentins, tous frères... des messieurs en chapeau haut de forme,

des cochers, des enfants, des généraux, des avocats, des commerçants, des employés, des soldats, et à la nouvelle du soulèvement, tous couraient rejoindre ce groupe, déjà fait armée.

— Que représentaient-ils, Edmond Solari?

— Le peuple contre le gouvernement.

— Voyons, tous, répondez! Quel fut le vainqueur?...

— Le peuple! Le gouvernement! Le gouvernement! Le peuple!

— On ne l'a jamais su! reprit la patriote, dont la voix grave roula énorme, comme une voix de chantre à l'office des morts.

Et dans ses yeux brillèrent des larmes.

— On ne l'a jamais su, répéta-t-elle, pourquoi?... Je permets à celui qui le sait de le dire.

— Parce que le peuple vainqueur se laissa poser des conditions. Il fut moralement vaincu par la trahison et par la ruse.

— Vous parlez bien, Arturo Stevins. La première partie de votre phrase était suffisamment claire; la seconde est de trop.

— Mon père a dit comme cela, mademoiselle, balbutia l'élève.

— Et qu'est-il votre père, Arturo?

— Hollandais, mademoiselle.

Elle esquissa un geste résigné, comme pour dire :

« Nous ne serons jamais maîtres chez nous », et poursuivit :

— Mes enfants, il nous est permis, n'est-ce pas, de nous étendre davantage quant à l'impression qu'a pu causer en Europe le mouvement révolutionnaire?

— Mademoiselle, quand on se bat dans l'Amérique du Sud, on s'en moque en Europe, dit William Beeton.

— C'est vrai, William. Les Européens ont tort, car ils en sont la cause. Ils ne comprennent pas que cette civilisation outrée, raffinée du dix-neuvième siècle, entrant avec toute sa force par sa littérature, par ses exemples, chez un peuple tout jeune, dont la race n'est pas encore constituée, cette civilisation, dis-je, ne peut s'implanter chez nous sans heurter des habitudes, des coutumes, des goûts, pas encore arrivés à leur entier développement.

Et d'ailleurs, mes enfants, chaque État de l'Europe s'est-il formé en pleine paix, sans

verser le sang? Les pays européens n'ont-ils pas rempli l'histoire et le temps du bruit de leurs luttes, de leurs guerres intestines?

On se bat dans l'Amérique du Sud! Et il n'y a pas un siècle que nous sommes nos maîtres! Nous possédons dix *territorios* et quatorze provinces! Quel peuple se trouva uni, constitué après un siècle comme nous? Hier encore, la Prusse ne l'était pas!

Vous connaissez la date de la découverte de l'Amérique aussi bien et peut-être mieux que l'âge de votre mère. Nous restâmes sous la domination espagnole jusqu'en...

— 1810, mademoiselle!

— Un peuple aussi, à son commencement, se trouvait sous la domination d'un autre. Lorsqu'il s'en affranchit, il n'était qu'une agglomération de provinces guerrières, plus ou moins unies, plus ou moins divisées par des dissensions intérieures. Le régime féodal contribuait sans nul doute à augmenter ce peu d'unité. Entre les seigneurs d'une ville et ceux d'une autre, les guerres étaient continuelles; les communes devaient se défendre contre des bandes armées venues d'autres com-

munes. Et cela *quatre siècles* après la domination romaine!

Nous ne sommes donc pas si en retard, mes enfants?

Comme ce peuple à son principe, nos provinces sont secouées de temps à autre — assez rarement, il faut le dire. — Comme lui, nous aimons la justice, la liberté. C'est lui qui nous apprit à l'aimer!... Voyons, mes enfants, comment se nomme ce peuple? C'est le plus généreux, le plus chevaleresque, le plus éclairé en même temps. Il n'a jamais marchandé ses richesses, son sang, pour aider ses amis, ses alliés, ses voisins surtout.

William Breton se leva encore.

— C'est l'Angleterre! mademoiselle.

Toute la classe pouffa de rire.

— Alors, c'est l'Italie! s'écria convaincu Rafaël Biancardi.

— C'est la France!... dit simplement l'Argentine... Nous savons, mes enfants, que la justice, la liberté sont des vertus qui s'implantent malheureusement avec du sang. Il est la raison la plus convaincante pour celui qui ne veut pas comprendre. Notre tâche est plus difficile que

celle de la France. Elle a eu des siècles pour l'accomplir... Elle a fait le progrès. *Il marchait avec elle* — selon une expression célèbre. Nous, au contraire, le trouvons tout fait. Il nous faut l'appliquer, malgré notre jeunesse sans expérience, nos éléments hétérogènes, malgré l'étendue de notre territoire, peuplé par des races croisées, disséminées, peu aptes à s'astreindre aux exigences de la civilisation, obéissant, selon son caprice, à des lois encore trop faibles pour les atteindre.

... Fanny Muro, quelle est l'extension de la République Argentine, par rapport à l'Europe?

— Le tiers de l'Europe!

— Par rapport à la France?

— Six fois plus grande, mademoiselle, et n'est peuplée que par quatre millions d'habitants.

— C'est bien Fanny... Maintenant, nous prierons pour les pauvres morts tombés volontairement, ayant sacrifié leur vie à un idéal, à la majesté d'une idée... et nous terminerons par ce vœu :

Que les nations de l'Europe — celles de races latines — nos sœurs, par conséquent, voient

nos bras étendus vers elles, prêts à accueillir leurs enfants. Aux États-Unis de l'Amérique du Nord, d'une autre race, nous serons, si elles le veulent, l'hospitalier contre-poids : les États-Unis *latins* de l'Amérique du Sud; mais qu'elles se hâtent!... La race colonisatrice, pratique par excellence, a déjà...

— L'Angleterre!

— Je ne vous demande rien, Beeton; mais vous faites bien de me rappeler à l'ordre...

Chez le Dr Mendel, la lettre suivante finira de nous donner la juste mesure de l'état des esprits, vers cette fin d'août 1890 :

« Bien-aimé père et bonne tante,

« Vous aurez bien pleuré et j'en suis cause!... Heureusement je n'ai pas une égratignure, et me suis battu avec un entrain!... Je m'en veux, du reste. Pourquoi, avec de si belles idées avons nous des instincts sanguinaires? Pourquoi m'a-t-il fallu tuer des camarades, des frères, des hommes, pour que mon idée, celle des autres, fît son chemin? J'ai besoin de pardon, il me le semble. Un brave cœur ne peut pas être satisfait

de cette besogne. Et c'est cependant le seul moyen d'imposer notre politique de régénération! J'aime mon pays, au delà du possible, comme on aime une fiancée. Je le voudrais le plus civilisé, le plus généreux de l'Amérique du Sud, comme il en est le plus riche et le plus beau. Je voudrais voir ses fils sincères, travailleurs, sans l'opportunisme encourageant la paresse, quand la lutte pour la vie est chez nous si peu cruelle!

« Notre parti s'est divisé : les purs, sont les radicaux, ceux qui ne veulent pas faiblir et maintiennent intégralement les principes. J'en suis, mon père. Par la parole, par l'exemple, nous arriverons au but.

« Lucienne, je n'avais pas votre croix, bénite par le pape. J'avais bien pensé vous la demander avant de partir; mais vous auriez tremblé pour moi, et je ne voulais pas. Malgré tout, vous avez su quand même...

« Je me suis souvenu de vous, Flor, dans la bataille, en voyant une doctora pansant les blessés... »

— Tu vois, ma fille, lui dit le docteur, il a songé à toi, dans un moment pareil! C'est bon signe!

— Le pauvre!... Il aurait pu mourir!!...

— Dieu ne l'a pas permis; que seraient devenus son vieux père, sa Flor argentine?

— Elle se serait fanée!!...

VI

Lysandre Arteaga voyait avec surprise le succès de son ami. Dans la province de Santa-Fé, le nom de Mendel était inséparable de toute conversation politique. Étant le bras droit des deux principaux chefs du parti radical, sa popularité devenait de plus en plus grande et Lysandre était obligé de constater que — si tous les chemins mènent à Rome — le camarade dont il célébrait souvent et dédaigneusement la candeur, avait pris le plus court.

Mais il se trompait, en le soupçonnant d'avoir manœuvré habilement pour parvenir. Le piédestal de la fortune de Mendel était, au contraire, sa sincérité, base solide et sûre de sa réussite.

Elle éclatait dans ses discours enthousiastes du club, où il apportait le zèle de l'apôtre. Grâce à son éloquence, la foi de son âme devenait celle de son public. Il savait attendrir d'abord, transporter ensuite et convaincre. Son langage sonore, élégant, semé de phrases brillantes, de comparaisons pleines de clarté, tombait comme une pluie d'étoiles. La salle retentissait de *Viva! viva!* mais le jeune tribun ne s'enorgueillissait pas de ses triomphes; celle qu'il aurait voulu gagner à sa propre cause n'était pas là! Devant elle, il se sentait une piètre chose : un amoureux seulement, capable sur tout autre terrain des plus grands héroïsmes, de soulever des centaines d'hommes, de les mener au combat, à la mort, et incapable de dire en face à sa douce chérie : « Je vous aime! »

Certes, Mendel venait à son heure. Le peuple berné, sottement joué, avait besoin de croire en quelqu'un interprétant ses volontés, les imposant avec énergie, maintenant haut les principes de la saine morale. Il comprit que celui-là ne tergiverserait jamais; mais l'élu remarquait aussi que le fanatisme de l'adepte, la rage même du sectaire, succédaient chez lui à une période plus

assagie et plus calme. Il sentait la nécessité d'un frein, et prenait peur de lui-même en voyant le chemin parcouru depuis si peu de temps.

Quelquefois, harassé, quand le sommeil allait venir, précédé de cette sensation douce, qui est le commencement du rêve, il revoyait Flor et disait à cette vision : « C'est toi qui me rends ainsi. Je ne suis plus calme, ni prudent ; où cela me conduira-t-il ? »

Il s'abusait et certes était sage. On le croyait bien ainsi dans les sphères gouvernementales, secouées par la colère de ce peuple qu'il fallait flatter et calmer, — sentant bien encore le feu sous la cendre, — et l'on nomma son idole, le radical Louis Mendel, directeur de la Banque républicaine, où tant d'abus avaient été commis.

Au début de sa carrière, il devenait quelqu'un. Son père vint le féliciter et une petite carte mauve ornée au coin d'une simple fleur de l'air, lui fut remise le même soir. Elle contenait seulement quelques mots : « Louis, votre sœur qui ne vous a pas vu depuis si longtemps est heureuse de vos succès. Puissent-ils ne pas vous séparer davantage de nous ! »

Cette dernière phrase était d'une écriture

moins soignée et d'une autre encre. Elle l'avait ajoutée, peut-être au dernier moment, en un cri du cœur souffrant de l'absence et gardé jusque-là avec trop de fermeté. Il lisait et relisait ces deux lignes, y devinant une plainte qui l'attendrissait. Comblé par la fortune, pourquoi l'amour resterait-il en arrière ?... Doucement l'espérance venait... La fée lui paraissait plus tendre, plus il pensait à elle. Il avait cru, pendant très peu de temps, à cette confession faite par Flor à M. Mendel, révélant le nom de celui qu'elle aimait. Il sentait, à ce sujet, un secret entre eux deux, une entente. Elle le regardait souvent avec tendresse, puis soudain baissait les yeux comme oubliant un rôle. Il se souvenait d'inflexions tendres dans sa voix, de serrements de main, d'une physionomie anxieuse, bouleversée, le jour des adieux.

Ah ! les hommes ne s'aperçoivent pas de mille détails puérils, qui sautent aux yeux d'une femme, qu'elle commente, analyse, exagère même, *tellement elle l'a vu !*

Aveugle, mille fois, Louis ! Maintenant qu'il réfléchissait... il était presque sûr que Flor l'aimait !

Il se serait grisé de cette idée, en aurait fait une certitude, la soutenant à la face du ciel et de la terre, mais son salon ne désemplissait pas d'amis, de coreligionnaires, laissant peu de place à son rêve. Il émanait de la petite carte mauve glissée sur son cœur — puérilité charmante pour un politicien — une suggestion subtile — comme un parfum s'échappant d'une fleur. Elle le rendait plus grave, moins véhément, plus d'accord avec ses nouvelles fonctions, lui donnait un attrait de plus remarqué tout de suite par ses admirateurs.

Lysandre l'accablait d'amitié, manifestant une joie débordante.

— Nous n'allons pas nous séparer pour cela, j'espère ? Il me serait impossible de rester à côté de cette chambre, qui a été la tienne, et où habiterait un étranger. J'y serais malheureux.

Et dans les appartements luxueux de la Banque, dont le jeune directeur pouvait disposer à son gré, Lysandre vint demeurer près de son ami, lui tenant lieu de famille.

Un soir, vers huit heures, Louis prit le chemin de la maison de son père, songeant à sa surprise et se promettant d'épier l'impression

que refléterait le visage de Flor. Une idée lui vint, d'arriver par le fond, par la prairie, d'y laisser son cheval et de remonter à pied le jardin. Il regarderait la jeune fille par la fenêtre de la salle à manger, comme le soir où il lui avait semblé la voir pour la première fois, et où il l'avait aimée !

La route lui semblait interminable et il pressait le galop de sa bête. Déjà il distinguait la maison, blanche sous la clarté de la lune, quand il entendit le bruit d'une voix de femme. A ce moment, il vit deux ombres franchissant la clôture de *cina-cina*, bordant la propriété des Arteaga. Son cœur sauta brusquement. Il reconnut Jean à sa haute silhouette et entrevit une robe blanche, vaporeuse. Il descendit de son cheval, tremblant comme jamais de sa vie il n'avait tremblé, et passa la main sur son front, y sentant une idée dont il aurait voulu se défaire.

La femme entrevue, profitant de la liberté qu'on lui laissait, ne pouvait être que sa bien-aimée, devenue soudain un rêve perdu. Aucune femme de l'estancia des Arteaga n'aurait été vêtue avec cette coquetterie. D'ailleurs, une *chinà*,

n'ayant rien à perdre, ne se serait pas cachée; les filles de colons n'étaient guère peureuses et se tenaient bien. C'était donc Flor, ce ne pouvait être qu'elle!

En un instant, il oublia les faveurs du sort, le poste brillant, l'avenir radieux. Sans elle, sans cette étoile qu'il voulait pour le conduire, ce serait la nuit, la nuit toujours!

Il regarda encore; les ombres avaient fui. Il arrivait au pré et ne se sentait pas le courage d'aller plus loin. Accoudé sur sa monture, la tête dans ses mains, il sentait la colère, succédant à tant d'espérances, bouillonner en lui.

Quelques instants après, il distinguait Flor, qui s'avançait hésitante, et... malheureusement, vêtue de blanc, comme toutes les femmes de condition à cette époque de l'année.

— Je ne m'étais pas trompée, dit-elle joyeuse. J'avais entendu d'abord le galop d'un cheval, puis des pas sur la route. Vous venez en maraudeur, mon cher Louis!

— Bien moins que vous... et je n'ai pas une réputation à garder de la même manière.

Comme elle se taisait, surprise, ne comprenant pas, il poursuivit amèrement :

— Vous sortez des bras de Jean Arteaga... et vous vous êtes pressée pour me rejoindre... et me mentir encore!...

— Moi! Louis?... Moi! je sors des bras?... Que dites-vous, grand Dieu!

— Vous n'avez pas même le courage d'avouer votre amour... lâche et menteuse!

Elle voulut aller vers lui, lui dire follement : « Y penses-tu, mon âme? » Mais tout tournoya autour d'elle, la nuit se fit plus noire. Elle étendit la main pour s'appuyer sur le cheval et chancela. Il ne fit pas un mouvement pour la retenir et la laissa tomber.

Sans embrasser son père, Louis prit, dans un galop fou, la route du Rosario.

En chemin, l'air frais de la nuit rafraîchit son front, calma sa colère. Le doute venait, prenait corps. Il admettait maintenant pouvoir s'être trompé.

Remords navrants à mesure que la folie passait. Il voyait Flor à terre, sans secours! Mme Kerven était morte du cœur, et si sa fille... Oh! ce serait affreux!... Elle s'était évanouie, pas autre chose, ayant donc bien souffert de ces quelques paroles...

Il passa une partie de la nuit abîmé dans ses réflexions. Les heures, les minutes pesaient sur lui d'un poids insoutenable. Peu à peu, le mouvement et la vie revinrent à la cité avec les premières heures matinales; la voix vagissante des cornes de tramway résonnait lugubrement aux angles des rues et se faisait de moins en moins rare. Les domestiques, dans la banque, ouvraient les portes, sifflaient, chantaient. Le jeune directeur tressaillait quand même à chaque bruit de pas, à chaque coup de sonnette.

La tête couchée sur ses bras, au bord d'une table, dans son petit salon, comme un enfant boudeur ou fatigué, il évoquait la douce créature qu'il venait de faire si cruellement souffrir.

— O ma Flor, je me souviens quand tu dormais toute petite sur mon épaule, tu étais docile, soumise, et tu ne connaissais que nous! Jamais tu ne franchissais la clôture toute seule et courais toujours derrière moi, ennuyant le gamin que j'étais! Tu m'aimais alors de tout ton cœur d'enfant et je ne te comprenais pas! Est-ce ta faute si ton cœur de jeune fille ne comprend pas le mien aujourd'hui? Je t'ai insultée, sans te demander une explication, sans reconnaître ton

droit... mais non, tu ne l'as pas, ma Flor. La fille adoptive de mon père doit rester près de nous, ne pas s'exposer à la critique du monde méchant!... O ma Flor, tout de même, pardonne-moi et ne me méprise pas. L'amour des hommes est ainsi fait, il brutalise ce qu'il adore, il veut se sentir le maître...

— Monsieur, une dame au salon, vint lui dire le domestique. Comme elle vient de la part du frère de M. Lysandre, je l'ai fait entrer, bien que ce soit un peu matin.

— Ah! mon Dieu! fit Louis, sortant soudain de son rêve.

La dame était assise près de la fenêtre, en pleine lumière. En voyant Louis Mendel, elle releva le voile de deuil couvrant son visage. Il ne la connaissait pas.

Elle était d'une beauté splendide, brune, d'une pâleur mate, la bouche extraordinairement petite.

— Monsieur, vous ne m'avez jamais vue, dit-elle doucement. Tous les ans, lorsque vous veniez passer les vacances chez monsieur votre père, j'accompagnais à Mar del Plata une élève qui m'était confiée. Très amie de don Pascal, je

ne connaissais son fils que par les éloges qu'on en faisait.

Louis s'inclina.

— Je vais au but, monsieur Mendel, car vous souffrez, je le vois bien... et moi aussi, un peu en ce moment. Je me trouvais hier soir, à neuf heures, en face de chez vous, dans le bois des Arteaga. J'avais une robe blanche... Je causais avec Jean, ajouta-t-elle en baissant ses grands yeux... et au bruit du galop d'un cheval nous sommes rentrés dans les massifs, pour éviter que l'on ne nous voie!... Quand vous êtes repassé, Dieu me pardonne ! nous avons cru voir un fou ou un homme cherchant la mort : « C'est Louis, c'est Louis ! dit Jean. Il est d'abord allé du côté de la prairie et s'en revient déjà ; je reconnais très bien son cheval d'ici. Que sera-t-il arrivé ?... »

Nous avons couru du côté que vous veniez de quitter, et c'est là que nous avons trouvé Flor étendue, sans mouvement.

Louis soupira, sans pouvoir parler.

Quand nous la relevâmes, elle revint à elle, « Pas là ! pas là ! nous disait-elle, quand nous voulions la ramener chez le docteur. Il y est,

et me fait peur!! Dans les bras de Jean!... »

Il crut qu'elle se sentait faible et la prit dans ses bras, docile quand nous la dirigions du côté de ma maison, essayant au contraire de nous échapper si nous lui parlions de retour. Nous comprîmes enfin que cette phrase : « Dans les bras de Jean, » qu'elle répétait sans cesse, c'était vous qui la lui aviez dite.

— Hélas, madame ! je suis bien coupable et jamais...

— Elle était très froide et elle tremblait. Je la couchai dans mon lit, et j'envoyai chercher don Pascal. Je l'ai laissé près d'elle, et comme ses phrases incohérentes nous ont éclairés, je suis vite venue, vous croyant aussi malheureux qu'elle. Sachez, monsieur le docteur[1], que Jean et Flor ont l'un pour l'autre une amitié inaltérable, amitié sincère et forte, très pure. Il faut une sensibilité profonde, une âme bien loyale et bien droite pour éprouver et comprendre ce sentiment délicat liant une femme et un homme l'un envers l'autre, sentiment qui n'est pas de l'amour, ne s'en rapproche que par le dévoue-

1. Dans l'Amérique du Sud, le titre de docteur se donne indistinctement aux médecins et aux avocats.

ment et a été nié bien des fois. N'en soyez pas jaloux, monsieur Mendel. Dans leurs apartés, dans leurs conversations, deux noms revenaient toujours. Flor parlait de vous, la pauvre, car elle vous adore. Jean parlait de moi, qui suis aujourd'hui sa fiancée. Ils se confiaient mutuellement leurs joies et leurs peines. Flor a aidé Jean à supporter bien des tristesses, à vaincre le temps, à ne point désespérer...

— Que Dieu vous récompense dans votre amour, madame, de cette démarche... Je vous estime et vous remercie du fond de l'âme... Malheureusement, si je puis être sûr d'être aimé, je sais aussi ce dont je suis cause et je vais...

— Non, n'y allez pas sans permission. Elle a la fièvre, le délire, sachez attendre, et avouez tout à don Pascal. Ah! ce n'est pas toujours agréable d'avouer, dit-elle, en poussant un soupir.

— Oh! comme je vous en rends grâce, madame!

Elle put lire sur la physionomie du jeune homme l'admiration que lui causait la noblesse de cet acte.

— Je crois bien, ajouta-t-elle, c'était un peu

difficile à dire ! Enfin, je retourne auprès d'elle. Ah ! vous ne savez pas, monsieur Mendel, ce qu'une insulte de l'aimé nous fait souffrir !... Nous sommes si, si sensibles ! Elle répétait le *si* très vibrant. Nous sentons, voyez-vous, tellement ! Bien plus que vous, allez ! Ce qui vous frôle, nous donne un choc. C'est bien vrai... Adieu, docteur, et espérez en Dieu. Il travaille mieux que nous ; mieux que vous, surtout, ajouta-t-elle en souriant.

— Madame, que direz-vous pour moi à la pauvre enfant ? Le mot pardon me vient tout seul aux lèvres...

— Ah ! je ne lui dirai rien, ou du moins pas maintenant ; mais, écrivez-lui, donnez la lettre à don Pascal ; il saura la remettre au moment opportun.

— Vous avez raison, madame... et merci mille fois.

Elle descendit lestement l'escalier, et le voile noir, bien long encore, balayait les marches de marbre. Il ouvrit la portière du coupé des Arteaga, elle lui sourit encore de ce sourire adorable, où l'on voyait tout juste quatre petites dents, et le bon ange de sa Flor partit.

Mais quelle joie au milieu de sa peine et de son remords ! Elle l'aimait, et à ce point que d'une insulte de ses lèvres elle aurait pu mourir !...

« O Flor, tout, tout ce que tu voudras pour expier ce moment de folie !... »

Le soir, quand la nuit tomba, il prit son cheval pour aller rôder autour de chez Esther Bravo. Il ne vit que des lumières tremblottantes, errant de pièce en pièce. Les domestiques allaient et venaient ; du dehors, l'on n'entendait aucun bruit dans la chambre où Flor devait être. Il s'en retourna ; mais les petites lumières l'égayaient et mettaient aussi dans son cœur une faible lueur.

Dans son bureau, où il se traitait tant de choses sérieuses, bien différentes de celle qui l'occupait en ce moment, Louis parvint, après une quantité de brouillons, à écrire le petit billet suivant :

« Flor,

« Je ne mérite aucun pardon, et cependant toute ma faute est de vous avoir trop aimée. Depuis longtemps, très longtemps, j'étais

jaloux... car vous m'aviez déclaré, devant mon père, que votre cœur était pris par un autre... Aujourd'hui, je sais le contraire et, malgré cela, l'idée que vous souffrez à cause de moi me martyrise.

« Flor, ma douce sœur, mon amie, pardonne-moi. Je reviendrai chez mon père, seulement quand tu m'appelleras. Alors, m'aimeras-tu assez, chérie, pour répondre selon mes vœux, si je te demande d'être ma femme?

« Ton malheureux,

« Louis. »

Mais son père ne remit pas la lettre, trouvant encore Flor très mal; elle divaguait sans cesse, les yeux fermés, dormant d'un sommeil qui paraissait extraordinaire à la jeune veuve et ne plaisait guère au docteur. En effet, comme en voyant sa figure amaigrie, il avait les yeux pleins de larmes, elle dit, sans rouvrir les siens :

— Bon ami, les hommes ne doivent pas pleurer. C'est bon pour nous... pour nous qui subissons les destinées et non pas pour vous qui les faites!... Oh! les hommes sont forts!... Le

monde, la loi, la puissance de leurs muscles, tout les aide. Ils dominent, commandent, agitent!... Pourquoi pleurer?... Ordonnez à cette malade de se lever, d'oublier de vivre sans se souvenir, et elle se lèvera, vivra sans la blessure atroce! Que Louis maîtrise ses nerfs, sa colère, sa jalousie, et Flor ne souffre pas... Flor n'a jamais souffert!... Heureux celui qui peut vouloir. La volonté est une force... le nouveau siècle lui appartiendra !

Esther ne put s'empêcher de sourire. Jean arrangeait tendrement les coussins, et disait tout bas à la malade :

— Calme-toi, ma petite amie, ma pauvre mignonne, ne parle plus...

Car Jean était réellement désolé, et ne s'expliquait pas ce verbiage et ces idées échevelées.

Le docteur, devant une telle lucidité, ne se fit aucun scrupule de lui dire à l'oreille, croyant soulager le physique, en commençant par le moral :

— Celui qui t'aime est désespéré, Florette.

— Le désespoir aime les femmes; il est fait seulement pour elles, répondit la jeune fille.

— Louis souffre, va.

— Je souffre aussi...

— Que lui dirai-je, ma petite Flor? demanda le docteur en la baisant au front.

— Que l'amour de la femme — et celui de Flor est fait de pardon.

— Comme elle devient sentencieuse! observa Jean.

Deux jours plus tard, on la rapportait à la maison.

Mlle Lucienne préféra mettre Pétrona auprès d'elle, que d'avoir à soigner une fille, née d'après elle pour soigner les autres. Et elle murmurait :

« La romanesque! la romanesque! produit de vieux sangs appauvris, de cette belle civilisation européenne, nous donnant des détraquées comme celle-là, qui se meurt parce qu'un garçon l'a remise à sa place! »

VII

Messieurs les ministres du gouvernement, tous réunis en assemblée *ordinaire*, mais en réalité *extraordinaire*, car ils ne se trouvaient jamais au complet — convenaient ce jour-là avoir peu réfléchi, en nommant à la Banque de Santa-Fé un directeur aussi peu malléable. Ils avaient donc eu bien peur de ce peuple, pourtant si bon enfant, qui oubliait déjà ses rancunes, ne les laissant jamais vieillir. Sottement ils avaient placé une épée dans sa main — en lui donnant Mendel — au lieu de lui offrir un polichinelle, jouet jamais épuisé, fabriqué à l'usage des gouvernants et réparti ensuite à profusion.

Le jeune docteur Mendel ne s'était-il pas avisé

de rechercher les noms des débiteurs de la Banque, depuis sa fondation? Ne voulait-il pas révéler les prêts fabuleux — devenus des dons — sur des terrains n'ayant pour valeur que de l'espérance imaginative!

— Halte-là, *mocoso* (morveux)! murmura Son Excellence M. Santeval, ministre des finances, très blessé d'un sans-gêne sans pareil. On vous remplacera par un caissier, sachant signer... et obéir, c'est tout ce qu'il nous faut. M. le Président, du reste, a notifié sa volonté.

— Si nous mettions à sa place le docteur Parsons? demanda le ministre des cultes.

Rien ne répondit. Le ministre des relations extérieures, fils des provinces où l'on est peu causeur, ne parlait jamais et ne se compromettait pas; aussi était-on au mieux avec les puissances.

En cela, le ministre de la guerre, M. Laro, lui ressemblait; mais son imagination, en revanche, s'épanchait par la plume.

Alors, devant leur mutisme, M. Santeval, un *porteño* [1], répondit :

1. Né dans la ville de Buenos-Ayres.

— Y pensez-vous, Hernan! Un médecin! chirurgien par-dessus le marché! Qu'ira-t-il faire à la Banque?

— Rien, mon ami, trois fois rien!.. Ses préférences sont à la chirurgie. Il aimera mieux extraire des tumeurs que de vieux comptes, mais c'est un homme honnête... quand même...

— Alors il n'est pas à dédaigner... toutes les conditions.

— Nous allons lancer une petite note, comme ballon d'essai.

A la seule idée de rédiger, M. Laro s'avança et prit la plume. Les autres ministres sourirent, connaissant sa manie. En effet, le ministre de la guerre, était — avant tout — un littérateur; mais devant un certain décor : en face des rayons projetés par des vitraux, l'un rouge, l'autre violet. Il prétendait ainsi passer du plaisant au sévère, du drame à l'idylle... selon qu'il changeait de place et de rayon.

Il écrivit :

« Le ministre des finances a causé longuement ce matin avec le docteur Parsons, le santefecino bien connu. Espérons que cet homme prudent, sans passions politiques, mais d'un notoire bon

sens, aura donné quelques conseils à M. Santeval, vu les moments solennels que nous traversons. La conversation aurait roulé — paraît-il — sur la Banque républicaine du Rosario. »

Les autres approuvèrent la petite méchanceté, et le reporter innocent qui offrait ces canards aux journaux, prétendant avoir entendu causer, vint prendre le pli des mains de M. le ministre.

Comme ces messieurs sortaient de la maison rose, Lysandre étant venu passer les fêtes de Pâques à Buenos-Ayres, aperçut le docteur Laro, ancien ami de son père — et surtout des invitations à dîner — et courut à lui.

— Holà, Arteaga! Quel bon vent t'amène?

— Je viens me reposer, Excellence.

— Et comment vont les affaires du côte du Rosario? Toujours beaucoup de radicaux?

— Pas mal, Excellence; nous sommes en nombre respectable, les trois quarts de la population!

— Ta, ta, ta!... Tu n'es pas radical, toi! Tu es un modéré, un civique national! Tu as trop de sagesse pour suivre ces exaltés dans leurs exagérations.

— Oh! bien sûr! J'en prends et j'en laisse...

— A propos : le directeur de la Banque républicaine est ton ami?

— Oui, Excellence; nous demeurons même ensemble.

— En voilà une situation qui t'aurait convenu! Le premier pas pour être gouverneur! Tu es aussi capable que M. Mendel, placé dans de meilleures conditions, ayant de la fortune. On n'aurait pas pu t'accuser de vouloir t'enrichir. Ah! c'est bien, bien dommage!... Que n'as-tu fait des démarches à ce moment-là!... Ce jeune homme nous préoccupe beaucoup, je te l'avoue.

Et il ajouta, en baissant la voix :

— Il compromet la paix de la province... Puisque les radicaux étaient tranquilles, le sachant à la tête de la Banque, puisqu'ils avaient confiance, pourquoi, en arrivant, vouloir remuer le passé, agiter les haines encore une autre fois? Ce sont des postes où il faut une tête reposée, calme et prudente.

Lysandre approuvait de la tête.

— Il n'avait qu'à faire œuvre nouvelle, voilà tout. Rayer le passé, nous aider à la régénération morale désirée. Je ne vois pas d'un bon

œil tous ses projets. Il forme, réforme, organise, ré-gle-men-te *tout seul!!*...

— J'ai fait ces observations à mon ami, et je suis heureux, Excellence, de me trouver parfaitement d'accord avec vous.

— Quelles sont enfin les idées de ce monsieur?

— Le directeur de la Banque relève de sa seule conscience. Les détenteurs de la fortune publique doivent être connus et les représentants du peuple exiger la marche à suivre pour rentrer dans ses deniers. C'est un programme idéal, n'est-ce pas, Excellence? On le rêve, mais on ne l'exécute pas.

— Nous serions bien avec un citoyen comme celui-là pour gouverneur! Mais c'est bon à savoir. Je conseille à M. Mendel de reprendre son bureau d'avocat; il n'est pas fait pour les grandeurs. Il devrait savoir qu'en politique — et tous les employés de l'État *sont obligés* de faire de la politique — on doit être...

Étant loin du rayon rouge, le terme ne venait pas à Son Excellence.

— Reconnaissant! murmura Lysandre très grave.

La fureur excitait le ministre à parler, contre

son habitude. Cette indépendance d'outre-temps, confirmée par l'ami intime, le confident du jeune directeur, devait être brisée et vite. L'heureux sujet prétendant ne relever que de sa conscience, devait savoir qu'en politique on ne relève que de celle des autres.

— Viens déjeuner avec moi, Lysandre, nous bâtirons des plans.

— Excellence...

— Tu me feras plaisir... Comme exemple de ce dont nous causions, je te citerai mon cas, et je fais bien de l'honneur au petit Mendel par la comparaison, je crois.

Lysandre s'inclina.

— Le président de la République m'avait connu au collège. Ne trouvant pas dans l'armée un ministre de la guerre qui lui convînt et ne dédaignant pas un civil pour ces fonctions, il me fit appeler et me dit :

« Laro, tu n'as jamais tenu un sabre, c'est vrai ; mais tu avais autrefois un talent d'ameuter, d'exciter, de faire de deux amis deux combattants. Tu les contemplais en artiste, je me le rappelle. Tu as le goût du combat ; le combat, c'est la guerre. Veux-tu le portefeuille ? »

J'acceptai, mon cher; mais entre nous, ce n'est pas ma partie. Les soldats me disent « civil » comme une sottise; les civils, « soldat manqué », je fais triste figure!... Bref, nous sommes tous là pour obéir et partager la bile vomie par le peuple. Le président en est ainsi moins éclaboussé; sa part est plus petite. Tu vois donc bien que le meilleur homme de la terre, Arteaga, peut être obligé de relever de la conscience des autres! J'aimerais bien mieux vivre au milieu de mes bouquins, dans mes rayons, surtout dans le violet. C'est délicieux! Entre et regarde, dit-il plus lentement, avec un sourire de béatitude. Là-haut, c'est Ophélie, en robe de gaze mauve, les cheveux épars; ici, le cardinal de Richelieu en rouge. Il me fallait un rayon de cette couleur, — c'est celui qui nous agite. — Je n'avais pas de personnage, et au fond, celui-là ne me déplaît pas avec sa ruse, sa finesse, consacrées au bien de sa patrie. Ensuite, il n'est pas désagréable pour un ministre d'en voir chez lui un autre, quand ce ne serait qu'en peinture. Le soleil donne en plein sur sa robe rouge et projette cette lueur sur la table. Voici le violet... Ah! celui-là, mon cher, c'est l'apaisant, le doux, le rayon

rêveur par excellence. J'y revois les novias de mon jeune temps!... En réalité, mon cher Arteaga, c'est ici que je vis. Au ministère, je m'étiole, me dévoue, ne fais jamais ma volonté... Le président est bon dactylographe ; nous sommes les machines à écrire, mais pas à penser... Enfin, tant qu'il nous tapotera avec la main, passe encore, la dignité sera sauvée... Ah! tout n'est pas rose, Arteaga, dans le métier de ministre!... Tu connais mon intelligence, mon ami, et je suis cependant en tutelle!... C'est un exemple pour Mendel l'indépendant!...

Et dans l'intimité d'une mastication exécutée en commun, le ministre trouva que ce Lysandre avait un très bon jugement. Il dépeignait bien son ami, trop jeune, trop épris de choses impossibles, et s'offrait pour atténuer les *impulsions* du bouillant directeur. Tous les deux employaient ce terme, n'en connaissant probablement pas la portée.

Avant de se séparer, Son Excellence retenant entre ses mains les mains de Lysandre, lui dit à mi-voix :

— Si les radicaux prennent bien une petite insinuation, que nous avons lancée dans les

journaux, pour commencer à démolir Mendel, je penserai à toi. J'en parlerai demain et je suis sûr...

— Je vous remercie, répondit Lysandre, pendant que sa joie s'échappait par tous les pores de sa peau. Je tâcherai de vous satisfaire.

— Tu as bien compris ce que nous voulons? De la dépendance, avec beaucoup d'honnêteté, cela va sans dire.

— Oui, à partir de maintenant, fit Lysandre sans malice.

— Si les radicaux n'admettent pas le changement du directeur, prends patience : cela viendra. On peut trouver le plus zélé en défaut quand on le veut. Toi-même, dénonce-le; nous te garderons le secret.

Il ajouta tout bas, la figure congestionnée par la colère et par son dîner :

— Pour avoir la paix, nous avons donné des situations à ces radicaux; mais ils tomberont peu à peu... un par un... à notre gré! Au fond, nous sommes tous de l'ancien régime. L'ancien régime, vois-tu, c'est l'aristocratie... Les radicaux, fit-il avec un geste méprisant et une grimace, c'est...

— La plèbe!... dit Lysandre, essayant son rôle et niant déjà ses convictions récentes.

Le lendemain, les journaux, mis en éveil, critiquèrent la note de M. Laro. Le ministère avait-il à se préoccuper de la Banque, administrée comme elle l'était, lorsqu'il y avait tant à penser et à agir sur d'autres points? Obéirait-on déjà à ce peu de stabilité observée autrefois dans les sphères gouvernementales? La leçon n'avait donc pas encore été assez rude, assez forte?...

— Patience! murmura le ministre de la guerre. C'est trop tôt; mais plus tard, quand le peuple sera moins enthousiasmé, cette idole tombera par nos soins, comme bien d'autres.

La vie d'Arteaga devint très active. Les restaurants de nuit, les cafés-concert, le virent seulement aux fêtes carillonnées. Laure y gagna; il lui donnait un peu plus de temps, car elle faisait partie de son bagage d'avenir.

Lorsque le directeur de la Banque quittait son bureau, il s'y installait, feuilletant les registres, lisant les rapports, annotant même au crayon l'observation qu'il pensait juste, commençant enfin son apprentissage en vue de sa future situation.

A son grand regret, le coffre-fort contenant le nom des débiteurs de la Banque — noms ronflants de familles huppées — ne s'ouvrait jamais.

Louis prenait pour de l'amité le zèle d'Arteaga et lui en savait gré; mais les employés, eux, ne se trompaient pas. A l'entendre quelquefois commander en maître, habitués, eux, à la gymnastique corporelle dont leur pain dépendait, ils saluaient très bas.

— Encore quelques jours, pensait le jeune docteur Mendel, et je présenterai cette dénonciation, qui m'attirera, je le sais, bien des ennemis. Puisse-t-elle donner à tous nos adeptes l'exemple de la droiture et de la fermeté pour encourager les hésitants !... J'aurais expié aussi, sans la voir pendant longtemps l'injure faite à ma chère Flor; je pourrais alors, plus libre et plus tranquille, penser à mon bonheur, et demander sa main. Que de fois il en avait causé avec Lysandre, et combien son affection, qu'il croyait franche, l'avait consolé, l'aidant à supporter cette longue absence, par sa bonté patiente à l'écouter rêvasser d'elle, par sa gaîté communicative en le voyant harassé ou triste! Lysandre savait toute

l'histoire, celle de cette soirée d'inoubliable mémoire, où il avait appelé menteuse la pure Flor.

Seule, la confession de la jeune veuve, son nom même n'était pas sorti de son cœur pour monter à ses lèvres, et Lysandre ne connaissait pas l'amour de son frère Jean.

Le vieux docteur venait dîner deux fois par semaine avec son fils. C'est ainsi que Louis connut tous les détails de la maladie de la jeune fille et suivit les progrès de cette guérison lente, ayant laissé après elle un certain état pathologique.

Flor dormait quelquefois d'un sommeil paraissant naturel, mais en approchant d'elle, aussitôt elle répondait à ce que l'on pensait. L'ébranlement nerveux avait probablement donné l'essor à cette prédisposition latente, où elle devait fatalement aboutir. Peu semblait lui rester de tout ce qu'elle savait en médecine, et cependant ses diagnostics laissaient le docteur stupéfait.

Mlle Lucienne — si elle avait pu — l'aurait constituée prisonnière. L'orgueil étant plus fort que ses autres défauts, elle disait que — pour cacher cette honte d'une fille voyant la nuit et

jusque dans les entrailles du monde — il fallait l'empêcher de sortir et faire bonne garde autour d'elle.

— C'est une maladie, ma chère, un peu longue peut-être, disait le docteur. Fortifions-la, et ça passera; voyez, elle est déjà bien mieux.

— Une maladie? Oh! je n'en crois rien. Il y a le diable dans tout cela. Ce sang d'Européenne est maudit, bien sûr, depuis des générations!

Une amélioration se produisait cependant et se maintenait. Seules, une lucidité extraordinaire et une sensibilité exagérée semblaient faire partie de son état normal. Elle répondait souvent à une pensée que l'on n'exprimait pas et riait de la surprise éprouvée.

— Ne vous en étonnez pas, disait la jeune fille simplement. Je sens en même temps que vous et de la même manière.

Elle n'étudiait plus; le docteur la grondait. Alors elle venait à lui, cajoleuse.

— A quoi bon? Dieu m'a trop bien douée. Puisque j'ai tant d'yeux, pourquoi vais-je lire des livres faits par des gens n'en ayant que deux?

Elle parlait peu de Louis; mais ce souvenir

vivait en elle, permanent, aussi fort qu'autrefois. Elle lui avait pardonné, certes, mais tremblait à l'idée de le revoir, croyant sa raison chancelante, pas encore assez forte pour supporter un tel bonheur. Et même, c'était à cette place où elle avait tant souffert, derrière le jardin touchant au pré, qu'il lui donnerait son baiser de fiançailles, baiser troublant, qui la remuerait toute... Ce serait là ; elle l'aurait juré. Chaque fois qu'elle en rêvait, le même paysage la hantait, effaçant ainsi sous la douceur de l'espérance l'impression maudite d'autrefois, lui prouvant après tout qu'elle était aimée.

VIII

Une large fenêtre ouverte laissait entrer dans le cabinet du directeur de la Banque républicaine, le parfum capiteux des gardénias remplissant le parterre, des *diamelas*, ces fils des contrées chaudes, si difficiles à conserver hors de leur terre. Le jardinier les soignait avec amour, et leurs petites fleurs blanches, rondes et dodues, comme des roses pompons, entouraient la fenêtre d'une coquette et fringante couronne.

Louis fumait, assis en face, sur un fauteuil bas, le regard vague, perdu au loin. Il semblait las et soupirait nerveusement.

Pour arriver au but, il avait épuisé toute sa volonté, son énergie ; aussi restait-il affalé, physiquement et moralement.

Pour chasser cette rêverie importune, Mendel prit une lettre dans sa poche et la relut à mi-voix :

« Louis,

« Vous voulez revenir chez votre père quand je vous appellerai : eh ! bien, venez ! Le supplice a duré bien assez pour nous deux.

« Puisque votre travail est terminé, partez dans la soirée, au lieu d'attendre à demain. Je vous garderai ainsi plus longtemps, et vous passerez le dimanche avec nous.

« Voudriez-vous arriver par le jardin ?...

« Oh ! je vous en prie, n'y voyez pas la moindre allusion ; n'en prenez pas la moindre tristesse !...

Là, je répondrai à la demande que vous devez me faire.

« Là, vous me presserez sur votre cœur... un peu.

« Votre

« Flor. »

Louis baisa cette dernière ligne :

— Je la serrerai sur mon cœur... un peu ! Oh ! oui, Flor, je te dois bien cette caresse ! !...

Mais la joie ne venait pas; c'était pourtant ce soir, dans quelques heures... Il coupa quelques *diamelas*, en respira un moment l'odeur enivrante, qui tient à la fois du jasmin et de la fleur d'orange, et, simplement, — lui, l'homme aux grandes idées, l'orateur vibrant et magnifique des réunions populaires, — mit les fleurs dans la lettre, et sous le plastron de sa chemise plaça le tout sur son cœur. Sa main s'attarda même à les presser, comme pour y faire pénétrer les douces choses écrites.

O petites fleurs, votre destinée n'était pas de rester blanches, comme vous aviez été cueillies!...

Le jeune directeur entr'ouvrit machinalement la portière de drap vert séparant son bureau de celui de ses employés. Eux à leur place, la tête penchée, écrivaient activement. Dans le grand silence on entendait le bruit des plumes, glissant sur le papier. Tout respirait l'ordre, le travail. La satisfaction se peignit un moment sur son visage; il sentit la douceur du devoir accompli, et laissa retomber la portière.

A ce moment, le bruit lourd d'un pas connu se fit entendre.

— Tu arrives bien, Lysandre. Je m'étonnais de ne pas t'avoir vu depuis hier. Le temps me semblait long.

— J'ai couché à l'estancia et j'y retourne tout à l'heure. L'oncle de Tucuman est venu nous voir.

— Assois-toi là, près de moi, dit Louis avec douceur. Je veux te montrer quelque chose ; tu seras le premier à lire un certain document... C'est bien naturel, n'est-ce pas? tu es mon meilleur ami. Voici, Lysandre, la liste complète des détenteurs de la fortune publique. En marge, tu verras la date de l'*emprunt*, les sommes minimes remboursées, etc., etc...

Fébrilement, Arteaga la saisit.

A mesure qu'il avançait dans sa lecture, l'étonnement se peignait sur ses traits.

— Witson! Leonty! Berrachea! lisait-il. Comment! Berrachea, si riche, avait besoin de cinq cent mille *nacionales!*

— On les lui a prêtés sans garantie, étant ami d'un ministre d'alors! Ses biens sont aujourd'hui sauvegardés de telle manière qu'il nous est impossible d'y toucher.

— Oloasco! lui aussi, notre voisin?... Une dette de trois cent mille *nacionales!*

— Tu m'as encouragé souvent à suivre un chemin de droiture et de conscience, Lysandre, je l'ai fait. Souvent tu m'as donné de l'énergie, car j'en manquais quelquefois, je l'avoue. On a de ces heures stupides de défaillance...

L'avocat acquiesca de la tête. Il n'aimait pas voir Louis s'étendre sur son rôle, car sa conversation avec le ministre lui revenait aux oreilles et à la mémoire, comme soufflée par un graphophone.

N'avait-il pas promis de modérer les impulsions et la fougue de Mendel?

Mais alors?... Le résultat?... Le gouvernement le conservait et lui se voyait frustré dans ses espérances!

Il avait été diplomate, tout simplement. De très haut on faisait ces choses-là, tous les jours, et la récompense venait.

— Penses-tu comme moi, Lysandre? L'orgueil les fera rembourser, n'est-ce pas? N'agissant point par haine, je serais bien déçu s'il en était autrement et si nous étions obligés de sévir.

Et comme il ne répondait pas, ayant un air de doute :

— Du reste, j'ai agi loyalement, tu le sais. Il

y a deux mois, je fis paraître dans les journaux une note invitant les débiteurs de la Banque républicaine, soit à rembourser, soit à faire avec nous quelques arrangements, sous peine de voir leurs noms livrés au public et la justice exécuter les saisies.

Le gouvernement me fit connaître son opinion extra-officiellement. N'étant pas de mon avis, il m'engageait à traiter en douceur et me fit même comprendre qu'une destitution pourrait m'atteindre. On chercherait un motif!... Tu te souviens, Lysandre? C'était quelques jours après ton voyage à Buenos-Ayres?

— Parfaitement, répondit l'autre, gêné par le graphophone.

— Mon parti ne voulut pas de ces demi-mesures. En conseil secret nous décidâmes...

— Comment! Tu n'as pas obéi à ta propre inspiration? Et avec qui le conseil secret?

— Nous étions quatre seulement, Lysandre; les trois chefs et moi, dit Louis riant de l'étonnement de son ami.

— Les quatre chefs alors, car c'est à quoi tu vises! dit Arteaga, cherchant une occasion pour éclater.

— Lysandre!... A quoi je vise? A bien autre chose, crois-moi. La politique ne me servira point de marchepied pour arriver à satisfaire des intérêts personnels, mais seulement pour me dévouer aux bonnes causes. Quand elles triompheront, je me retirerai. J'ai de trop beaux exemples dans notre parti, du reste, pour ne pas tâcher de les imiter.

Mais Lysandre était hors de lui. Mendel l'avait joué, croyait-il, car il lui confiait tout ordinairement, sans aucune prudence. Ah! n'avoir pas deviné qu'il préparait en cachette cette fameuse liste! Destitué immédiatement, sans avoir eu le plaisir de la terminer, lui, Lysandre Arteaga, serait à sa place à l'heure actuelle!

Il était trop tard! Après cette preuve d'énergie, on n'oserait pas irriter le peuple et on le garderait encore. C'était la date reculée. Les ministres pouvaient tomber, de nouveaux protégés viendraient sur les rangs. Une rage sourde l'envahit.

Louis continua, sans remarquer la physionomie devenue mauvaise de Lysandre :

— J'avais juré de faire ce travail sans en rien révéler, de ne livrer à aucun prix les documents

mis en sûreté, afin que des embûches venues de plus haut ne sauvassent les coupables.

— Quelle prudence! fit ironiquement Arteaga, car si je savais que tu voulais livrer ces noms depuis longtemps, j'étais loin de supposer que tu préparais cela à la sourdine, te cachant de ton meilleur ami, d'un second toi-même — comme tu me l'as dit souvent. — Ce que je prenais pour des projets est devenu la réalité!

— Quel intérêt primordial pouvais-tu avoir, Lysandre, à connaître ces détails?

Et sans le laisser répondre.

— D'ailleurs, tu es le premier à prendre connaissance de cette liste. Le docteur Linden ne la connaît pas encore, et je l'attends.

— Tu attends son *visa*, tu veux dire, pour l'expédition.

— Ta susceptibilité m'étonne, Lysandre. Si je t'ai blessé en faisant mon devoir, je souhaite que toutes les blessures venant de toi, ou qui peuvent en venir, soient de la même nature. Non seulement je te les pardonnerai, mais je t'estimerai davantage. Aujourd'hui je devais sentir les premières amertumes causées par cette affaire,

je le pressentais, et tes paroles ne font qu'alourdir le poids qui m'étouffe.

— Oh! mon cher, ne le prends pas ainsi! reprit Arteaga avec une certaine froideur, tu es trop sensible.

Et tu envoies cette missive ce soir? ajouta-t-il en jouant avec sa canne d'un air indifférent.

— Je l'enverrai cette nuit et la porterai moi-même chez mon père où j'ai un envoyé sûr, déjà prévenu.

— Quelle luxe de précaution ! pensait Lysandre.

Et comme Louis se méprenait sur l'expression dédaigneuse de son visage :

— Que veux-tu! je suis devenu un justicier, sans te faire part du jour et de l'heure où je le deviendrai. C'est cela qui ne te plaît pas?

Autrefois, cependant, tu m'encourageais! Ah! toujours la même chose parmi nous, dit amèrement le jeune homme! Idéal, projets, exaltation, tout en paroles, mais en action, jamais! L'action n'est belle que rêvée!

Plus d'un milliard s'en est allé; le pays n'en peut plus. On ne prête pas aux colons, ou si peu! Quand leurs greniers sont pleins, il leur

manque le lien pour attacher les gerbes, les sacs pour les remplir de grains. Ils sont obligés de donner pour une somme infime, le fruit de leurs peines et de leur sueur ; mais on prête aux riches, charmé de leur être agréable encore! Ce sont des injustices cela, et des injustices criantes! Les colons contribuent à notre richesse et restent pauvres. Ce ne sont pas des hommes, alors, ce sont des machines : elles travaillent, s'usent, et c'est tout!

Ensuite, pourquoi avons-nous fait la révolution de 1890? Nous étions lassés du favoritisme et d'autres choses encore. J'étais révolutionnaire, ceux qui m'ont placé ici le savaient! Je ne transige donc pas, je suis le même que le jour du feu.

Que voulons-nous, toi, moi, tous les amis?... une république respectée, dont le nom ne soit pas synonyme d'insolvable — lorsqu'elle regorge de richesses naturelles. — Peu à peu, vois-tu, si nous n'étions pas là pour jeter le cri d'alarme, on la dépouillerait, la laissant toute nue!... Ne ris pas, Lysandre. Je n'exagère point. Un peuple créancier n'a-t-il pas voulu mettre la main sur les revenus de la douane, constituant une des

principales richesses d'une nation! Demain, il nous aurait enlevé le droit de gouverner par nous-mêmes, sous prétexte de contrôle! Chère nation, va, nous sommes là pour que tu sois respectée!...

Et, rugissant, exalté par la fureur, à ce souvenir, le jeune Mendel s'écria :

— Qu'on ne touche pas à la reine!...

— L'Amérique aux Américains! répondit Arteaga gouailleur.

— Ah! bravo, Louis! dit un nouveau venu, s'avançant radieux. Vous êtes un fervent, au moins! On entend votre voix de partout! Vos employés n'en perdent pas un mot et ne veulent pas s'en aller, bien qu'il soit l'heure.

— La porte est restée ouverte et je me suis animé, docteur Linden.

— Tant mieux, alors; de semblables paroles réconfortent tous les bons Argentins. Cela console de beaucoup de choses d'avoir fait des disciples tels que vous!

Par discrétion et peut-être aussi parce que ces compliments le rendaient envieux, Arteaga prit congé.

— A demain, Lysandre, dit tendrement le

jeune homme à son ami, ennuyé de le voir partir fâché. Si tu passes la journée à l'estancia, viens donc chez mon père avec Jean. On sera bien heureux de vous voir par là-bas.

— J'irai peut-être, répondit-il sans conviction.

Le docteur Linden, avocat, universel dans la République Argentine, était un type populaire. Tout le monde savait qu'il n'avait jamais fait un discours, qu'il portait invariablement des chapeaux bas, même dans les circonstances les plus solennelles, et fumait fébrilement — comme qui les happe — un nombre considérable de cigarettes.

On connaissait ses originalités et très peu ses innombrables bienfaits. Jamais, pendant que la fortune lui avait souri, un malheureux ne l'avait imploré en vain. Trop généreux même, il ne regardait pas où il donnait et ce qu'il donnait.

« C'est un déséquilibré », disaient les nuls, les gens tranquilles, ceux qui ne veulent pas apprendre, en leur égoïsme, le bonheur de donner au prochain nécessiteux.

Effectivement, c'est bien être déséquilibré de semer sa fortune au vent du bienfait où tout

s'envole ; c'est être bien fou de sacrifier à un idéal la fortune, le repos, la santé, la très douce quiétude de ses jours, le sommeil de ses nuits, de courir agité dans la vie, la raccourcissant à plaisir, ne récoltant qu'amertumes, insuccès, désillusions, ingratitudes, et souvent l'affreuse misère.

Or donc, c'était un fou de ce genre-là.

Il était de taille moyenne, plutôt petit, trapu, large d'épaules. Des yeux clairs, très brillants, jamais en repos, illuminaient son visage rosé, marqué de taches de rousseur. Ces yeux semblaient regarder tout et peut-être ne voyaient rien, occupés à poursuivre une idée insaisissable — volant comme un papillon — et, qu'infatigables, ils suivaient.

Des cheveux rares lui faisaient un front immense, et donnaient à ses quarante ans une austérité de soixante, démentie par un bon sourire et une bruyante gaieté.

Les employés de la Banque républicaine l'avaient salué avec respect et admiration lorsqu'il était passé dans leur salle. Partout il recevait le même salut sympathique.

Pendant la révolution de 1890, on l'avait vu à

l'œuvre. Avant le combat, il avait organisé, combiné les éléments révolutionnaires, sans avoir discuté à l'avance si le titre de gouverneur ou de ministre en serait le prix. Et cependant, après la victoire, ces offres lui furent faites ; mais il n'aimait le premier rang qu'au péril et à la peine. Il laissa les plus entreprenants se décerner des honneurs, lui n'avait pas besoin de monter, ses aïeux étant d'assez noble origine. Volontairement, il se rangea parmi les humbles.

De celui-là, le parti radical ne redoutait pas la défection, parce qu'on savait combien le docteur Linden méprisait les hommes, que l'opportunisme avilissant transformait en girouettes politiques. Jamais il n'avait changé de parti. Un gouvernement détesté avait transformé le citoyen paisible en revendicateur, en vengeur, et il était resté cela. De son père, Européen du nord, il gardait la ténacité ; de sa mère, l'enthousiasme, l'indépendance, l'esprit de lutte. L'atavisme endormi se réveillait sous les coups de fouet donnés à sa chère patrie par un régime corrupteur.

Fils unique d'un père mort jeune, colonel au service de l'Argentine, et d'une mère, petite-fille

de héros, petite-nièce de vice-roi, son amour pour son pays tenait du délire. Du reste, il avait été à bonne école.

On ne se lassait pas d'entendre la vieille dame raconter les batailles où son mari se trouvait. Bien sûr, pour les dépeindre ainsi, son âme l'y avait accompagné, en notant les péripéties; elle semblait les revivre encore. Toute menue, petite, elle représentait la faiblesse en même temps que la distinction, mais lorsqu'elle évoquait une action d'éclat, elle se démenait, s'agitait, semblait grandir. « Les ennemis se trouvaient là... les Argentins ici... là-bas les canons, etc..., il y en avait tant et tant d'hommes. » Elle en savait le nombre, puis, si par malheur il fallait nommer la défaite ou la trahison, elle couvrait ses yeux de ses mains, comme si elle avait honte ou comme si elle allait pleurer.

Son cœur d'Argentine — livre d'histoires héroïques — ne contenait que de ces choses, celles-là seules l'ayant passionnée. De cette femme, aristocrate jusque dans la blancheur inouïe de son visage de vieille, le fils avait appris des traits de bravoure folle, d'ardeur inconsciente,

qu'accomplissent, pour leur patrie, les prédestinés.

Quand il venait des coreligionnaires des provinces, la maison se transformait en hôtel ; il y avait place pour tous. Les gens de service étaient sur les dents ; on y mangeait du matin au soir et du soir au matin, à toute heure. Les commensaux, devant telle aubaine, ne se privaient pas. Fallait-il de l'argent pour la propagande? On allait là.

Un beau jour, cependant, il n'en resta plus. Le docteur Linden prit alors à part la vieille dame :

— Nous attendons les délégués des provinces, lui dit-il, afin de nous entendre pour les élections, et, au comité, il n'y a plus d'argent.

Ils causaient dans le salon où le papier de la tenture disparaissait, couvert par les portraits de famille, devenus historiques.

Côte à côte, dans leurs beaux habits chamarrés, se confondaient les vice-rois, les généraux, leurs nobles femmes — rigides sous leurs colliers de perles et leurs seins haut montés.

On y voyait aussi, vêtu du costume de général argentin, un Français de haut lignage, qui, ayant

aimé cette terre, comme tant d'autres, lui avait offert son épée.

Le nom de jeune fille de Mme Linden était le sien.

Et tout d'un coup, leur héritier, qui les valait, dit à sa mère :

— On pourrait faire de l'argent de tous ces portraits ; sais-tu qu'ils sont très beaux!...

S'ils étaient beaux, mon Dieu, surtout pour eux! Le fils n'admire-t-il pas la figure de la mère dont il a les traits?... Et la vieille dame pensait : « Roland a le sourire de celui-là, le regard de celle-ci... »

Et ils les vendraient ces peintures, représentant si bien une chair, étant un peu de la leur, bien que morte, disant des gloires disparues, ressuscitant des jours d'opulence, où ces aïeux avaient été comblés d'honneurs, de dignités!...

Mais les larmes ne vinrent pas voiler les yeux de la patriote, et le docteur Linden dit gaiement, pour étouffer l'émotion leur montant à la gorge :

— Descendez, mes aïeux, c'est encore pour la patrie!...

Eux-mêmes décrochèrent les tableaux avec respect, comme s'ils touchaient des morts bien

conservés, qu'un mouvement brusque eût réduits en miettes.

Dos à dos ils s'en furent, les portraits des aïeux, dont l'âme peut-être était tout près ! Ils traversèrent la ville, cette ville transformée, si différente de celle qu'ils avaient connue et aimée[1].

On les déposa chez le commissaire-priseur, pour être vendus aux enchères.

Seul, le portrait du père, aux yeux bleu de lavande, à la physionomie un peu froide de Suédois, resta au-dessus du piano, pour garder cette solitude et demeurer le témoin de cette pauvreté glorieuse qui venait.

Le docteur Linden et Louis Mendel étaient donc dignes de s'entendre. Le même culte faisait leur passion. Ils causèrent longtemps ensemble.

— Par prudence, donnez-moi donc le double de la liste. Je la ferai parvenir moi-même aux journaux, dit-il au jeune homme.

Ils se séparèrent seulement à la tombée de la nuit. Depuis longtemps le cheval de Louis était prêt.

1. Nous prions le modeste patriote, qui fut capable d'un tel acte, d'en excuser la divulgation.

— Maintenant, Flor, ma fiancée, bientôt ma femme, je ne pense plus qu'à toi !

Et joyeux, il partit au galop au-devant de sa destinée !...

IX

M. Mendel avait demandé que la salle à manger, ce soir-là, fût remplie de tubéreuses et de roses blanches, que le jardin fournirait abondamment. Sans demander la raison de cette blancheur voulue, dont Flor souriait délicieusement, Lucienne l'avait aidée d'assez bonne humeur.

Le repas terminé, tous les trois prenaient place autour de la table, après une courte promenade au jardin, pour laisser à Petrona le temps de desservir. Ravie de voir son neveu, Mlle Lucienne entretenait la conversation, car Flor semblait muette, et le docteur, joyeux, taquinait la jeune fille sur son silence.

Elle avait pris sa navette et faisait du filet

pour les pêcheurs — n'ayant plus depuis longtemps, la tête à l'étude. — La vieille demoiselle confectionnait des brassières au crochet pour un nouveau-né de la colonie. Travail suggestif s'il en fut, d'où découlaient une quantité de réflexions. Pour les fils de Louis elle ne les ferait pas si simples, certes, bien que le modèle en fût bon. Elles seraient en soie... et, songeant à cette éventualité, elle coula un regard oblique sur sa voisine.

Décidément, elle la trouvait gentille Anita Kerven, — maintenant que le diable la laissait en repos, — avec sa fraîcheur de blonde et cette carnation laiteuse et rosée qu'elles ont presque toutes ; sa robe simple de zéphyr bleu pâle décolletant légèrement son cou, plissé de deux raies en collier, comme les petits enfants, l'oreille bien plaquée et fine, et les cheveux blond cendré, ondulés, faisant une auréole dorée à son front.

Un remords lui vint d'avoir été si dure envers la jeune fille. Un lien l'unissait à elle — bien que fragile, ne venant que de l'habitude. — Ce n'était pas pour rien qu'elle avait grandi à ses côtés, supporté avec patience toutes ses colères. Si elle s'en allait un jour de cette maison, se

mariant ailleurs, quelle vie triste passeraient-ils ces deux vieux, sans cette jeunesse ! et enfin puisque son neveu l'aimait !

— Il est bien tard, hasarda Flor. Voici dix heures et Louis n'est pas là !

— Il aurait bien fait de partir plus tôt, dit Mlle Lucienne, car la lune ne paraîtra qu'à minuit. J'ai regardé l'almanach précisément ce matin pour mettre à couver la Blanche.

— Il n'aura pas pu quitter la Banque avant huit heures, et ne tardera pas, ajouta le docteur.

— Peut-être un de ces messieurs l'a-t-il invité à dîner pour causer plus librement, dit la jeune fille.

Mais elle se sentait inquiète ; un malaise physique l'envahissait aussi. A mesure que le temps passait, l'oppression devenait une souffrance ; elle se leva pour mieux respirer.

— Qu'as-tu fillette ? lui demanda M. Mendel, la voyant soupirer avec effort.

— Des palpitations...

Elle porta la main à son cou.

— Ah ! nerveuse !...

— Voyons, Anita, sois plus tranquille, je te

prie ; tu n'es même plus convenable, dit sévèrement Mlle Lucienne.

— Je vous assure, mademoiselle... que je ne peux plus... J'étouffe !...

Effectivement, elle se rejetait en arrière, la bouche ouverte, cherchant de l'air. Soudain, elle devint livide... et murmura vaguement, sans conscience, comme si elle répétait des paroles entendues :

— O ma patrie ! mourir si tôt... t'ayant servi... si peu !... ô ma Flor !...

— Ah ! mon Dieu ! Avez-vous entendu ce cri ! ! s'exclama Mlle Lucienne en se levant brusquement.

— Là !... près de la croisée ! balbutia la jeune fille à moitié morte. Bon ami, allez !... allez !... Je ne peux pas !...

Ses jambes tremblèrent ; elle s'affaissa sur la chaise.

— Pierre, au secours !... au secours !... répéta la vieille fille, blême de terreur. On a poussé un cri affreux, navrant de plainte, tout près d'ici !

— Mais elles sont folles ! fit le docteur. Je n'ai rien entendu ! et je ne suis pas sourd encore, que je sache !

Il regardait bien. La lampe de la pièce projetant sa lueur à quelques mètres, éclairait la véranda.

— Y a-t-il quelqu'un ? demanda-t-il.

Pas de réponse.

Les domestiques accoururent. Le messager qui attendait le jeune homme prit une lanterne. Ils explorèrent le jardin, la prairie, sans succès.

— Ces dames auront eu peur de quelque cri d'oiseau, de la *urraca*, dirent-ils.

— Non, dit Mlle Lucienne, ce cri-là, voyez-vous était un cri humain. Je l'entendrai toujours ! !... Et toi, Flor ?

Celle-ci ne répondit pas. Elle n'avait pas bougé. Dans sa figure, atrocement pâlie, les yeux seuls semblaient vivre... terrorisés.

Mlle Lucienne, pensant à ces sommeils extraordinaires d'autrefois, crut à une crise ; mais Flor se levait et se dirigeait vers le jardin.

« Elle sort toute seule, pensa Mlle Saenz tremblante, elle n'a pas peur... »

Don Pascal, sur la porte de la maison, regardait la route obscure, écoutant si le bruit des pas du cheval ne se faisait pas encore entendre, car il était plus de dix heures.

L'inquiétude était dans l'air et entrait dans son cœur.

Pendant ce temps, de l'autre côté, Mlle Kerven, d'un pas automatique, traversait le jardin et arrivait à la prairie.

Son cœur battait tantôt faiblement, tantôt à se rompre. Mue par une force supérieure à la sienne, elle venait, appelée..... ayant promis d'attendre là son fiancé. Elle sentait une catastrophe épouvantable, un effondrement de bonheur, la fin brusque d'une chose.....

Instinctivement, elle leva les yeux au ciel. Il n'y avait pas même d'étoiles! Pas même une de ces lueurs qui donnent une espérance aux hommes, comme aux petits enfants la lumière donne de la joie! Au contraire, sous le ciel sombre, chargé de nuages, un vent de pluie se levait.

Dix minutes tout au plus, s'étaient écoulées depuis qu'elle avait entendu le cri, ce cri pressenti, dont elle souffrait avant qu'il ne fût poussé. Il marquait, à n'en pas douter, le départ douloureux d'une âme..... D'autres fois, cela était arrivé ainsi, elle l'avait lu, mais sans y croire... Follement angoissée, elle attendait, les bras ballants, le regard perdu!

Soudain, elle sentit sur sa main inerte une main froide pressant la sienne, l'étreignant par deux fois — la seconde fois plus faiblement!...

Autour d'elle, rien; pas une ombre!...

Flor avait compris. Louis venait de mourir!...

Elle porta sa main à sa bouche, la baisa longuement, y laissant bien adhérer ses lèvres, comme en le désespoir d'une suprême séparation.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, recevez son âme!

Anita Kerven sella son cheval dans l'obscurité, détacha celui du messager et l'appela :

— Venez avec moi, sans que les maîtres nous voient. Que Pierre nous suive : un malheur est arrivé.

— Ah! mademoiselle, ça doit être vrai, puisque vous le dites. On sait bien que vous lisez dans tout ce que vous voulez.

Ils montèrent en selle tous les trois. Le docteur Mendel entendit le galop des chevaux s'éloignant à bride abattue.

— Cette enfant!... cette enfant!... A quoi pense-t-elle?

Des larmes lui vinrent aux yeux et il eut peur.

Au bout d'une demi-heure, les autres arrivèrent devant la maison des Arteaga, éloignée de la route d'une centaine de mètres.

— Allons-y! dit la jeune fille.

Ils s'engagèrent dans l'allée, puis Flor descendit de cheval. Sans frapper, elle entra dans le salon, brillamment éclairé. Quand elle parut, la figure tragique, les yeux agrandis, comme frappée de folie, Lysandre, qui causait avec un voisin et ami, M. Oloasco et l'oncle de Tucuman, se leva et vint à elle. Avant qu'elle eût parlé, une pâleur livide s'étendit sur son visage.

— Vous avez vu Louis, ce soir? demanda-t-elle.

— Je l'ai quitté vers cinq heures et l'ai laissé avec le docteur Linden.

— Savez-vous s'il devait venir chez son père?

— Certainement. Il aura été retardé, et vous le croiserez, bien sûr.

— Non; accompagnez-nous. Il lui est arrivé quelque chose.

Jean, sa mère, tous l'entouraient, la suppliant de se calmer.

— Je suis calme, leur dit-elle d'une voix étrange, sans âme.

— C'est impossible, dit Oloasco, qu'un accident soit arrivé sur cette route, car jamais...

— Mais enfin, mademoiselle, demanda le frère de Mme Arteaga, le Tucumanais, comment le savez-vous?...

— Comment je le sais? fit-elle dans un amer désespoir. Je viens de recevoir son dernier adieu!...

Il haussa les épaules en regardant l'estanciero, comme pour dire : « Elle est folle! »

— Je vous quitterai plus tôt que je ne pensais, madame, dit ce dernier en s'inclinant devant la maîtresse de maison.

La bonne dame, toute troublée, lui glissa à l'oreille :

— Croyez-la, cette petite, elle devine de ces choses!...

Jean, de suite était allé prendre son cheval. Lysandre et M. Oloasco se joignirent à eux, et ils partirent.

Au bout de l'allée, ils retrouvèrent Pierre, resté pour surveiller la route et guetter l'arrivée de son maître.

Lugubrement, les lanternes éclairaient le chemin. Flor ne parlait pas. Lysandre essayait

de lui faire comprendre combien cette inquiétude nerveuse lui faisait mal; mais il ne paraissait pas lui-même très rassuré et sa voix n'était pas naturelle.

On galopait depuis plus d'une demi-heure, lorsqu'un hennissement se fit entendre. Le cheval de Flor y répondit.

— Doutez-vous maintenant, messieurs? s'écria-t-elle rugissante, en s'élançant.

Un peu en dehors de la route, la moitié du corps sur l'herbe, Louis Mendel était étendu, appuyé légèrement sur le côté. Le poids du corps avait laissé entrer jusqu'au manche un couteau plongé entre les deux omoplates. Le sang ayant coulé à flots de sa bouche tachait sa chemise... et restait coagulé sur une de ses mains, reposant sur sa poitrine... Son cheval, tranquille, le regard triste des bêtes qui comprennent, était à côté de lui.

Pendant que Flor et Jean, agenouillés, touchaient le corps du malheureux, déjà froid, les domestiques couraient à l'estancia des Arteaga pour en ramener une charrette.

Sans aucun souci de la police, trop loin de là pour aller la prévenir, on retira le couteau de la

plaie, puis on étendit le cadavre sur un matelas, on le recouvrit d'un drap blanc et le funèbre cortège se mit en route.

Tout à coup, les nuages crevèrent, et la pluie tomba sur le drap, modelant les traits du mort et l'imprimant de sang pâle...

Lysandre, se soutenant à peine, rentrait à l'estancia quand il croisa sa mère, allant à cheval vers les autres. Malgré la pluie, la vieille dame en pleurs se plaça à côté de Jean, tenant la place de celui qui fuyait.

Sur le corps de Louis Mendel, on ne trouva ni argent, ni montre, ni papiers. Seule, sur la poitrine, une lettre couverte de sang, que Flor reconnut, contenait des diamelas d'un rouge sombre.

C'était l'héritage d'Anita Kerven.

Le matin, de bonne heure, Lysandre écrivit à M. Laro la lettre suivante, qu'il avait bien méditée :

« Monsieur le ministre,

« Un épouvantable malheur m'a frappé en la personne de mon meilleur ami. Louis Mendel a été assassiné sur la route de Rosario à C***. Le

vol a été le mobile du crime. Le couteau, que nous avons enlevé de la plaie, marqué Postdam, de pacotille allemande, ressemble à ceux dont se servent nos paysans.

« Si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions exprimées dans vos dernières lettres, et dont les termes me touchent, croyez bien, monsieur le ministre, que je n'ai pas changé non plus et suis toujours

« Votre fidèle et dévoué,
« L. Arteaga. »

En accompagnant son ami à sa dernière demeure, Arteaga ne pensait plus à *ce malheur*. Son visage était empreint d'une douleur profonde, et cependant il exultait. Derrière le corps, il lui semblait recevoir déjà les salutations des employés, les poignées de main des ministres, les prières obséquieuses des gens pressés d'argent. Pendant le *Dies iræ*, il composait sa profession de foi, son programme, que chaque directeur d'administration se croit obligé de servir au public, comme si le devoir et la morale ne doivent pas être pour tous le seul but et la seule ambition, ce qu'il est oiseux d'exprimer.

On ne jeta point sur cet être loyal et bon, qui sortait si tôt de la vie, quelques pelletées de terre en signe d'adieu. Cette touchante coutume n'existe pas.

On le laissa enseveli sous les roses blanches et les tubéreuses cueillies l'autre soir en signe de joie par sa fiancée, et sous les louanges attendries, enthousiastes, des radicaux qui l'avaient aimé.

SECONDE PARTIE

I

Près du jardin de Palermo, dans ces nouvelles rues ouvertes depuis peu de temps, au milieu des fleurs et de la verdure des grandes propriétés, pas encore morcelées, deux femmes demeuraient depuis quelques mois. Elles avaient choisi ces parages solitaires, moins agités et moins remuants que les autres parties de la ville de Buénos-Ayres, séduites aussi par la proximité du parc de Palermo — le bois de Boulogne argentin. — Les après-dîner d'été, avant de partir pour les cours, la plus jeune, Mlle Kerven, installait Mlle Lucienne à l'ombre des grands arbres, dis-

posait son ouvrage sur une chaise, lui donnait son livre de prières et revenait la prendre en descendant du tramway, qui s'arrêtait juste à la porte du parc.

La maison devait lui sembler petite à côté de celle de C***, et la cour dallée de marbre noir et blanc à damier, en formant le centre, était chargée de résumer les trente hectares de leur propriété d'autrefois, et l'allée ombreuse d'ailanthus plantés par M. Saenz.

C'était petit, mais encore trop grand pour ces cœurs errant dans les pièces, cherchant sur les sièges inoccupés des figures évanouies.

Dans le *patio*, des plantes vertes égayaient l'entrée des chambres. Mlle Lucienne, tous les matins, baignait leurs feuilles de rosée. Des cages coquettes, suspendues au-dessus des portes, contenaient des oiseaux de prix. Dans cette maison, eux seuls chantaient. Le lendemain de leur installation, le docteur Linden venant offrir ses services, avait vu la cour triste et nue, et, trouvant que le tout s'harmonisait trop bien, il avait envoyé les oiseaux et les plantes. Délicate attention! Venant de sa main, Flor et Mlle Lucienne s'y intéressaient. Donnés par lui, cet admirateur de

l'enfant de la maison disparu, elles les entouraient de soins. C'était du temps gagné sur la tristesse.

Ce jour-là, dans le salon vert d'autrefois, reconstruit fidèlement, Flor Kerven était assise, le coude appuyé sur le bras du fauteuil, la tête reposant sur sa main. Entre les deux fenêtres, une toile immense représentait le jeune avocat, Louis Mendel, presque de grandeur naturelle ; mais Flor ne le regardait pas. A force d'évoquer son souvenir, elle en arrivait à sentir son ombre l'accompagnant, sans cesse à ses côtés.

On eût dit une Irlandaise à voir son col et ses poignets blancs tranchant sur le noir de sa robe de deuil. Ses cheveux blonds relevés au sommet de la tête, sans aucune frisure, achevaient de lui donner une physionomie sévère.

Brusquement, selon son habitude, le docteur Linden entra.

Elle alla vers lui, la main ouverte, les yeux mornes, sans sourire.

— Je savais que vous viendriez, dit-elle. Je vous attendais presque.

— Il ne faut jamais penser à vous surprendre, avec vos intuitions !...

— Ce n'est pas pour cela... Connaissant votre cœur, vous n'auriez pas laissé passer cette date...

— Il y a un an juste !...

Ils parlaient bas, sur ce ton attristé qui semble l'accompagnement d'un chant ou une psalmodie, qu'on prend lorsqu'un malade sommeille ou qu'on veille un mort.

— Pauvre ami ! poursuivit le docteur Linden. Notre justice a été tellement indolente, qu'on n'a pas encore trouvé le coupable.

— L'a-t-on cherché seulement? dit la jeune fille avec amertume.

— Oui, pendant trois ou quatre jours! Tous les maraîchers se rendant cette nuit-là au Rosario ont été interrogés. Ils étaient nombreux, la veille d'un dimanche. Un seul, vous le savez, avoua être descendu de cheval et avoir touché le corps.

Cette défiance innée qu'a le paysan pour la justice, la peur d'avoir à déposer et de perdre son temps l'empêcha de dénoncer le fait. Les antécédents de cet homme étaient bons ; ceux des autres aussi ; tous honnêtes gens, travaillant pour gagner leur vie. On n'a pu trouver parmi eux un seul indice.

— J'aurais cherché moi seule, dit Flor avec chaleur ; mais que pouvais-je faire ?... L'attaque de paralysie soufferte aussitôt par le pauvre docteur Mendel, en faisait un enfant infirme. Je ne pensais plus aux recherches, à la vengeance. Cet homme excellent avait été mon père ; je me devais à lui, toute à lui. Hélas ! cette tâche, certes bien douce, ne dura que six mois !

Bon ami m'avait laissé la cinquième partie de sa fortune, dont la loi lui permettait de disposer... J'aurais été obligée bientôt de vivre aux dépens de Mlle Lucienne. Ce n'était pas possible ; je n'y aurais jamais consenti. Sans peine, je l'ai décidée à venir ici, où j'étudie... Et ces détails matériels m'empêchent de me consacrer à la recherche du meurtrier.

— Ah ! je sais combien vous êtes vaillante !

— Docteur, je désirerais vous faire part d'une observation. Lucienne, heureusement, est encore à l'église, et il vaut mieux qu'elle n'entende pas, jusqu'à certitude complète.

J'ai vu Lysandre Arteaga deux fois depuis la mort de mon fiancé. Non seulement il nous évite, mais il lui est impossible de me regarder en face. Ses yeux toujours s'éloignent des miens.

Le docteur Linden fit un mouvement.

— Je ne dis pas, ajouta-t-elle, qu'il soit l'assassin de Louis. Non !... Lysandre Arteaga est incapable de se tacher de sang...

— Cela compromet, murmura le docteur Linden, et n'est pas de son rang...

— ... Mais Lysandre est faux, ambitieux, peu intelligent. Il a la ruse d'une race qui n'est pas la sienne. Je lisais tout cela sur ce visage qui m'évitait. Je le croyais seulement butor, pleutre... l'amitié jusqu'ici m'ayant peut-être aveuglée ; mais aujourd'hui, je l'accuse d'avoir causé indirectement et volontairement la mort de son ami !...

Et je l'accuse... parce que j'ai en moi ce don malheureux, ce don fatal, me faisant lire dans l'âme des autres !

— Peut-être êtes-vous sur la voie, dit le docteur en hochant la tête. J'ai pensé bien souvent à lui, à cause de ce fait...

— La vente de l'*hacienda* (troupeau) d'Oloasco ?

— Justement !

Il se fit un silence.

Selon son habitude, le docteur fébrilement

allumait et fumait un nombre incroyable de cigarettes.

Mlle Kerven continua :

— Lorsqu'on raconta, dans les journaux, la mort tragique de mon pauvre martyr, on disait : « Des documents importants lui ont été volés. Heureusement qu'un des chefs de son parti en possédait le double, remis quelques heures avant sa mort. »

Le lendemain, — vous entendez bien, docteur, le lendemain — Oloasco vendait tous ses troupeaux, sous le nom de son beau-père, et réalisait ainsi quatre cent mille nacionales. Il en devait trois cent mille à la Banque, avec lesquels il avait acheté les terrains de l'estancia. A cause de la baisse énorme subie par la propriété, la Banque s'étant emparée du terrain, perdit cent cinquante mille nacionales; mais Oloasco restait avec le beau denier empoché par la vente du bétail. Or, cette vente arrivait bien à propos, bien à point. Oloasco savait donc quels étaient les documents volés? Le soir du meurtre, il dînait chez Arteaga. Ce dernier l'aurait-il averti? L'aurait-il dit à d'autres également ? Et pour empêcher la divulgation du

document accusateur, un intéressé aurait-il attendu... mon pauvre Louis... et l'aurait-il assassiné ?

— J'ai fait les mêmes réflexions que vous et je chercherai, je vous le promets. Qui Arteaga a-t-il vu en sortant de la Banque ce jour-là ? Avec qui a-t-il causé? Là est, je crois, le nœud de la question. Nous ne pouvons pas soupçonner Oloasco. Il est incapable d'un crime semblable. Il avait les moyens de s'en tirer tout de suite, comme nous l'avons vu, sans commettre un tel acte.

Ce malheureux enfant est mort pour notre cause : celle de la justice. Le vol de son argent a été fait pour égarer les conjectures sur le mobile du crime, ou bien parce que l'assassin, de basse extraction, n'a pu y résister.

— Oui, dit la jeune fille avec désespoir, et six mois après son père mourait, et la vie de deux femmes est brisée!... Oh! que la patrie coûte cher!

— Non, muchacha, non! Elle ne coûte pas cher, car tout ce que nous avons lui appartient, tout, entends-tu?

Il la tutoyait en s'animant, et c'était de sa part

une marque d'affection dont il était peu prodigue.

Mlle Saenz entra en ce moment, revenant de l'église et tenant encore à la main son livre de prières. Ses cheveux étaient devenus tout blancs. Droite encore, mais sans la fierté d'autrefois, on la sentait terrassée sous l'humiliante douleur.

— Vous n'avez point manqué, vous, docteur, lui dit-elle, reconnaissante. Nous n'avons pas annoncé dans les journaux les messes d'anniversaire, ayant si peu d'amis aujourd'hui !... Qui se souvient du pauvre?...

Elle éclata en sanglots.

Flor se leva, posa un baiser sur son front et passa son bras autour du cou de la vieille demoiselle :

— Lucienne! Lucienne! Ne pleurez plus...

— Pauvre petite!... Sans toi, que ferais-je sur la terre?...

— Qu'y ferais-je sans vous, Lucienne? reprit tendrement la jeune fille en l'embrassant encore.

— Je n'aimais que mon pauvre Louis, et Dieu m'a punie!

Au même instant, la servante annonça Esther, son mari et Laure Gimenez, leur future belle-sœur.

— Vous voyez bien, mademoiselle, qu'on ne vous oublie pas, dit le docteur.

Et il s'éloigna, le cœur gros.

Ceux-là aussi s'étaient souvenu !

Ils venaient de l'estancia pour passer avec leurs amies cette journée de deuil, et ce fut un baume pour le cœur de ces pauvre femmes.

Jean, toujours tendre comme un frère pour Flor, ne badinait plus avec elle, comprenant trop bien qu'elle ne saurait plus rire comme autrefois. Il l'aurait consolée tout de même, si elle avait pu l'être, ayant le talent de la persuasion que lui donnait sa réconfortante tendresse.

Il avait acheté la maison du docteur Mendel, avec une secrète espérance. Lorsque Flor serait doctoresse, elle voudrait peut-être revenir à C***, elle aimait tant les colons ! Et Mlle Lucienne serait heureuse d'y retourner lorsque le temps aurait cicatrisé la cruelle blessure. Il la leur offrirait alors pour y demeurer toute leur vie. Il ne leur avait certes point fait part de cette idée, mais Flor l'avait devinée, car elle savait que personne n'habitait la chère demeure et qu'un domestique, de temps à autre, venait l'aérer.

Et elle pensait : « C'est le frère de cet excellent garçon que j'accuse ! »

Pour distraire la jeune fille, Laure énumérait ses projets, montrait ses bagues, ses bijoux ; Esther racontait sa joie d'épouse.

— Quand le petit que nous attendons sera venu, nous passerons l'été à l'estancia, l'hiver à Buénos-Ayres ; nous te verrons souvent. Tu seras la marraine du niño ; Jean l'a dit et nous te le prêterons tant que tu voudras !

La jeune mariée ne voyait pas le supplice torturant l'âme de Mlle Kerven.

« Je serais mariée, moi aussi, pensait-elle. Comme elle, j'attendrais le niño !... »

Le nom de son fiancé venait à chaque instant sur les lèvres de Laure, et chaque fois qu'elle l'entendait prononcer, Flor sentait une souffrance.

Jean, à leur prière, les avait laissées, promettant de revenir les chercher dans la soirée.

Assises toutes trois sur le canapé, Esther et Laure enlaçaient Flor de leurs bras. Elles formaient ainsi un trio gracieux. Au milieu d'elles, la doctora, vêtue de noir, avec sa physionomie d'étrangère, gracieuse, sans être belle, semblait

personnifier la sagesse. Laure, jolie, délicate et frêle, trop petite même pour ses vingt ans, incarnait la tendresse dans ce qu'elle a de délicat. Esther, brune, aux lignes pures de médaille, à la taille majestueuse, eût représenté l'amour.

— Je sais bien, disait Laure, que tu n'oublieras jamais; mais tu dois être bien fière d'avoir été choisie par un homme si loyal, si indépendant et si bon! Je vois mon Lysandre ainsi! Voilà pourquoi ils s'aimaient, ayant tous deux les mêmes qualités, et la douleur de mon fiancé est si grande que je ne peux prononcer devant lui le nom du pauvre...

Flor fit un brusque mouvement et regarda Laure.

— Oui, si tu savais, continua-t-elle, même chez lui, on ne le nomme pas. Cela lui donne un coup au cœur, dit-il, et depuis il en souffre réellement et se sent malade... Est-ce étonnant? Avoir vécu ensemble, comme des frères, avoir connu tous les projets, toutes les aspirations l'un de l'autre...

Flor baissa les yeux, les sachant plus bavards que ses lèvres, afin que l'aveuglée, l'amoureuse Laure n'y lût rien! Ah! fallait-il chercher la

vérité pour martyriser toutes ces âmes : Mme Arteaga, Jean, Laure, Esther !

Mais, hélas ! n'avait-on pas brisé sa vie à elle? Les autres n'avaient-ils pas la jeunesse, l'amour et bientôt des enfants?

— Anita, lui dit Esther, j'ai cru m'apercevoir que Mlle Lucienne était très bonne pour toi.

— En effet. Je suis, me dit-elle, sa seule famille. Depuis cette soirée terrible où nous avons entendu toutes deux le même cri, elle ne doute plus que ce n'ait été le dernier adieu de *son fils*, nous associant dans ce suprême souvenir. Elle est aussi douce qu'elle était hautaine; c'est un être sans volonté, sans désirs, résignée parfois jusqu'à l'inconscience. Cela est dû, sans nul doute, à un ébranlement cérébral. Son intelligence n'est plus la même; pour bien des choses elle est devenue une enfant qu'il me faut surveiller. Le malheur l'a changée, trop changée!... Vous vous rappelez son besoin instinctif de domination? Autrefois elle eût commandé à des choses inertes si elle eût été seule; aujourd'hui, c'est moi qui prends les décisions... elle les attend! Ma peine en est encore plus amère.

— Toi, dit Esther, tu devrais être plus forte et

voir la vie comme elle est, penser aussi qu'elle peut être ce que tu la feras. Tu te marieras un jour, Flor, et au premier enfant, tu auras oublié la moitié de ton malheur...

— Oh! ne dis pas cela, Esther! s'écria la jeune fille, en levant ses yeux terrifiés sur le portrait du défunt placé en face d'elles.

— Je n'en parlerai plus aujourd'hui, mais plus tard, parce que je t'aime. Du reste, dans l'autre monde, les pauvres morts ne sont plus jaloux...

— Il l'était tant!... murmura-t-elle.

— Il t'aime là-haut, pour toi et non pour lui, et son amour est purifié de son égoïsme...

Pendant le déjeuner, la conversation des deux amies changea de thème et égaya un peu le repas.

— Vous souvenez-vous, Mlle Lucienne, de ce tapis que nous brodions pour l'église? demanda la jeune femme.

— Je crois bien, répondit-elle. J'en ai fait quatre carrés, et j'y ai mis trois mois en moyenne pour chacun.

— Eh bien! ma belle-mère l'a terminé il y a une quinzaine. Il est magnifique, mademoiselle,

et couvre tout le sanctuaire. M. le curé dit qu'il voudrait marcher sur la tête, pour ne pas le salir.

— Quand tu y travaillais le soir et que mon beau-frère vous donnait des leçons sous la véranda, Jean le malin, sous prétexte de démêler les pelotons, s'asseyait à ton côté.

Esther riait, délicieusement remuée par ce souvenir.

— Comme le bonheur a tardé tout de même! murmura-t-elle.

— Ne te plains pas, Esther, dit Flor.

— Tu as raison, je suis ingrate.

— Elle est heureuse, heureuse comme on ne peut pas le rêver, comme je ne le serai jamais, dit Laure, et elle se plaint!

— Pourquoi ne le seras-tu jamais comme elle, ma chérie? dit Flor avec curiosité.

— Parce que... parce que... déjà nous sommes tristes, Lysandre et moi. Je l'adore toujours, certes! Mais lui me préfère son poste. Depuis qu'il est... directeur de la Banque, Lysandre n'est plus le même. Je voudrais qu'il en sortît. Peut-être alors serait-il comme autrefois, prévenant, gai, heureux!

— Tu veux toujours être adulée, caressée.

Épouse un estanciero, dit Esther, en riant. Tu l'auras toute la journée à ton côté.

— Non; je serais heureuse avec le Lysandre d'antan. On me l'a changé.

— Enfant! Ton fiancé a des préoccupations et ne peut pas toujours être à tes pieds, dit Mlle Lucienne. Ah! jeune fille, jeune femme, comment voulez-vous le sort?

— Enfin, ce sera dans six mois, ajouta Laure. Nous nous marierons à l'estancia des Arteaga.

— Si je veux, Laure! dit sa future belle-sœur en riant.

— Mais tu voudras, je le sais. Ce sera plus beau que chez nous, à cause de l'allée et des vieux arbres. On mettra des quantités de lanternes vénitiennes en festons, et nos initiales illuminées entre les branches. Vous verrez comme ce sera beau, mademoiselle Lucienne.

— Je ne le verrai pas, mignonne, je ferais trop triste figure dans une fête.

— Oh! si, vous viendrez, Flor aussi, cela est impossible autrement. Si vous me refusiez, je serais capable de ne plus vous aimer... Du reste, la fiancée du meilleur ami de mon mari doit

tenir une place vide. Si elle ne vient pas par amitié, elle viendra par devoir...

Mais Flor, au grand étonnement de Mlle Saenz, comme prise d'une idée soudaine, répondit :

— Tu as raison, ma chère petite mouche. Je te promets d'assister à ton mariage, si Lucienne veut bien...

— Je t'accompagnerai, Flor, répondit la vieille fille, sans hésitation, puisque cela te plaît.

Croyant que son argument avait été décisif, Laure était ravie et sa compagne étonnée d'un résultat si prompt.

Le soir, après leur départ, quand Flor fit sa prière, agenouillée au pied de son lit, elle put pleurer à son aise. Elle prit un sachet de satin retenu sur sa poitrine par une chaîne d'or et décousit le haut. Elle en retira les diamélas tachés de sang et les baisa. Comme, à les porter ainsi s'ils s'en allaient en miettes, elle les enleva de son cou et enroula la chaîne d'or autour du crucifix.

Ensuite elle se coucha et éteignit la lampe.

Le souvenir des tortures de l'année passée, à pareille heure, revint à sa mémoire, ainsi

que celui de cet amour si doux, passé tout en songe, toujours à distance, et dont la seule minute délicieuse, un soir de valse, lui avait coûté tant de larmes.

La demie de dix heures sonna.

Elle était allé l'attendre dans la prairie, il y avait un an!

Soudain, avec toute la force de sa jeunesse, la douleur de son amour ne voulant pas mourir, elle s'écria :

— Oh ! comme je t'aimais, Louis, comme je t'aimais !

Je n'ai jamais pu te le dire, jamais !!...

Elle attendait un miracle, celui d'autrefois. En interrogeant l'obscurité de la chambre, son âme, son cœur, tout son être, évoquaient l'aimé, le disparu.

— Cher fantôme, murmurait-elle, si Dieu te laissait venir me donner le baiser que tu me dois, la caresse que je t'avais demandée... je serais plus résignée! Viens donc, mon cher mort, je t'attends!

Un sourire heureux illuminait son visage, son cœur battait violemment.

. . . . . .

Mais le miracle ne vint pas!

Au matin, cette crise de folie était passée. Redevenue la sage Flor, elle gardait seulement de sa nuit d'insomnie la figure étirée, les paupières ridées sur ses yeux battus, comme des fleurs flétries. Le baiser qu'elle donna à sa vieille amie fut plus long, plus tendre, car elle songeait aussi combien la pauvre avait dû souffrir.

Et sa serviette sous le bras, la jeune fille se rendit à l'hôpital des enfants.

II

Anita Kerven n'avait pas longtemps réfléchi avant d'entrer à la Faculté de médecine. Elle y était suffisamment préparée, et accomplissait en même temps la volonté du vieillard qui l'avait aimée. Elle n'ignorait point les côtés épineux de l'entreprise ; la promiscuité d'étudiants plus ou moins respectueux et surtout le spectacle journalier de chair découpée, tailladée, greffée, cuisine professionnelle de cette fin de siècle d'opérations à outrance.

Non seulement la chirurgie l'épouvantait, étant par elle-même si contraire au tempérament de la femme, mais elle gardait du spectacle de la mort de son fiancé, pour toute chose sanglante, une terreur morbide.

Instinctivement elle s'éloignait des salles d'opérations. Cependant, lorsque le professeur Simonetti, chirurgien à l'hôpital des femmes, l'apercevait, il courait à elle, l'œil aimable :

— Venez donc m'aider, chère demoiselle, cela vous fera la main.

Elle y allait, pour ne pas contrarier un personnage aussi influent, appelant à elle tout son courage, défaillant parfois, cherchant la conviction et n'arrivant pas à se persuader qu'il obéissait à l'inéluctable nécessité. Alors, il lui semblait prêter la main à une chose inique, aplanir la route à la malheureuse qui, d'après elle, courait sûrement à la mort ou au-devant d'une vie de souffrances. Et lorsqu'elle sortait de là, pâlie, les jambes tremblantes, le professeur la narguait.

— Ah! les femmes médecins, les voilà, parlez-m'en! Elles ne tueraient pas un poulet!

Il déblatérait contre elles, assurant qu'elles restaient toujours médiocres, n'en étant pas bien sûr, mais le répétant à plaisir pour s'en faire une certitude.

Cependant, le docteur Simonetti opérait « en son âme et conscience ». Étant un convaincu, il

n'avait par conséquent aucun reproche à se faire, ne pouvant juger avec le critérium d'autrui. Il eût fallu au malade une certaine intelligence pour savoir défendre son corps, et se demander si cette conscience était bien saine, si l'habitude ne lui en avait pas créé une autre — exclusivement chirurgicale — détachée de la première, un peu plus lourde, bien moins lumineuse, comme serait un bolide échappé d'une comète.

La réussite aidant, le docteur croyait tous les cas opérables. Pas ami de l'argent d'abord, il *travaillait* avec l'amour du réel amateur. Le sexe, la personnalité, l'ami même disparaissaient à la vue de l'endroit où la douleur se localisait, où s'accentuait la difformité. Le malade devenait son mal, commençant et finissant au point tranchable. Il n'était point rare de lui entendre dire, absorbé, aux consultations d'hôpital :

— Faites entrer le cancer !

Et brutalement :

— Je vous dis le cancer et vous m'envoyez le fibrome !

Habituées à tenir le bistouri, ses mains ne restaient jamais en repos; même pendant la

conversation, elle saisissaient l'instrument tranchant le plus à leur portée. Tous les ans, le docteur Simonetti passait un mois à la campagne, sa femme exigeant un repos manuel et moral; mais l'habitude était là. Sa basse-cour en supportait les conséquences. Pour mieux distinguer les chapons sortant de ses mains, il tranchait leur crête, et sur la plaie saignante, greffait l'éperon. Les deux parties se soudaient entre elles, et cette dernière acquérait un développement extraordinaire, communiquant à ces pauvres bêtes un aspect grotesque, dont le chirurgien riait aux larmes.

Même pour ces volatiles, son luxe d'antisepsie était touchant; les instruments flambés, l'aiguille courbe baignant dans la solution phéniquée, tout comme s'ils avaient payé très cher la mise en scène. Ils ne se plaignaient pas, eux! Pas d'insolences de leur part, pas de geignements, on ne les endormait pas! Quelle différence avec les hommes, avec les femmes surtout, qui donnaient souvent un mal extraordinaire pour les empêcher de mourir! Pas de rengaine aussi sur les suites de l'opération. Ce simple procédé leur inculquait une tendresse maternelle pour les petits pous-

sins, qu'ils conduisaient avec amour aussi bien qu'une poule. Çà leur donnait du cœur, en somme; aux femmes, ça le leur enlevait, les gratifiant, en échange, d'un caractère insupportable. Comprenez-y quelque chose!

Le docteur Simonetti, très athée, assurant connaître le corps humain, qu'il avait fouillé comme ses poches — et comme ses poches l'ayant souvent mis à l'envers, — opérait un jour devant Flor.

— Voyez-vous, mademoiselle Anita, disait-il en ricanant et lui en montrant une bouillie sanglante, à force de toucher de pareilles choses, on croit seulement à la matière.

Au même moment, la malheureuse endormie rejeta, d'un geste précis, comme si elle l'eût vu, le cornet de chloroforme que l'aide tenait devant elle.

— Bourreau, va! fit-elle.

— Voilà l'âme, docteur! dit Flor épouvantée. Vous n'avez pas pu l'endormir et elle vous juge!

— Hypothèse psychologique, répliqua-t-il dédaigneusement... trop compliquée et trop élevée pour la discuter avec des femmes...

Puis, le moment n'étant guère opportun, il se

tut, vexé quand même. La jeune fille se trouva ainsi débarrassée de ses invitations à des spectacles qui lui faisaient horreur. Elle allait avec plus de plaisir à l'hôpital des enfants. Là, pas de chirurgie intempestive, seulement l'indispensable, la conservatrice. Elle y accourait pour reposer son esprit, caresser ces petits fronts souffrants, chercher les secrets du mal, minant ceux qui ne savaient point parler. Cette vie où elle frôlait tant de tristesses avait développé son tempérament nerveux. Anita Kerven le dominait savamment, en femme intelligente et de volonté; mais elle s'y usait.

Le lendemain du triste anniversaire, la jeune fille s'arrêta au chevet d'un enfant au front bandé. Un peu de sang traversait le linge.

— Qu'a-t-il? demanda-t-elle au docteur Larsan en lui tendant la main.

— Un petit camarade l'a blessé d'un coup de revolver, en jouant... Nous allons le trépaner... Vous m'aiderez? lui dit-il sans malice, et seulement parce que sa présence semblait lui être particulièrement chère.

— Oh! non! dit-elle en se couvrant la figure de ses mains. C'est affreux! Le trépan... dans

ces petits os mous, dans cette tête blonde!...

Il lui sembla voir... Cela la secoua tout entière. Ses nerfs surexcités par la nuit cruelle qu'elle avait passée, la firent sangloter tout à coup pour cette innocente tête qu'on allait trouer encore.

— Mademoiselle Anita, dit le jeune docteur étonné, la prenant par le bras, allons dans l'autre salle! Les étudiants ne doivent pas voir pleurer une future doctoresse... je ne le veux pas!

Elle se laissa emmener.

— Ici, je suis chez moi. Lavez-vous les yeux, mademoiselle Anita, et allez-vous-en. Ne revenez pas de huit jours, reposez-vous. Et bien loin les idées tristes! Vous avez très, très mauvaise mine. Vous êtes en parfait état de réceptivité pour prendre une sérieuse maladie.

La jeune fille laissa échapper un « tant mieux » si énergique que le jeune homme en fut tout troublé.

— Tant mieux, mademoiselle Anita, de laisser seule une vieille femme dont vous êtes la consolation, la famille Arteaga qui vous aime, sans compter d'autres amis?...

— Non! d'autres il n'y en a plus, à part le

docteur Linden... dit-elle d'une voix molle en secouant la tête.

— Qu'en savez-vous?

Sa voix tremblait en disant cela, mais Flor ne s'en aperçut pas.

— Vous connaissez Jean Arteaga, je crois? demanda-t-elle.

— C'est un camarade de classe. Il vous a recommandée chaudement à moi. Je l'ai très peu fréquenté, car il vient rarement à Buénos-Ayres, mais c'est une nature d'élite, un caractère étonnamment droit.

— Ah! comme il est bon, Jean! dit-elle plus animée, j'aurais voulu un frère comme lui.

— Je sais aussi qu'il aurait voulu une sœur comme vous.

Elle allait sourire; mais, de nouveau, le cruel parallèle revint à son esprit : Lysandre et Jean!

— Je préviendrai ses amis, pensait en même temps le docteur Larsan. Cette jeune fille m'inquiète. Elle est complètement anémiée, épuisée par le chagrin. Puis encore, étudiant avec acharnement et prenant le double de peine, car elle n'y a pas la tête. Elle n'a guère besoin d'étudier

cependant, car pour bien des choses elle en dépasse beaucoup d'entre nous.

Le docteur Eduardo Larsan était tout à fait Argentin. Il lui fallait remonter très haut pour trouver, dans son ascendance, un Espagnol en tête de ligne. Médecin reçu depuis trois années à peine, il revenait de faire un voyage d'étude en Europe, quand nous le trouvons à l'hôpital des enfants. Chez lui, la science remplaçait encore l'expérience; il s'était adonné à la chirurgie infantile où il mettait le soin de son caractère patient et la probité de son jugement droit. Il aimait cette branche de la médecine; aussi avait-il été tout surpris, ce même jour, de voir Mlle Kerven revenir sur ses pas et lui dire suppliante, avec cette simplicité affable que créent les relations entre étudiants et étudiantes :

— Don Eduardo, n'opérez pas ce petit... Vous savez, le blond à jolie figure exsangue?...

— Mais pourtant, mademoiselle Anita!

— Non!... j'aurais horreur de vos mains après, s'il mourait... pas vous, pas vous!...

Et il se demandait s'il ne faudrait pas lui sacrifier un jour... Mais non; *malheureusement*, il n'en était pas encore là.

Arrivé à la dernière limite de l'âge où nous valons tous beaucoup, à cet âge encore enthousiaste, admirant l'honnêteté, l'indépendance, et où l'on veut imiter fermement ces vertus, ennemies de la monnaie et de l'art de vivre commodément, Eduardo Larsan n'avait pas connu encore cette faiblesse, cette concession, qui constitue le premier pas au manquement de la morale médicale.

Ami de ses collègues, incapable de les jalouser, il en admirait au contraire les qualités — et chose rare de nos jours — les faisait ressortir. Dans cette lutte pour la vie où l'on pèse les mots, les moindres jugements, pour qu'ils ne ressortent jamais au bénéfice du prochain, le caractère du docteur Larsan devait être admiré. Il l'était, ayant quand même peu d'imitateurs.

Comme eux tous, il désirait parvenir et ambitionnait le professorat à la Faculté, mais il le voulait conquérir par son savoir et non pas par le favoritisme, la providence des sots et des ignorants.

Deux routes lui étaient apparues au début de sa carrière. La première semblait si étroite que le moindre écart menait dans la seconde. Beau-

coup de camarades se trouvaient déjà dans cette dernière et l'appelaient...

Là étaient les opérations chirurgicales bien rémunérées, les visites assidues, faites sans nécessité chez les riches, les consultations inutiles, l'art de faire revenir le client plusieurs fois avant de lui donner le remède guérissant de suite, et enfin le mariage sensationnel où une jeune fille, séduite par ce titre sonore de docteur — la reposant de celui d'estanciero, encensé si longtemps — lui donnait sa main... et surtout ses revenus.

Ces tentations s'étaient offertes au docteur Larsan, il n'avait pas daigné les voir, voulant aussi la fortune, certes; mais gagnée dans cette route étroite, où il fallait marcher si droit.

Causeur original et sobre, ce jeune homme séduisait par ses déclarations d'une brusque franchise, — aujourd'hui bien démodées, — et tout son charme venait de la simplicité voulue de ses phrases, éloquentes à force d'être naturelles. Chez lui aucun mot oiseux : sa conversation n'avait pas d'arpèges brillants, de variations fatigantes; elle était une claire chose, comme sa conscience. Sans aucun doute, Edouard Lar-

san avait manqué sa vocation. Peut-être s'en doutait-il.

La facilité avec laquelle les natures enthousiastes admiraient la sienne, lui donnait beaucoup d'amis, mais lui les choisissait. Cultivant l'amitié avec soin, — comme le reste, car c'était un méticuleux, — il lui fallait peu de plantes pour tant de soins. Il avait le dévouement délicat, sans égoïsme, sans idée de retour, l'abnégation, sans laquelle on ne peut constituer cette seconde famille, — quelquefois la meilleure, — faite toute d'adoption, choisie, sélectionnée, et dans laquelle l'affection librement consentie est le seul lien.

Dans son existence ordonnée, tranquille, une passion était entrée lorsque Anita Kerven l'avait regardé de ses yeux clairs si étrangement tristes, où l'on pouvait lire encore la note morbide dans la fixité du regard. Il trouvait une attirance singulière à ces lèvres ne souriant jamais, à cette auréole morale, acquise par ce drame poignant, de fraîche date.

La pitié est une porte sûre pour entrer dans une belle âme. C'est ainsi que la jeune fille remplit celle d'Edouard Larsan. Le souvenir de cet

amour endeuillant ce visage la lui rendait plus désirable, plus chère.

Oh ! quelle félicité serait d'effacer cette triste histoire de ce jeune cœur pour y faire refleurir un peu de joie, pour la rattacher à la vie à laquelle elle ne tenait plus ! Quel bienfait serait d'offrir un soutien, une famille, à cette étrangère à laquelle tout allait manquer !...

Il n'osait point penser aussi combien serait heureux celui que Flor choisirait. Il l'aimait toute de pitié, de bonté, la voulant pour la voir sourire, pour la voir heureuse, des enfants dans les bras, pour qu'elle dise : *mon* mari, *mes* fils, *ma* maison, pour qu'elle ne se sente plus seule, pauvre « Fleur de l'air » à la merci du vent qui la fait trembler, de l'orage qui déracine ce parasite frêle et perdu !

En sortant de l'hôpital, la jeune fille se dirigea vers l'hôtel de Rome, où Jean et sa femme étaient descendus. Repartant le lendemain, Mlle Lucienne et Flor devaient aller déjeuner avec eux.

Laure attendait son amie sur le balcon. Lorsqu'elle l'aperçut, elle descendit l'escalier quatre à quatre.

— Je suis bien contente, Florette va ! Ça m'a

porté bonheur de venir à Buénos-Ayres, dit-elle après l'avoir embrassée. Lysandre quitte la Banque! Il en a assez!!... Et moi, donc!!...

— Et pourquoi? hasarda Mlle Kerven.

— Pourquoi? Parce qu'il est excessif dans ses amitiés, parce qu'il a le culte de l'affection! Le gouvernement a brisé la carrière du colonel Remigio Brisson, un de ses amis, convaincu d'avoir conspiré contre le régime actuel. Et Lysandre n'a pas pu supporter cette injustice et les a tous envoyés promener!... Voilà Lysandre, ma chère!... Du reste, lorsqu'il a accepté la direction de la Banque, c'était par fidélité à la mémoire du pauvre Louis, pour continuer son œuvre, pour que d'autres ne vinssent pas avec de nouveaux projets jeter par terre son ouvrage. Monter par amitié, redescendre pour la même cause, c'est bien logique!

Elle parlait, s'exaltait, « la petite mouche »; mais Jean ne disait rien. Il connaissait trop son frère et parfois le jugeait sévèrement. Il savait bien que Lysandre n'avait pas l'intelligence nécessaire, ni l'amour du travail de son prédécesseur pour diriger un établissement de cette importance. Jean comprenait que son frère dis-

paraissait avant que l'on s'aperçût de sa nullité, ayant trouvé — pour se retirer — cette explication chevaleresque, trop moyen âge pour que les intelligents puissent y mordre.

Réellement, la tâche était trop lourde pour Arteaga. Tant de tracas! tant d'écritures! Il valait mieux s'en tenir au rôle de mari de femme riche, être administrateur de ses biens, maître de maison, commandant des fêtes et les organisant. Il y avait encore moyen de se mettre au-dessus de bien des gens et de les dominer. Décidément, il ne le pouvait pas par l'intelligence. L'atavisme, une fois de plus, confirmait ses théories connues. Ses ancêtres n'avaient pas eu le cerveau développé peu à peu par l'instruction; il s'en ressentait. Jean lui-même, malgré toute sa bonté et une certaine intelligence imaginative, n'avait jamais pu s'astreindre aux études sérieuses. Lysandre était peu fait pour la quiétude du cabinet; sa force robuste demandait à s'épancher au dehors. Toute initiative lui pesait, si ses passions ne la lui suggéraient pas.

— Allons! chacun à sa place : les bêtes aux champs! pensa la douce Flor devenant cruelle.

Le docteur Larsan, fidèle à son idée, se pré-

senta le même soir à l'hôtel pour voir Jean Arteaga: mais la petite famille se trouvait au théâtre. Il eut plus de chance avec le docteur Linden, qui s'en allait au club, et ils causèrent en chemin.

En deux mots, Édouard le mit au courant. Il fallait retirer ces deux femmes de la solitude où elles se trouvaient, combiner quelque chose...

— Ce serait plus simple de demander Flor en mariage, dit avec bonhomie le docteur Linden.

Le jeune médecin rougit.

— Mais, docteur, pourquoi voulez-vous...?

— Vous en avez une envie féroce... Alors, cet intérêt..., c'est seulement parce qu'elle est collègue?

— Qu'importe le motif, docteur? Offrez, et devous, elles accepteront toutes les propositions.

— Je n'en vois qu'une. Je fais déménager mes voisins et j'installe mes amies. On perce le mur; on fait une porte; mes enfants s'en vont jouer là quelquefois. J'y vais aussi de temps en temps fumer une cigarette. Je ne suis pas né orateur; Flor fait mes discours. Elle écoute les récits de ma mère et devient patriote. Tout le monde y gagne... Et comme vous êtes aussi un brave gar-

çon, je plaide votre cause, et avec le temps...

— Si c'était possible !...

— Vous voyez bien ! J'avais raison, vous avouez... Ah ! je suis content pour elle ! Mais puisque vous en êtes là, il est bon que je vous mette au courant...

Et sachant à qui il le confiait, le docteur Linden lui fit part des doutes de la pauvre enfant concernant la cause de la mort de Louis Mendel.

Tout troublé, Édouard rentra chez lui et se prit à réfléchir...

— Je n'aurai rien à espérer, pensa-t-il, tant qu'elle ne sera pas certaine. Il faut qu'elle trouve le coupable, et ensuite qu'elle pardonne. Ce doit être très difficile... presque impossible !...

Mais ses réflexions durèrent peu.

— Il est bientôt une heure du matin, Edouard, tu n'y penses pas ! dit une jeune fille d'un ton fâché, en s'avançant vers le jeune médecin.

— Il est bientôt une heure du matin, Blanche, tu n'y penses pas ! reprit son frère en imitant sa voix.

— Je t'attends, voilà !

— Quel esclavage ! Si j'étais marié, cela ne

serait pas plus terrible. Ma sœur ne se couche pas, parce que je ne me couche pas. Ma sœur ne dîne pas quand je ne suis pas là; Blanche, c'est mon ombre.

— Heu !... Je le voudrais bien...

— Il ne manquerait plus que ça !

— Tu es tout le temps dehors. Ta vie est toute prise, il en reste très peu pour moi. Le matin, c'est l'hôpital. Tu arrives; tu empestes le chloroforme, l'acide phénique, mais je ne dis rien. Tu manges à la vapeur, absorbé, causant à peine, et vite : à la consultation ! Et là ce sont des dames comme ça et comme ça qui te retiennent des heures !...

Et comme il riait :

— Oui, des heures. J'enrage. J'aime mieux voir des hommes ici. C'est tout de suite fait; eux ne s'évanouissent pas.

— Quelle erreur ! Bien plus que les femmes, au contraire.

— Et alors, pourquoi faut-il à chaque instant appeler le domestique pour soulever madame, lui jeter de l'eau, etc...

— Parce qu'elles font de petites grimaces.....

— Pour te prendre au piège, mon bel oiseau.

Tu es un joli parti, un gentil garçon, et c'est très doux pour ces malades d'avoir un confesseur aux yeux noirs bien vifs, un confesseur qui n'a pas fait de vœux, et se croit obligé de soigner le moral, de consoler, d'écouter. Tu ris, tu te moques? C'est bien çà, va, fit-elle avec une moue.

Il attira à lui cette tête brune ondulée.

— Tu es jalouse, jalouse de ton frère! Est-ce croyable!

— C'est vrai! c'est vrai! Quand tu seras marié, je serai toute seule! Qui m'embrassera, me caressera, me dira : « Ma petite Blanche »? Personne!

Des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Blanchette! dit le frère ému, tu es une grande enfant! Je voulais te marier avec un collègue, mais ça ne se peut pas : tu es trop jalouse. Tu écouterais derrière les portes, tu regarderais à travers les persiennes; tu pleurerais de rage, si la cliente restait longtemps.

— Probablement. Oh! tu as raison; tu dis la vérité en voulant badiner. Je ne veux ni d'un médecin, ni d'un avocat. Les premiers reçoivent les hystériques, les sentimentales voulant se

faire plaindre, les déséquilibrées ayant le jugement faussé, puisqu'elles sont malades et que l'équilibre est rompu. Elles sont dangereuses pour une jalouse comme moi. C'est la phalange de celles qui simulent, des esprits brillants, des vicieuses : toutes choses troublantes pour un jeune homme. Les seconds reçoivent les rusées, les intrigantes...

— Pas mieux partagés que nous, les avocats ! Et Blanche me dira où elle a pris toute cette science ; dans ma bibliothèque peut-être ?

— Dans ma tête, tout simplement. Je suis une observatrice, moi !

— Presque trop... Où irai-je donc te chercher un mari ? Pas médecin, pas avocat ? Mais à Buénos-Ayres, il n'y a pas autre chose, ma chérie !

— Ne va pas le chercher, il viendra tout seul.

— Et si je te disais : « Blanchette, je me marie demain », que ferais-tu ?

— Oh ! fit-elle épouvantée devant une idée pareille, j'attendrais le premier client qui se présenterait à ton cabinet et je lui dirais : « Monsieur, êtes-vous marié ? » Il ne le serait pas probablement...

— Pourquoi ? demanda le médecin amusé.

— Parce que... j'ai calculé. J'ai ma petite statistique pour occuper mes moments perdus. Sur dix hommes malades, il y a neuf célibataires.

Le docteur riait de plus belle.

... Monsieur, lui dirais-je, il y a ici une jeune fille brune, ni bien, ni mal — plutôt bien, tout de même, — pleine de cœur, très caressante, élevée à la mode, c'est-à-dire sachant lire, écrire, jouer du piano, peindre avec son professeur, ne sachant pas coudre, mais broder en soie, sans le concours de personne, les attributs de toutes les républiques, et même le bonnet phrygien de la nôtre. Elle sait très bien potiner, danser, adore les enfants, garantit les menus, étant gourmande. Son frère l'abandonne; voulez-vous l'épouser?

— Méchante! Et d'après ce tableau, tu crois qu'il en voudrait?

— Tout de suite, Edouard! Vous, les hommes, n'aimez que nos défauts. Ce sont eux qui vous attirent. Jamais vous ne serez frappés du coup de foudre en nous voyant aider aux soins du ménage, en nous surprenant à faire quelque chose d'utile; mais si dans un bal, quand nous faisons les coquettes...

— Tu nous connais bien ; alors, nous sommes bien sots?

— Je ne dis pas ça, ajouta-t-elle en riant. Vous n'êtes pas pratiques de ce côté-là.

— Je croyais, au contraire, que nous l'étions beaucoup. Je te l'ai entendu dire, bien souvent...

— Pas toi, mon Edouard, ni aucun de nos amis. Je voulais parler alors des chasseurs de dots, de ceux qui se vendent et chargent la femme de leur servir l'utile et l'agréable. Elles reçoivent, il est vrai, en échange de gracieux poupons...

— Je suis seul à t'entendre, heureusement, Blanchette. Je ne serais pas flatté, dans un salon, de te voir dire des choses si compromettantes.

— Alors ne m'y accompagne jamais. Ni toi ni moi ne savons mentir. Les jeunes filles de notre époque, de notre monde sont bien renseignées, va. Si elles ne causent pas de beaucoup de choses, elles en pensent long, trop long peut-être... La franchise leur manque, voilà tout...

— Non, Blanche ; la bonne éducation les en empêche.

— Je suis mal élevée, alors. Il y a cinq ans

que notre mère est morte ; tu es donc le coupable.

— J'accepte : je ne suis jamais ici et j'ai tous les torts !

— Alors, pourquoi me dis-tu...?

— Non, mon trésor, reste ainsi, va. Tu es une perle de franchise et d'intelligence. Tu es une âme droite que j'adore, et tu seras une idéale épouse.

A ce moment, une ombre passa sur le visage du jeune docteur. Il pensait à Flor.

— Tu es bien loin de moi, Edouard, maintenant...

— Je songeais...

— Dis-le.

— A ce que serait ma future femme...

— Hum !... Pour faire cette réflexion... saugrenue, c'est qu'il y a une anguille sous roche.

— Peut-être bien...

— Oh ! Edouard, ne mens pas, même pour rire ! Mais c'est bien vrai, je le comprends à ta figure. Dieu ! quel malheur !...

Blanche se prit à pleurer.

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-elle. Tu me trompais !

— Comment ! je te trompais ? dit-il en riant.

— Tu te cachais de moi, c'est la même chose... Tu ne me confiais rien...

— Alors, Blanchette, tu ne veux donc point que je me marie, que j'aie une famille?

— Edouard... tu auras la mienne. Je me marierai et j'aurai des enfants, tant que tu voudras...

— J'aurai une sœur et pas de femme. Ce n'est pas bien complet, cela, il me semble.

— Comment veux-tu, Edouardito, que je passe un jour sans te voir, sans t'embrasser, quand je n'ai vécu que pour toi depuis la mort de nos parents? Mais... ajouta-t-elle curieusement, t'aime-t-*elle* beaucoup... là... beaucoup?

Le frère la regarda bien dans les yeux et trisment secoua la tête.

— Pas du tout, Blanche... pas du tout!...

Elle sauta, ravie, fit deux ou trois tours de valse en chantonnant.

— Bonne nuit, Edouardito!... J'ai encore beaucoup d'espoir.

Le docteur éteignit la lampe.

— Comme elle est jalouse, la pauvre petite! C'est bien excusable, tout de même. .

Et après cette conversation agitée, si explicite, le sommeil tarda beaucoup à venir.

lourdes, comme ceux d'une petite fille. Edouard n'en avait pas soupçonné la beauté.

Pendant un moment, Juanita passa des mains de la jeune fille à celles du jeune homme, et quand Flor la caressait et l'embrassait, instinctivement il faisait de même. Personne ne trouvait extraordinaire ces tendresses pour la toute petite reine.

Peu à peu le cercle de leurs relations s'étendit. Les familles amies, venant visiter les Linden, trouvaient souvent Flor près d'eux, et la jeune fille leur fut sympathique. Pendant les réunions sérieuses et secrètes des chefs, elle aidait la vieille dame à servir le thé. Sachant qu'elle était la fiancée du coreligionnaire mort pour leur cause, ils la traitaient avec une respectueuse confiance. Elle se sentait loin du temps où Pétrona — l'ingrate qui n'avait pas voulu les suivre, — plaçait le châle noir sur sa tête et lui donnait une tape, en guise de caresse !

Enfin, Jean ayant trouvé une maison à son goût, s'installa non loin de chez ses amies, et ce fut pour elles un jour triste, que celui du départ. La vue du berceau qu'on enlevait de la chambre

de Flor les remua surtout d'une façon spéciale. Mlle Lucienne sentit alors quel était l'amour qui avait manqué dans sa vie. Souvent sa compagne émue l'avait surprise chantonnant et berçant Juanita avec tendresse. Le même soir, elle l'aperçut s'essuyant vite les yeux à son arrivée et Flor souffrait beaucoup de voir pleurer sa vieille amie. Pendant si longtemps elle l'en avait crue incapable ! Alors, toutes les deux se prirent à faire la même chose. Tout cela pour cette petite créature entrée dans leur cœur en conquérante, et dont le souvenir fit pousser à Mlle Lucienne une de ces idées de vieilles — qui ne veulent pas déloger.

De nouveau, elle se remit à confectionner des brassières compliquées, en linon, à petits plis, garnies de cette adorable dentelle arachnéenne appelée *ñanduti*, tissée par les femmes du Paraguay, et qui égale les plus belles de l'Europe.

Flor ne s'en doutait pas, mais se trouvait au centre d'une vaste conspiration.

Un matin, en arrivant à l'hôpital des enfants, elle aperçut à la porte, une jeune fille accompagnée d'une bonne, qui la regardait avec curiosité. Elle ne s'en inquiéta pas. Ce n'était

pas la première fois qu'on regardait ainsi l'étudiante entrant avec les jeunes gens, sa serviette sous le bras. Le soir, elle recevait un billet ainsi conçu :

« Mademoiselle Kerven,

« Vous prêteriez moins à la critique des femmes si vous vous coiffiez comme tout le monde. On dit que les doctoresses posent toutes et veulent se masculiniser. Les bandeaux vont bien aux brunes et très mal aux blondes. Vous devez le savoir. Vos amies vous prient de vouloir bien onduler vos cheveux le plus tôt possible. »

— En voilà une lettre extraordinaire ! dit Mlle Kerven en la faisant passer à la vieille demoiselle. Ce doit être un tour de Laure ; elle devait arriver ces jours-ci pour faire ses achats.

— C'est elle sûrement : elle aura voulu t'intriguer.

— Lucienne, c'est une ruse. Elle a peur que j'aille à son mariage coiffée ainsi, et veut me préparer à l'avance au changement.

— Fais-le alors pour qu'elle soit contente. Moi-même je n'en serai pas fâchée, je te l'avoue.

— Je n'y ai pas le cœur, Lucienne.

— Alors, je n'en vaux pas la peine ?

La jeune fille l'embrassa.

— Si cela vous fait plaisir, j'y vais tout de suite.

Elle revint transformée : pas plus joyeuse qu'à l'ordinaire, mais, grâce aux frisures, elle avait repris cet air enjoué des blondes, dont les yeux rient avant elles.

La même jeune fille, la regardant curieusement lorsqu'elle rentrait à l'hôpital, attira son attention, cette fois. A sa grande surprise elle entendit la voix du docteur Larsan dire, derrière elle.

— Que fais-tu, Blanche, par ici ?

La réponse, heureusement, ne vint pas aux oreilles de Flor.

— Je viens pour savoir si ma future belle-sœur est plus présentable, si elle a quitté son col d'anglaise et ses bandeaux plats !... J'ai le plaisir de constater qu'aujourd'hui elle me va beaucoup plus que l'autre jour. Tu as mon approbation, Edouardito ; j'en ai pris mon parti : va, tu peux flirter !

— Cette mâtine joue avec les choses les plus sacrées ! pensa le jeune homme.

Enfin, un jour de bonne heure, Flor très affairée, en costume de voyage — petit drap marron, genre tailleur — ouvrit la porte de communication, et entra dans la maison voisine pour dire adieu à Mme Linden et embrasser les enfants avant son départ pour le Rosario.

— Vous êtes bien élégante, Anita, lui dit affectueusement la vieille dame.

— Je ne peux pas être plus simple, pourtant...

— C'est pour cela... précisément. Je voudrais vous voir lundi, dans la robe de crêpe mauve, remplie de volants. Comme elle vous ira bien !

— Je la mettrai au retour pour vous faire ce plaisir. On me l'expédiera seulement demain.

Les enfants, encore au lit, arrivèrent en chemise et se suspendirent au cou de la jeune fille.

Elle s'en défit avec peine.

— Ne vous échappez pas encore, dit la vieille dame.

Et, la prenant par le poignet, elle l'emmena dans sa chambre, ferma la porte, et dit à voix basse :

— On parle de révolution. Le peuple vainqueur est humilié de se voir traiter en vaincu... Le régime, un moment abattu, se relève... Pouvons-nous tolérer cela?... Un meeting de plus de vingt mille hommes, composé de radicaux enthousiastes, défilera demain, devant la Maison-Rose. Alem doit faire un discours... On peut tout espérer de ce chef idolâtré par la foule!... En lui est incarnée l'âme du peuple; il le comprend tellement bien qu'à un seul signe!...

Peut-être n'y aura-t-il rien; mais pas d'imprudences!... Si Buénos-Ayres n'est pas tranquille, restez là-bas, c'est plus sûr!... Je suis plus satisfaite de vous savoir loin. Le voisinage de ma demeure n'est guère une sauvegarde pour vous, au contraire. Le gouvernement ne ferait rien contre une vieille femme..., je le pense, au moins, mais il déteste Roland, il lui en veut!...

— Espérons, madame, dit Flor avec un soupir, que tout marchera selon les intérêts du peuple.

— Vous n'êtes pas convaincue, Anita, dit tristement Mme Linden. Vous n'êtes pas née ici, et ne sentez pas comme nous!

— Quelle erreur, madame ! J'adore cette terre, ne me souvenant pas de la mienne, et pour cela, précisément, ces luttes sanglantes entre frères... m'inspirent une telle...

Elle allait dire : *répulsion;* mais elle se retint.

Comme si elle la devinait, l'ardente patriote ajouta :

— Les chrétiens, Anita, ont arrosé de leur sang les premières manifestations de la foi... Les peuples en font autant pour engendrer la justice. Hélas ! il n'y a pas d'autre moyen !...

La conversation s'arrêta : Mlle Lucienne entrait. Son esprit simple et son instruction sommaire ne lui permettaient pas d'être juge dans la discussion.

On s'embrassa de part et d'autre et nos voyageuses montèrent en voiture, Flor tout attristée de ces nouvelles.

Le dimanche matin, on apprit, en effet, que la révolution avait éclaté à San Luis. A Buénos-Ayres le meeting s'annonçait nombreux, tumultueux même, à la pensée que les frères des provinces revendiquaient leurs droits... mais, hélas ! les troupes venues de Lomas, dans la nuit, du campement de Santa-Catalina, station-

naient dans les places; de petits canons placés sur les terrasses avoisinant la Maison-Rose, à droite et à gauche, transformaient en batterie la tranquille place Victoria. Les précautions étaient prises. Les manifestants, à la première alerte, se fussent trouvés entre deux feux. Les canons auraient moissonné le peuple. C'eût été une atroce boucherie.

Les chefs le comprirent ainsi. La voix aimée qui devait les entraîner se tut, devant cette fatalité : la trahison avait encore passé par là !

IV

Jean Arteaga savait combien ce voyage — du Rosario à l'estancia — serait pénible à ses amies, aussi pria-t-il le docteur Larsan et sa sœur, au nom de Lysandre, de venir assister au mariage.

— Cela distraira Mlle Blanche, toujours si seule, ajouta-t-il; puis je compte sur vous, Édouard, afin de prendre au Rosario la même voiture que ces dames...

— Bien, bien! dit le jeune docteur avec bonté. J'en suis; c'est entendu.

Quant à Blanche, elle sauta de joie; elle allait donc connaître l'idole de son frère, lui parler, la juger pendant deux jours au moins!

Le docteur Larsan lui recommanda de faire

son possible pour égayer les voyageuses et lui en expliqua le motif.

— Oui oui! Je ne ferai pas d'effort, étant née aimable.

Voilà pourquoi Lucienne et Anita virent descendre du break qui vint les chercher à l'hôtel du Rosario, Eduardo et Blanche.

— Vous, ici! dirent-elles.

— Invités au dernier moment, je n'ai pas pu vous prévenir... Permettez-moi de vous présenter ma sœur à laquelle j'ai souvent parlé de vous.

Gracieusement le petit diable s'inclina; Mlle Saenz lui donna un baiser; la jeune fille en fit autant, reconnaissant fort bien les yeux curieux qui l'avaient dévisagée dernièrement.

Blanche aussi, la figure pétillante de malice, admirait les frisons, et pendant que Flor suivait de l'œil, par miracle, l'arrangement des cartons à chapeaux, elle s'approcha du cocher et lui dit à voix basse :

— Vous avez bien compris! A partir de l'estancia d'Oloasco, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle, et n'ayez pas peur. Cet animal s'emballe tout le temps, qu'entre les

rênes, sa queue reste prise. Aussitôt délivré, c'est un mouton.

Ils partirent. Blanche s'assit près de Mlle Lucienne, pour laisser son frère à côté de la jeune fille. Déjà elle abdiquait!

Une demi-heure après, ils se trouvaient en pleine campagne. La plaine s'étendait immense, verte, marbrée de noir, car c'était l'époque du labour. De ci, de là, un arbre apparaissait humilié et triste de ce qu'on n'ait jamais pensé à lui donner de frères; des tas énormes de foin attendaient que le froid tondît l'herbe ; mais il faisait doux et elle poussait en dépit du calendrier.

— Ah! les paysages de la Suisse à côté de ceux-là! murmura le docteur.

— Compare-les, en effet, répondit sa sœur. Compare les rivières à la mer! Nous avons de quoi fabriquer deux cents Suisse si nous le voulons, dans une seule province! Moi, je n'aime pas les choses microscopiques, mélangées, heurtées comme dans un cataclysme, où la petite plaine a peur de la montagne, qui l'enserre comme dans une boîte et de la rivière pouvant l'inonder.

— La Suisse est un pays enchanteur,

Blanche, admiré de tout le monde, et tu es la seule...

— Eh! bien, je serai la seule trouvant son pays plus beau que les autres. Ce n'est pas une excentricité trop déplacée.

Mlle Saenz souriait, pensant comme elle.

— A-t-on chaud? ajouta la jeune fille, on s'en va en Patagonie. A-t-on froid? A Corrientes. Et l'on est toujours chez soi.

— On devrait aller à Corrientes tu veux dire; mais on n'y va pas, aimant mieux le Paraguay.

— C'est vrai! encore une aberration! Corrientes cependant et ses environs sont splendides! On bâtirait des villas entre les orangers et les cactus. Mais non! Comme les Français de bon ton qui se font blanchir à Londres et y ont leur tailleur, les Argentins fortunés s'en vont au Paraguay, à l'Uruguay porter leur argent. Ils ne voient pas les sites délicieux, à douce température, égayant la côte du Paraná.

— Il y a des moustiques, affirma Edouard et rien que des fleurs.

— C'est quelque chose, dit Blanche.

— Pas assez, reprit-il, quand on a faim. J'ai connu un malade voulant résider là l'hiver —

par patriotisme aussi, comme toi; — eh bien, il s'en est retourné. Il aurait été obligé de manger des fleurs!

— Ça l'aurait peut-être guéri... et ce doit être infiniment plus gracieux de voir son assiette remplie de roses qu'ornée d'un bifteck saignant...

— Tu devrais essayer!...

— Ces *criollos* ayant voyagé sont insupportables, dit la jeune fille en colère, pendant que Mlle Kerven parvenait à sourire. Ils reviennent d'Europe dégoûtés de tout : de nos succulents *asados*, de notre simple *puchero*. Même nos femmes ne leur plaisent plus! Nos femmes, admirées par le monde entier, comme les Circassiennes! D'après eux, il leur manque cette saveur, ce piquant, ce je ne sais quoi! Or, savez-vous, Mlle Kerven, ce qu'est le « je ne sais quoi » ? C'est la maigreur. Tu peux rire, Édouard, et nier; ça m'est égal, je le dirai quand même. Je n'aime pas les femmes genre Tanagra; je trouve que des coussinets de graisse à l'est, à l'ouest, etc..., ne leur vont pas mal...

— Blanche!

— Laissez-la dire, fit en souriant Mlle Lucienne.

- N'est-ce pas, mademoiselle! Édouard, tu ne connais pas les hanches en fil de fer, les poitrines en caoutchouc; eh bien, c'est l'armature de la femme... trop immatérielle — genre inconnu chez nous. — Elles ont des robes de coupe savante, de vrais chefs-d'œuvre, serrant par ici atrocement, lâchant par là, au point que seuls des artistes savent les habiller.

Et ils comparent tout cela — c'est triste à dire — avec nos figures fines, nos bustes irréprochables...

— Continue, Blanchette; ne te gêne pas!

— Je parle en général, fit-elle rougissante, et pas pour moi!

— Cependant tu serais encore la seule à nier qu'une Parisienne.....

— Ah! celles-là, je te l'accorde, je leur permets la compétence, bien qu'elles aient aussi leurs petites ruses, comme nous, du reste. Elles nous gagnent sur bien des points, Édouard; mais nous les dépassons en d'autres. C'est égal, cela fait enrager cette *désargentinisation!* Moi, gouvernement — et Blanche frappait sa poitrine, — je mettrais un impôt sur les voyageurs argentins. Ah! vous voulez voyager, mes amis,

par patriotisme aussi, comme toi; — eh bien, il s'en est retourné. Il aurait été obligé de manger des fleurs!

— Ça l'aurait peut-être guéri... et ce doit être infiniment plus gracieux de voir son assiette remplie de roses qu'ornée d'un bifteck saignant...

— Tu devrais essayer!...

— Ces *criollos* ayant voyagé sont insupportables, dit la jeune fille en colère, pendant que Mlle Kerven parvenait à sourire. Ils reviennent d'Europe dégoûtés de tout : de nos succulents *asados*, de notre simple *puchero*. Même nos femmes ne leur plaisent plus! Nos femmes, admirées par le monde entier, comme les Circassiennes! D'après eux, il leur manque cette saveur, ce piquant, ce je ne sais quoi! Or, savez-vous, Mlle Kerven, ce qu'est le « je ne sais quoi » ? C'est la maigreur. Tu peux rire, Édouard, et nier; ça m'est égal, je le dirai quand même. Je n'aime pas les femmes genre Tanagra; je trouve que des coussinets de graisse à l'est, à l'ouest, etc..., ne leur vont pas mal...

— Blanche!

— Laissez-la dire, fit en souriant Mlle Lucienne.

- N'est-ce pas, mademoiselle! Édouard, tu ne connais pas les hanches en fil de fer, les poitrines en caoutchouc; eh bien, c'est l'armature de la femme... trop immatérielle — genre inconnu chez nous. — Elles ont des robes de coupe savante, de vrais chefs-d'œuvre, serrant par ici atrocement, lâchant par là, au point que seuls des artistes savent les habiller.

Et ils comparent tout cela — c'est triste à dire — avec nos figures fines, nos bustes irréprochables...

— Continue, Blanchette; ne te gêne pas!

— Je parle en général, fit-elle rougissante, et pas pour moi!

— Cependant tu serais encore la seule à nier qu'une Parisienne.....

— Ah! celles-là, je te l'accorde, je leur permets la compétence, bien qu'elles aient aussi leurs petites ruses, comme nous, du reste. Elles nous gagnent sur bien des points, Édouard; mais nous les dépassons en d'autres. C'est égal, cela fait enrager cette *désargentinisation!* Moi, gouvernement — et Blanche frappait sa poitrine, — je mettrais un impôt sur les voyageurs argentins. Ah! vous voulez voyager, mes amis,

pour dénigrer votre pays en revenant? Eh bien! compensez à la yankee : donnez de la monnaie, vous parlerez ensuite..... pour votre argent!

Le plus longtemps possible le frère et la sœur soutinrent la conversation, mais Mlle Saenz répondait maintenant sans sourire, comme si son âme était ailleurs; puis elle tira un chapelet de sa poche et les petites graines noires se prirent à courir, très pressées, entre ses doigts.

— Elle dit des oraisons jaculatoires... avec indulgences... pour les morts, bien sûr.

Et cette idée serrant son bon cœur, Blanche ne put rien dire.

Le docteur, plus fort, entama une discussion socialiste avec Flor, à propos des colons; mais un instant après la jeune fille parlait à peine et soupirait oppressée. Ah! seule, elle se fût jetée dans les bras de Mlle Lucienne et elles auraient pleuré!

Blanche remarquait la pâleur de sa compagne. Une tristesse invincible les prenait eux aussi. Elle eût voulu serrer la jeune fille sur son cœur et lui dire :

— Oubliez, Anita... Édouard vous aime. Je vous aime. Il y a des vivants qui valent les

morts! La vie peut être encore belle pour vous! Elle le sera, si vous le voulez!...

Soudain, les yeux de Flor devinrent hagards, elle serra les dents.

Le docteur la prit alors par les poignets et la regarda d'une étrange façon.

— Eh! bien, pensa-t-elle, il ne se gêne plus... même devant Mlle Lucienne!... Édouard, tu perds la tête!...

Mais le docteur regardait Flor toujours aussi audacieusement. Alors, Mlle Kerven poussa un soupir, ploya le bras, y reposa sa tête et s'endormit.

Mlle Saenz ne demanda rien. Son âme, son corps, elle tout entière étaient toujours ailleurs, et les grains noirs filaient toujours.

— Tu l'as endormie, Édouard? demanda Blanche à son frère.

— Oui, pour éviter une affreuse crise...

— Mon Dieu! je souffre bien, moi aussi! Fais-moi dormir. J'ai envie de pleurer!

— Je ne pourrais pas, ma Blanche. Il faudrait trop de temps... tu es trop récalcitrante...

Tout à coup, Mlle Saenz, très peureuse, se leva :

— Santa Rita ! ce cheval s'emporte ! Santa Bárbara ! aie pitié de nous !...

La voiture oscillait dans une course folle.

— Ne craignez rien, mademoiselle. Une voiture à quatre roues ne versera pas facilement. Appuyez-vous sur moi. Et toi, Blanche, soutiens Mlle Kerven.

Elle l'attrappa par la taille, l'attirant vers elle ; le docteur coucha la tête de la jeune fille sur l'épaule de sa sœur, comme un petit enfant, et Blanche, tendrement, la retint.

Par moments, le cheval se calmait, mais Mlle Lucienne ne le perdait pas de vue et tremblait au moindre écart.

Justement, à un point où la route semblait très mauvaise, remplie d'ornières, la bête s'affola. Le docteur tranquillisait Mlle Lucienne, qui couvrait sa figure des deux mains et invoquait tous les saints du ciel.

Enfin, cette course effrénée leur fit gagner près d'une heure. Devant le péril, Mlle Saenz avait oublié sa douleur. On arrivait à l'estancia, quand Flor se réveilla.

Comprit-elle ? Peut-être, car elle chercha la main d'Édouard et lui dit :

— Merci!... Que vous êtes bon!...

Pendant ce temps, Blanche riait avec le cocher, très familièrement.

— C'était très bien, lui disait-elle. La vieille demoiselle a eu peur et n'a pas pleuré. Donnez double ration à cette bête. Voilà pour les deux.

Elle lui glissa un billet dans la main, puis tout à coup revint sur ses pas :

— Je n'ai pas voulu vous appeler bête : « Voilà pour les deux, vous et la bête. »

— Oh! mademoiselle, j'ai bien compris!

Gracieux, empressé, Lysandre serrait les mains, faisait l'aimable. Il esquiva le regard de Flor, qui paraissait vouloir fouiller dans ses yeux, et la jeune fille sentit augmenter sa certitude.

— Ce sera pour aujourd'hui, pensa-t-elle.

Esther les conduisit dans leurs chambres. On entendait, en haut, en bas, dans les couloirs, des éclats de jeunes voix fraîches, puis les voix graves des mères exhortant au silence.

Mme Arteaga, Esther et les deux amies s'embrassaient tendrement. Elles admiraient la petite Jeanne, dont la venue au monde avait ouvert dans le cœur de Mlle Kerven une fêlure imperceptible, qui deviendrait brèche peut-être un jour.

Quand la jeune femme vit la robe de Flor si légère, si délicieusement mauve :

— Tu as choisi çà, toi, ma Flor? Tu te corriges, enfin!... Elle est ravissante, ravissante!... Tu seras la plus belle!... Quel goût!...

Gagnée par la joie générale, par les rires qu'on entendait partir en fusées joyeuses, la vieille fille elle-même souriait en regardant sa robe de soie noire, garnie de jais. L'idée de voir Mlle Saenz quitter son châle noir lui couvrant la tête, pour prendre un chapeau, égayait beaucoup Esther.

— Les modes changent vite, Mlle Lucienne; sans cela, vous eussiez pu garder ce chapeau pour le mariage de Flor, car il faut de grandes occasions pour vous faire laisser votre costume monacal.

— Tu as de l'audace, Esther! dit vivement la jeune fille.

A sa grande surprise, Mlle Saenz répondit :

— Je voudrais alors une plus belle robe! en velours... oui, oui, j'irai jusque-là! Il faudrait bien, je remplacerais la mère!...

— Vous n'aurez pas la peine de faire cette dépense, Lucienne!

— Je le regrette, ma fille. J'aurais tant voulu

voir de petits enfants autour de moi! Je me contenterais d'un seul, comme Juanita, venant de ma Flor, que Louis et Pascal ont tant aimée et qui est aujourd'hui ma seule consolation.

La jeune fille semblait émue et regardait son amie sans rien dire.

— Viens, Flor.

Elle prit sa tête et l'appuya sur sa poitrine, lui parlant doucement en caressant ses cheveux :

— Je te remercie de garder tant de fidélité au souvenir de mon neveu; mais un jour, quand je n'y serai plus, que tu seras seule!...

— Oh! mon amie, ne parlez pas de ces choses!

— Et en attendant... pour embellir les derniers jours de cette vieille...

Esther se leva, sentant la conversation décisive; mais la coiffeuse entrait :

— Alors, je reste là. Flor sera peignée à mon goût et non au sien.

— Oh! je connais tes idées à ce sujet, dit un peu plus gaiement la jeune fille. Laure ou toi m'avez envoyé un anonyme.

Esther se défendit, mais ne parvint pas à convaincre les deux femmes. Comment auraient-elles pu, en effet, soupçonner Blanche?

La coiffeuse les amusa en leur racontant qu'une jeune fille brune suppliait son frère de se laisser friser. Le trouvant trop récalcitrant, elle s'était approchée de lui avec un fer chaud et lui avait brûlé un côté de la moustache.

— Oh! c'est Blanche, j'en suis sûre, dit Flor.

— Quelle bonne idée a eu Jean de les inviter, répondit la jeune femme. J'ai entendu parler de cette jeune fille dans les meilleurs termes.

— Elle ressemble trop à son frère pour être banale, reprit Flor.

Lucienne et Esther se regardèrent en souriant, étonnées de cette réflexion.

Quand elle fut prête, Esther s'écria :

— Que tu es bien!

— Flatteuse! répondit Flor avec une secrète satisfaction.

— Tu as le genre, la distinction de la Française.

— Pas le « je ne sais quoi » de Blanche Larsan, au moins?

— La fraîcheur de tes vingt ans, ta carnation de blonde, l'originalité émeraudée de tes yeux... Et à propos!...

Elle posa sa fille sur le lit et s'en alla en courant.

— J'allais oublier de vous donner un souvenir de la naissance de Juanita, dit-elle en revenant et en mettant au cou de Mlle Lucienne une broche d'améthyste. A toi, Flor, ce papillon de brillants dans tes cheveux. Jean m'a donné le pareil, je le prendrai tout à l'heure !

V

Vers cinq heures de l'après-dînée, elles furent prêtes. Mlle Saenz s'assit commodément pour réciter ses prières et Flor quitta la chambre. Elle entr'ouvrit celle d'Esther et aperçut Juanita qui dormait. Elle la regarda un moment. Chaque fois, à l'admirer, elle puisait un désir de vie, une soif de choses inconnues où elle distinguait seulement la paix qui dominait. Elle sortit, la physionomie un peu agitée, mais résolue.

— Eh! bien, finissons-en! murmura-t-elle.

Elle frappa à la porte de la chambre des Larsan.

— Blanche est là, don Eduardo?

— Oh! non. Elle n'est même pas en toilette et court dans la campagne!

— Tant mieux, alors! Voulez-vous descendre au jardin, docteur? J'aurais besoin d'un petit conseil.

— Je vous suis, dit gentiment le jeune homme, un peu troublé.

Côte à côte, ils marchèrent lentement dans l'allée. Flor, la première, prit la parole.

— Si j'ai bien compris, vous connaissez beaucoup de détails sur la triste histoire qui s'est passée, près d'ici, il y a deux ans.

— Oui, mademoiselle Anita. Je sais que la vue d'une certaine personne est aujourd'hui un martyre pour vous.

— Je la soupçonne depuis longtemps. Elle a joué un rôle dans cette mort; celui de Judas, peut-être. Eh! bien, je veux savoir! Je ne quitterai pas cette maison sans lui avoir parlé. Jamais je ne retrouverai une occasion pareille. L'état actuel de son esprit, au moment d'un acte solennel comme celui qu'il va accomplir, sera plus prompt à la confidence...

— Peut-être! mademoiselle. Je crois, au contraire, que cet homme sera plus fort que vous dans sa défense; il peut prendre vos questions en badinant, selon sa coutume, et vous n'en

viendrez pas à bout! Que n'ai-je le droit, mademoiselle Anita, de lui en demander compte en votre nom! Cela m'est très pénible de vous savoir exposée aux insolences de ce brutal qu'est Lysandre Arteaga! Je connais sa manière de parler aux femmes; elle est lâche comme lui-même.

— Oh! ne craignez rien pour moi! Dans ce moment-ci, il n'est pas à redouter. Je saurai tout ce que je voudrai, j'en ai la conviction. Seulement, il me faudra être douce, insinuante... Si je lui montre l'horreur que je ressens pour lui, je n'en obtiendrai rien. Je connais un moyen cependant, un seul, docteur. Pour cela, j'ai besoin de vous!... Vous avez de l'amitié pour moi, je le sais. Je l'ai vu il y a longtemps. Aidez-moi donc aujourd'hui, je vous le demande. Le doute m'empêche d'être tranquille, de rendre heureux ceux qui m'entourent... Quand je saurai... je prierai Dieu de pardonner... jusqu'à ce que je le puisse... et j'abandonnerai le coupable à sa justice... ou à sa bonté...

— Bien sûr, mademoiselle Anita?

— Oui; je ne veux plus me venger... J'aime trop les autres... et ma pauvre Laure!

— Et comment puis-je vous aider?

— En m'endormant, don Eduardo, en me recommandant d'être forte et d'être calme. Je le serai, ayant votre appui, sans votre blâme. Oh! ces expériences ne vous plaisent guère, mais vous l'avez fait ce matin, et il en faudrait si peu, maintenant! La récidive est si facile! Oh! faites-le, mon ami, c'est pour la paix de toute ma vie!... L'oubli sera difficile!... mais la paix peut venir, et je la désire!... Ah! vous ne savez pas, tout ce que je vois dans une âme, lorsque je suis gravement malade ou qu'une surexcitation anormale se produit en moi! C'est comme si l'on touchait un clavier, dont les fils récepteurs seraient dans mon cerveau!... Je lis, je lis... ce qu'un autre écrit!...

La nuit où je suivais le corps de mon fiancé, je devais être prise d'un de ces sommeils, sans doute, car jamais autrement je n'aurais eu tant de courage! Malgré moi, ma main guidait mon cheval à droite; inconsciemment je m'éloignais d'Arteaga. Eh! bien, don Eduardo, je ne l'ai jamais dit, ayant eu peur qu'on me traitât de folle. Si Lysandre était venu jusque chez nous, j'aurais su tout le drame! Il me semblait alors

être tout autre; mon âme s'accusait. Je pensais à peu près ceci : « Je n'aurais jamais cru qu'il l'eût tué, jamais! Je comptais sur le vol, oui, sur un attentat quelconque indéterminé, mais pas sur cette chose affreuse! Voilà où m'ont poussé mon ambition, un moment de jalousie; voilà le résultat de ma déloyauté!... »

Je repoussais ces idées se mêlant aux miennes, au pauvre chaos qu'était mon esprit à ce moment-là. Elles me faisaient l'effet de certains airs de musique qui vous harcèlent sans qu'on puisse les chasser... Je luttais pour ressaisir ma personnalité, si intimement liée à une autre dans ce tragique instant!...

Quand il nous quitta, je redevins *moi*; mon âme accompagnait enfin le mort!

Bien plus tard, ces choses me sont revenues et j'ai pu mieux les apprécier. Pendant la maladie de mon bienfaiteur, j'allais, je venais, impassible, accomplissant ma tâche, dormant souvent d'un sommeil factice. Ensuite, j'ai lutté. Quand je sentais venir la crise... je ne la voulais pas. Je me suis guérie, par la volonté. Seulement, ce matin, dans mon état d'âme, il vous a été facile de m'endormir, et maintenant,

docteur, un rien, un simple désir de votre part, et je dormirai encore.

— Je le ferai pour vous, mademoiselle Anita; mais d'instinct j'aime peu ces choses. C'est égal, vous ne risquez rien, je veillerai sur vous, dussé-je ne pas quitter la porte et y demeurer comme une sentinelle. Et que ce malotru ne s'avise pas de vous insulter, sans cela!...

— Je n'en ai point peur! Quand on est coupable, l'aplomb est rabattu de moitié, et je me sens devenir si haineuse, je suis si surexcitée, qu'à la moindre parole...

— Donnez-moi vos mains, ma chère Anita. Là... c'est bien... Vous m'avez attendri par votre insistance; je cède pour vous obéir, ne croyant guère en ce pouvoir extraordinaire, pouvant peut-être vous induire en erreur... Mais enfin, vous voulez!... Dormez-donc!... et soyez calme. Que votre intelligence ne soit pas troublée. Questionnez avec votre nouvelle lucidité. Pas d'hésitations. Soyez ferme, ne tremblez pas! Pensez que vous êtes juge, mais de la cause d'un autre. C'est ainsi *que je le veux* et *qu'il le faut*!... Allez... chère amie; et en vous réveillant, souvenez-vous!...

D'un joli geste, elle rejoignit sa cape de laine blanche, garantissant son cou et ses bras nus, puis, le corps un peu raidi, la tête très haute, elle partit à la recherche du maître de la maison.

VI

Mlle Kerven aperçut Lysandre Arteaga donnant des ordres. Elle alla à lui bravement, et, d'une voix creuse, un peu blanche :

— Lysandre, lui dit-elle avec douceur, je voudrais vous parler.

— Me parler, maintenant? fit-il inquiet.

— Le moment n'est guère opportun... pour vous; mais tout à l'heure, il serait difficile de vous saisir.

Amicalement presque, elle le prit par le bras.

— Comme cela... vous ne m'échapperez pas. Vous avez bien cinq minutes, dites, pour la fiancée de votre ami défunt? Une fiancée comme moi est presque une veuve, on lui doit des égards... Tenez, Jean n'est pas chez lui, ajouta-

t-elle avec une certaine satisfaction, asseyons-nous dans son cabinet.

— Je suis à vos ordres, Anita. Heureusement que Laure n'est pas là!

Flor parut ne pas entendre cette sottise.

— Auparavant, comme je vous rendrai la liberté quand il me conviendra et pour que personne ne nous interrompe, permettez...

Elle ferma la porte à clef, et, très simplement, par l'échancrure de son corsage, elle la plaça sur sa poitrine.

Edouard les avait vus rentrer et se plaça dehors, près de la fenêtre, pour la défendre en cas de besoin.

— Je suis donc prisonnier? dit Lysandre, essayant de rire.

— Prisonnier chez vous, Lysandre... c'est bien commode! Si tous les coupables étaient ainsi punis, il y aurait des crimes tous les jours. Voyons! je réclame de vous maintenant beaucoup de sincérité. Vous passez pour l'homme franc, par excellence... c'est le moment de le montrer... Dans quelques heures, vous allez commencer une nouvelle existence... à deux... la plus douce...

— On peut s'asseoir, prédicateur, pour entendre le sermon?

— En face de moi et tout près...

Elle approcha un fauteuil; leurs genoux se touchaient presque.

— Vous allez épouser une adorable enfant dont le cœur est sans tache et l'âme toute blanche!...

— Je l'espère bien!... fit-il ironique.

— Vous, au contraire, avez un remords troublant votre vie... un remords que je connais... mais pas suffisamment... et c'est votre confession que je viens chercher... *que je veux!...*

— Je ne vous comprends pas... et je me suis confessé hier, Mlle Kerven.

— Si vous l'avez bien fait, je vous en félicite; mais cela m'avance peu. J'exige de vous le récit détaillé de l'emploi de votre temps, le jour de la mort de l'avocat Louis Mendel. Et cela depuis le moment où vous l'avez laissé dans son cabinet... jusqu'à l'heure du crime.

— Mon Dieu, mademoiselle, je vous le dirais bien... mais vous *exigez*, vous parlez de remords... J'ai bien l'honneur de vous saluer...

Et se levant, il se dirigeait vers la porte.

— Vous ne sortirez pas, et si je n'arrive pas à savoir maintenant même, devant les invités, en pleine table, tout à l'heure, je parlerai!... D'ailleurs, je ne suis pas la seule à vous soupçonner, monsieur Arteaga; d'autres personnes plus influentes, plus haut placées...

Il pâlit.

— Et que diriez-vous, mademoiselle? fit-il avec un air de curiosité, en se rasseyant.

— Je dirai que la mort de votre ami fut le résultat de votre mauvaise langue, de votre jalousie, de votre déloyauté... Que vous ne l'avez pas tué de votre main, certes, mais que vous en fûtes cause, espérant qu'on lui volerait les documents en son pouvoir, et que dans l'ardeur d'une lutte... mais vous n'avez pas songé à la mort, je ne le crois pas... Je dirai enfin que vous seul saviez le chemin et l'heure où Louis Mendel devait passer!...

— Assez! assez! mademoiselle. Toutes ces suppositions...

— Il n'y a que des certitudes! fit durement la jeune fille en le regardant bien.

Et rejetant sa mante, dans sa toilette de bal, debout, animée, elle poursuivit :

— Avouez! et je me tairai, je le jure!... Pour l'amour de Jean et de Laure, les seuls amis de ma vie d'orpheline... les seuls compagnons de mes jeux d'enfant... puisque l'autre est mort!... Dites tout et je me tairai!... Je vous serrerai la main devant tous, sans trembler, comme si je vous estimais... comme si je vous... pardonnais! Jamais personne ne saura!... Mais je veux connaître le coupable, celui qui fut votre instrument!...

Arteaga baissa la tête. Elle était capable de le dénoncer en pleine fête... Il lisait une dureté, une résolution sur ce visage ordinairement si doux.

— Tenez, Anita Kerven, il vaut mieux s'expliquer... Cela me pèse depuis longtemps. Je suis innocent de ce crime. Un hasard, une fatalité terrible m'en ont rendu la cause... Un Indien... un domestique m'avait entendu causer... il avait des intérêts...

— Le domestique d'Oloasco, n'est-ce pas? demanda-t-elle en se rasseyant.

Et se rapprochant encore de lui, au point qu'il sentait son souffle sur sa figure, elle lui prit nerveusement la main.

— Ne parlez plus, ajouta-t-elle... J'y suis... Il vous servait le thé... Il était six heures du soir... Vous aviez quitté Louis depuis une heure à peine... Vous aviez vu cette liste fatale, vous, son meilleur ami... Le nom d'Oloasco, votre voisin, fils de Basques comme vous, vous avait frappé... Le lendemain, le nom de Mendel serait dans toutes les bouches; on applaudirait sa loyauté, son désintéressement... sa fermeté... Vous aviez peur de ces louanges qui allaient venir...

Elle s'arrêta pour soupirer... Le front dans sa main, Lysandre ne bronchait pas. L'écoutait-il? Non; son âme allait en avant, reconstituant le drame, et, docile, martelant les mots avec lenteur — car ils devaient être pénibles à penser aussi pour le coupable, — Flor les répétait.

— Vous arriviez devant l'estancia d'Oloasco, ayant besoin de parler, d'étaler votre rancune, de vous venger de cette part de gloire dont vous n'aviez pas un rayon, pas une étincelle, qui ferait votre ami presque célèbre, à la façon du juge Tedin !... Ah ! Louis Mendel l'aimait cette banque !... Il l'avait réorganisée sur des bases honnêtes... il désirait voir les débiteurs appor-

tant leur dette. Eh ! bien, il ne verrait pas celle d'Oloasco !.., ce serait une victoire de moins pour lui !... Vous entrâtes... l'estanciero était là !... Il vous fit asseoir dans son bureau... un indien vint servir le mate.

— Ami, lui dites-vous ; je viens vous rendre un grand service. Après-demain les noms des débiteurs de la Banque seront divulgués... Probablement, pour satisfaire l'opinion publique vous serez mis en demeure de rembourser intégralement, ayant été averti il y a quelques mois.

— Mais le gouvernement m'avait promis qu'il n'en serait rien, répondit Oloasco, étonné.

— Vous aviez compté sans ce radical entêté...

— Bien, je vendrai l'hacienda ; j'ai preneur. Quant au terrain, je le leur abandonne ; ils n'en retireront pas le quart...

L'Indien dressa l'oreille... ne perdant pas un mot !...

Ici, je ne comprends plus, murmura la jeune fille... Pourquoi cet Indien ?...

Elle sembla concentrer davantage son attention sur Arteaga dont la poitrine se soulevait sous la force d'une souffrance intérieure.

— Vous aviez remarqué la curiosité de cet

homme... son air sinistre... Vous comprîtes, qu'un intérêt quelconque... C'est alors, Arteaga, que vous fûtes le plus coupable; vous connaissiez cette race traîtresse... et un plaisir secret... un espoir peut-être, vous fit dire cette phrase malheureuse... qui vous hantera toute votre vie : « Ce soir Mendel emporte ce document chez son père... un messager spécial l'attend et le remettra lui-même au ministre de l'intérieur... personne autre que lui ne voudrait encourir une telle responsabilité... il est le seul cherchant cette divulgation... »

Ah ! j'y suis ! Je comprends maintenant, dit la jeune fille animée, presque souriante, obéissant à Edouard et paraissant juge d'une autre cause que la sienne... Vous emmeniez Oloasco dîner chez vous... vous désiriez l'aider à prendre ses mesures... pour mieux voler la nation. Pendant ce temps, l'autre... le domestique réfléchissait...

Quand Oloasco avait acheté cet immense terrain, plus de huit lieues, il avait donné à ce serviteur, élevé dans sa famille, du même âge que lui, une certaine quantité de terre. Là vivaient sa femme et ses enfants, ses moutons surtout...

La terre et ses moutons !... Il n'aimait rien autant ! Vingt hectares de terrain lui appartenaient aujourd'hui... C'était peu cependant pour un héritier de la Pampa !... Et il faudrait les quitter... vendre le troupeau !... la cahute !... Fini le rêve ! Mais si cette liste n'arrivait jamais ?... puisque personne autre ne tenait à ce qu'elle parût... si...

Brusquement tous deux se levèrent : Arteaga et Mlle Kerven.

Ils savaient la fin de l'histoire !...

La jeune fille n'ajouta pas un mot. Elle reprit la clef dans son corsage, ouvrit la porte, s'enveloppa de sa cape blanche très dignement et sortit...

La nuit tombait dans une douce fin d'hiver. Les invitées, impatientes, prêtes bien avant l'heure, se promenaient sur la route, attendant Laure. L'illumination commençait. Selon le désir de la fiancée, des chaînes légères, en festons, retenaient des lanternes vénitiennes orangées, en forme de boules. Et ces globes embrasés, dans la verdure des haies et des arbres, semblaient des étoiles terrestres, à portée de la main, tandis qu'au delà, dans l'obscurité, les costumes

blancs des jeunes filles tachaient le chemin comme des flaques mouvantes de lait.

La bénédiction nuptiale devait avoir lieu à huit heures. Un vicaire général de la capitale de la République, évêque *in partibus*, ami de Lysandre, venait le bénir.

La mode n'avait pas encore introduit le mariage à l'église où les époux arrivent aux sons des grandes orgues et entendent dévotement la messe, imposant un moment le silence à leur cœur. Le prêtre officiait au milieu du salon. C'était terminé en dix minutes, ce prélude d'une si longue chose! Et l'on n'éprouvait pas ces émotions solennelles, rendant si bien l'incommensurable grandeur de ce sentiment, liant deux vies. On entourait les époux en un groupe compact, les femmes en toilettes de bal, étincelantes de diamants, le cou et les bras nus, se haussant pour voir. On entendait à peine les questions réglementaires, l'exhortation du prêtre. Le dîner et le bal laissaient plus de souvenirs dans l'esprit de cette jeunesse que cette cérémonie hâtive, faite sans aucune pompe, sans aucun chant, froide comme la suite d'un mariage civil.

Tout à coup on entendit le son joyeux des grelots :

— La mariée ! La mariée !...

— Mademoiselle Anita, dit le Dr Larsan à la jeune fille, qui s'appuyait sur son bras, allons du côté de la fête, et appelez à vous tout votre courage.

— Oui, allons...

En passant dans la salle à manger, deux glaces lui renvoyèrent le portrait d'une blonde idéalement blanche. Un papillon de brillants étincelait dans ses cheveux. C'était elle cette phototypie anglaise ?

— Comme la parure change une femme, pensa-t-elle ! Quand elle a l'âme en deuil, son cœur paraît en joie !

Elle s'arrêta un moment sur le seuil du salon désert...

Tous étaient là-bas, recevant la « jolie petite mouche », sous le ciel en feu. Au même instant on entendit :

— Mademoiselle Kerven ! Mademoiselle Kerven ! la mariée la réclame !

— Flor ! Flor ! appelait Lucienne.

Elle voulut s'enfuir, se dérober. Instinctive-

ment elle s'en retournait du côté le plus sombre du jardin. Aurait-elle le courage de recevoir une caresse de la future Mme Arteaga? Mais la chère enfant la cherchait, venait à elle.

— Flor, je t'ai vue! Tu t'échappes?... fit-elle d'un ton d'affectueux reproche. Tu ne viens pas auprès de moi avec les autres?...

Flor ne put résister. Elle serra la jeune fille sur son cœur, oubliant tout, l'embrassa de toute son âme, avec toute la force du dévouement, de la tendresse dont elle se sentait pleine pour cette compagne d'autrefois. Et dans leur symbolique toilette, sous l'éclat des lumières, les rendant plus vives, on eût dit un iris et un lis courbant leurs tiges, confondant leurs corolles mauves et blanches.

— Comme elles sont jolies! dit Mlle Larsan à son frère. Le jeune homme soupira sans répondre.

Le salon soudain se remplit. Le vicaire général arrivait. L'époux, très pâle, vint prendre Laure. La cérémonie commença; les rangs se pressèrent; les messieurs, peu curieux, causaient plus loin.

— Je n'entends rien! fit Blanche dépitée. Je sens qu'on ronronne, voilà tout.

— Ce sont les mariés qui commencent déjà, mademoiselle, dit irrespectueusement un collégien.

— C'est M. le curé, ajouta l'espiègle, ne pouvant s'empêcher de rire. Il pourrait bien parler plus haut!

Laure, en revenant, fendait le groupe et s'appuyait tendrement et fièrement sur son mari; sa figure fine rayonnait de bonheur. Lui s'efforçait de paraître heureux. Il chassait un fantôme qui le poursuivait... le voyait assis, à sa table, à sa droite, et, dans le bal, tournoyant tout seul, au milieu des danseurs, correctement vêtu de noir, le plastron de sa chemise maculé de sang, roulant des yeux hagards, horriblement ouverts, dans un visage terreux.

VII

Tous partirent le lendemain matin, sans revoir les mariés. Le retour fut moins pénible, car les mêmes émotions s'émoussent à force de choquer contre le cœur. Blanche, fatiguée, aurait dormi si elle eût osé. Lucienne, malgré sa tristesse, savourait cette matinée d'hiver. Il tombait un peu de brume, de quoi faire au ciel une légère voilette, et elle aspirait ce parfum de terre mouillée, lui rappelant sa vie de campagne.

Flor, loin de ces impressions extérieures, évoquait la scène de la veille. La lassitude de quelque chose de su, de fini, d'irrémédiable, pénétrait en elle, avec le poids du secret à garder envers Lucienne et envers les autres. Seul, le

docteur Larsan, ayant tout entendu, ne s'en était point caché à la jeune fille. Cette conversation, de peu d'attraits pour lui, ne l'avait intéressé que pour protéger Mlle Kerven, et, dans ce moment-ci, il respectait son silence, pensant en effet qu'après tant d'événements elle avait besoin de se recueillir.

Mais une fois le déjeuner pris dans le wagon-restaurant, après trois heures de voiture, Blanche Larsan sentit revenir sa bonne humeur. Au milieu de sa somnolence du matin, elle avait beaucoup réfléchi, et, somme toute, elle était plutôt contente. Décidément, si son frère se mariait avec Flor, elle n'aurait pas besoin de s'en aller. Une femme-médecin ne sait pas commander les domestiques, s'occuper du linge et des menus. Pendant que Monsieur et Madame seraient à leur consultation, et à visiter leur clientèle, qui donc resterait à la maison, si ce n'était Blanche? A côté du grand salon, on ferait un boudoir bleu, rose ou mauve — puisque Flor était blonde — et rien de plus ne serait changé. Si Edouard cajolait trop sa femme devant elle, Blanche s'approcherait pour en attraper un peu et lui ferait comprendre que ces choses-là ne se

font pas devant une jeune fille pleine d'années et de malice.

Et brusquement elle trouvait la fiancée bien froide, bien triste, avec tendance à la chronicité; et, navrée, elle pensa que peut-être il faudrait changer la couleur du boudoir projeté! Décidément, dans la vie, tout but exigeait une lutte, et cependant on dit qu'il y a des gens heureux y arrivant sans secousse. Bien mieux, il vient à d'autres tout seul, fasciné, hypnotisé. Pour elle, pauvre Blanche, il y avait toujours des obstacles incroyables, à décourager une vaillante. Ah! ne lui parlez plus de vaincre un cœur de femme, il valait mieux explorer le Chaco!

Et, à bout de ressources, l'idée lui vint de faire comme les jeunes gens, allant d'abord à la conquête de la belle-mère... Elle conquerrait Lucienne — qui avait été un peu belle-mère dans le temps — et après, tous ensemble, on irait à l'assaut.

Pour le moment, la vieille demoiselle dormait dans le coin du wagon. A côté d'elle, le docteur examinait Flor de temps en temps, le moins qu'il lui était possible. Elle, distraite, suivait des yeux le paysage qui courait...

— On ne dirait jamais que nous revenons d'une noce, murmura Blanche avec une moue.

Son frère la regarda sévèrement pour lui reprocher cette réflexion intempestive.

— Regarde-moi, Edouard, tu ne me fais pas peur. Mlle Anita a très bien compris et ne s'en formalise pas. Je veux dire qu'elle est triste, voilà, et que ça me fait de la peine.

— Pourquoi me dites-vous : mademoiselle? Appelez-moi Flor, tout simplement, comme mes amis.

— Cela ne me sera pas difficile!...

— Oh! bien sûr, car elle a un aplomb! fit le docteur.

Mlle Kerven se mit à rire franchement.

— Je n'ai pas d'aplomb, méchant! Je suis sincère, voilà tout. Tu es bien de ton époque, va, où il faut faire des mensonges de société, du matin au soir, et où l'on ne dit la vérité qu'en rêve, parce qu'elle vous persécute, voulant revenir par force, quand on l'a mise à la porte toute la journée!

— Alors, tu dois mentir en rêvant, toi, par compensation.

— Non! La nuit je rêve à toi, Eduardo, je vois ta femme, tes enfants...

Il pâlit. Qu'allait-elle dire encore, cette enfant terrible? Elle poursuivit :

— ... Puis qu'ils grimpent sur mon dos, me tirent les cheveux, que ta femme me fait des méchancetés, et ça m'exaspère.

— Bien à l'avance, alors, dit en riant Mlle Kerven. Et cette femme... la voyez-vous en rêve avec des yeux prévenus ou indulgents?...

— Je la vois, hum!...

Le docteur, épouvanté, toucha son pied, roulant des yeux féroces.

— Vous voulez dire au moral ou au physique?

— Des deux manières, répondit Flor amusée.

— Eh bien!... répondit-elle, et elle s'arrêta un peu, en regardant son frère. Puis, martelant les mots, avec une figure malicieuse :

— Elle est brune, très brune, grosse, petite, volontaire, cruelle avec moi. Quand mon frère arrive, elle fond en douceur, en phrases mielleuses. C'est ça, la belle-sœur de mes rêves, ou plutôt celle que je vois en rêve...

— Un vrai gendarme, alors?

— En effet! Une femme sans poésie... avec des mioches tous les ans, cassant la vaisselle,

salissant les tapis, le salon, se cachant dans le buffet, volant les confitures, etc.

— Dieu, quel tableau!...

— Hélas! Si Edouard voulait bien me consulter!...

De nouveau le docteur se sentit sur des épines.

— Que lui diriez-vous, Blanche? demanda Flor.

La câline *criolla*[1] prit la main de la jeune fille entre les siennes.

— Je choisirais sa femme... à mon goût... pas brune... Les brunes ont le diable au corps!...

— Tu en es un fier exemple!

— Je la voudrais blonde, très blonde... Elles sont douces... Pas d'impétuosités avec elles. Elles ont une tendresse calme qui dure et jamais ne se lasse! Elles sont apaisantes, gaies... Les brunes vont par secousses, comme le temps; ce sont des baromètres.

— Comme tu te peins, ma petite sœur!

1. Le Dr Emile Daireaux, dans son remarquable ouvrage « La vie et les mœurs à la Plata », fait entre ces deux mots *criollo* et créole, cette très juste distinction. Créole, c'est être né dans les colonies de parents européens. *Criollo* a un sens plus précis; c'est, à proprement parler, être du cru.

Blanche Larsan caressait toujours la main longue et fine...

— ... Mais puisque tu ne me laisseras pas choisir, c'est inutile d'insister.

Pendant tout le trajet, elle les égaya ainsi, changeant plusieurs fois de sujet, ayant compris que le premier était particulièrement épineux. Comme son frère était nerveux, agacé, en la voyant caresser Mlle Kerven, elle continuait de plus belle. Avant d'arriver à Buénos-Ayres elle ouvrit son nécessaire de toilette, enleva le chapeau de voyage de la jeune fille, le brossa consciencieusement, releva ses cheveux au-dessus des oreilles, rafraîchit les frisons, mouilla le coin d'une serviette, la lui passa sur la figure, tendrement, mettant Eduardo au supplice. Flor, contente, se laissait faire.

Après ce voyage, elles se revirent de plus en plus, prenant goût à cette naissante amitié. Quelquefois le jeune docteur venait chercher Blanche, et c'étaient entre eux d'amusantes causeries, amenant de douces habitudes dont ils ne pourraient plus se passer dans la suite, ils le sentaient.

Les deux femmes, d'ailleurs, se trouvaient

seules maintenant, la maison de leurs voisins étant inoccupée. Les Linden s'étaient réfugiés auprès d'amis, de peur d'être inquiétés. La révolution avait commencé à San Luis, puis la colère du peuple, comme un liquide enflammé, avait embrasé, soulevé Corrientes, La Plata, Tucuman et Santa Fé. Où le docteur Linden passait, l'insurrection éclatait. Traqué de ville en ville, le radical poursuivait son programme avec acharnement, risquait sa vie, mais avait confiance. Cette nouvelle révolte, après celle de 1890, devait enfin donner au pays les réformes rêvées! Hélas!...

Blanche Larsan, elle aussi, s'était tracé un programme, et un plein succès couronnait ses efforts. Peu à peu elle attirait chez elle Mlle Saenz, lui laissant croire que sa science de la couture et de la broderie lui étaient indispensables, et la vieille demoiselle, flattée, s'éprenait de ce brillant oiseau jacassant autour d'elle.

Un matin même, il lui arriva d'y rester à déjeuner. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Lucienne envoya un mot à Flor, lui disant : « Si tu arrives avant midi, viens me rejoindre; nous déjeunerons tous ensemble chez don Eduardo. »

— Bien, bien, dit Flor à sa bonne; restez toute seule, alors, je m'en vais.

Auparavant elle rentra dans sa chambre, prit une autre blouse de satin noir, une jupe de soie toute simple, une toque de velours dont le noir faisait ressortir ses cheveux blonds, et, joyeuse, fredonnante, elle alla dans le salon fermer les contrevents. Le soleil arrivait et cette étourdie de Rose n'y penserait pas; mais la chanson s'arrêta sur ses lèvres et son visage prit une expression douloureuse. Ce portrait, là, entre les deux fenêtres, paraissait plus triste que de coutume.

Elle revint dans sa chambre, quitta le chapeau, la voilette, tout lentement.

— Rose, préparez le déjeuner. Je reste.

— Mademoiselle Blanche va être bien contrariée!...

Flor s'assit à table, prit le journal, mais lisait sans comprendre. Impatientée, elle appela Rose.

— Mettez un couvert en face de moi, et asseyez-vous.

— Mademoiselle ne voudrait pas!...

— Si, si! C'est triste à mourir de manger seule!

— ... Mademoiselle devrait aller voir Mme Esther Arteaga pour ne pas s'ennuyer, avant d'aller au cours. Depuis le départ de M. Jean, elle est bien triste.

— Pourquoi? rectifia Flor vivement. N'a-t-elle pas Juanita?

Et elle pensait : « Je ne me plaindrais guère si j'en avais autant. »

Trouvant tout de même l'inspiration très bonne, elle s'en alla chez son amie. Déjà Juanita connaissait sa marraine et lui tendit les bras. Flor en aurait pleuré d'émotion.

— Comme tu fais bien de venir! Jean est parti depuis quatre jours et je me trouve très malheureuse!...

— Il y a de quoi, franchement. Et quand revient-il?

— Il ne le sait pas lui-même, car il lui faut visiter des estancias pour choisir du bétail. Il veut des animaux créoles, étant moins enclins à la tuberculose.

— Cependant, ils sont de taille plus petite et ce n'est guère avantageux... D'habitude, on fait, je crois, tout le contraire.

— Que veux-tu? Je n'y comprends rien ; mais

la moitié de l'hacienda était malade, et je ne le savais pas! Jean, d'une tristesse noire, ne dormait pas la nuit, et à force de questions m'avoua la vérité. Il me demandait un mois d'absence pour tâcher de réparer le mal. Je l'ai vite laissé partir... nous étions en train de nous ruiner, tout simplement!...

Cela parut extraordinaire à la jeune fille. Elle se rappelait de quelle manière Jean l'avait quittée, mais n'en parla pas à Esther.

« Tu es une noble fille, lui avait-il dit... très noble. Bien des hommes envieraient ton caractère. Si je ne savais pas que l'amitié est une réalisation sublime de sublimes sentiments, tu me l'aurais appris! »

Puis il était parti, embrassant sa main, et la laissant tout étonnée de cette caresse.

— Vois-tu, ajouta Esther, personne autre que Lysandre n'a pu causer de l'hacienda à Jean. Sa tristesse est venue depuis le mariage de Laure, et comme les deux frères ne sont jamais d'accord, Lysandre est bien capable d'avoir exagéré le mal pour inquiéter mon mari.

Trois semaines après, pendant l'absence de Mlle Saenz, la bonne remit à la jeune fille une

lettre venue pour elle. Elle reconnut l'écriture de Jean et l'ouvrit. Que de pages!... N'étant plus sa confidente depuis qu'il était marié, elle s'en étonnait. Qu'avait-il donc tant à lui dire, et quel drôle d'entrée en matière!

Chère, bien chère Flor,

Pour lire cette longue lettre, installe-toi commodément, loin du bruit et des distractions. Si Mlle Lucienne te demande quel est ce message, donne-lui la lettre banale accompagnant celle-ci et lis-moi avec calme. Allons, chère sœur, laisse revenir désormais le sourire à tes lèvres. Toute dette payée nous débarrasse d'un fardeau!...

Flor, ne sois pas curieuse. Je te défends de regarder à la fin de ma lettre sans avoir subi le commencement, et tu en es bien capable. Prends patience et prends modèle sur moi qui en fabrique.

Je suis au lit, dans un rancho, terre en haut, terre en bas, de tous côtés ; çà sent le moisi, la marmaille pullule, les poules rentrent et sortent. Si un rosier ne m'avait pris en pitié, passant par

la fenêtre et étalant ses fleurs au-dessus de moi, je serais malheureux à crier au milieu de ce décor! J'oubliais de te dire que mon bras gauche est avantagé de trois coups de couteau.

La maîtresse de la maison, une brune, au visage olivâtre, aux yeux de jais, me montre ses dents toute la journée, dans un perpétuel sourire : éclatantes, régulières, on les sent prêtes à mordre; mais va, leur propriétaire peut me regarder comme un vautour fascinant une colombe, je n'arriverai qu'à la plaindre. Ces pauvres créatures me font pitié : elles vivent d'oranges et d'amour, deux choses pas fortifiantes et dont on meurt à vingt-cinq ans!

J'étais, il y a huit jours, sur une barque venant de Resistencia et portant des bœufs à l'abattoir de Corrientes. Je voyageais avec les trois hommes conduisant le troupeau. L'un des deux était un indien Mocobi, ayant vécu longtemps parmi les civilisés. Grâce à la teinture, j'étais brun, le teint bistré, mes cheveux huilés, bien plaqués contre ma tête; vêtu en gaucho, ayant au cou un foulard bleu de France, — je l'appelle ainsi pour te faire plaisir, — ma ceinture de cuir ornée de pièces d'argent, tu aurais

reconnu en moi un gaucho riche, s'efforçant de dissimuler cet air de distinction que tu lui connais.

Pourquoi tant de préméditations, diras-tu?

Flor, ici, pendant que je console un moment mon bras gauche qui se plaint, remercie le bon Dieu... d'avoir si bien dirigé nos affaires!

. . . . . .

O Flor! pourquoi, le jour du mariage de Lysandre, as-tu choisi mon bureau pour le confesser? Pourquoi t'es-tu enfermée, pourquoi ai-je entendu ta voix, et ai-je ainsi appris une chose terrible!!

Depuis ce jour, j'ai eu honte, honte de mon frère... Je me suis même caché de toi! Le spectacle inoubliable de la nuit que tu sais est revenu plus fraîchement à mon esprit; je le voyais partout...

Et il est de mon sang, celui qui t'a crucifiée! Combien t'a-t-il coûté de larmes, et combien te devrai-je pour elles, moi qui veux réparer?

Flor, tu savais, et pour nous tu as voulu te taire!

Et l'on ne vend pas le bonheur, pour que je

l'achète au prix de tout ce que je possède, et jamais, pour toi, je ne pourrai rien!

Bonheur, amour — richesse des vingt ans — je ne puis te les donner!... Ton cœur est un cimetière où dorment, dans ton adoration, ceux qui furent toute ta famille!... Cependant, au-dessus de leurs tombes, des fleurs viendraient, *si tu voulais*... que tu pourrais encore cueillir!

O Flor! deviens heureuse par toi-même, pour ne pas me désespérer! Serai-je donc condamné à voir ta vie brisée par la faute de l'un des miens?... Désires-tu ma Juanita, la première incarnation de mon amour? Prends-la comme ta fille. Que chacun de ses sourires rachète une de tes larmes!... Il ne me vient pas d'autre idée. Je suis bien malheureux, Flor.

En arrivant à Goya, où je savais trouver la trace de l'ancien domestique d'Oloasco, j'appris qu'il emmenait des bestiaux de l'intérieur du Chaco à Resistencia. Il ne me reconnut pas, grâce à mon déguisement. Au bout de quelques jours, nous buvions ensemble, nous jouions à la *taba*, etc...; mais le moyen de le faire disparaître de ce monde ne me venait pas. Tantôt, je voulais me battre avec lui, sans témoins, tantôt

je voulais l'accuser ouvertement de l'assassinat de Mendel, exiger qu'il se fît justice... toutes choses bien difficiles!... Puis, Flor, malgré son indignité, j'aurais eu, crois-moi, toute la vie, le remords d'avoir fait couler le sang, par ma faute, d'avoir été seul un justicier, sans en avoir le droit.

Nous jouions aux cartes, dans un rancho, rempli d'hommes ivres, loin de la ville, à un pas des abattoirs de Corrientes, au milieu d'un cadre splendide pour le vilain tableau qu'était ce lieu-là. Je gagnais et comptais souvent avec ostentation les billets s'empilant dans ma ceinture. Mes trois partenaires m'observaient. Pour eux, j'avais une fortune, et quand je me retirai — à la nuit tombante, — me doutant que ces brutes n'étaient pas loin, ton grand sot de Jean, ma pauvre Flor, n'a pas pu leur tenir tête! Ils m'attaquèrent, tranchant ma ceinture, et me blessèrent au bras si cruellement que la douleur éprouvée me fit tomber évanoui.

Quand je revins à moi, épuisé par la perte de sang, je pus arriver jusqu'au rancho où je me trouve.

Le lendemain la police m'interrogea. J'appris

— ô bonheur — que l'Indien, ne voulant pas partager son vol, avait été tué par les deux autres. Il me fallut, pouvant à peine me tenir debout, aller sur le lieu même de la lutte, l'expliquer, calculer combien de pas à droite, à gauche, ma situation au levant, au couchant, quand ils m'avaient frappé..., et où était la lune !...

J'ai même vu le gardénia éblouissant, en pleine terre, fleurissant là comme le chardon chez nous, et sur lequel ce misérable est tombé. Cette noirceur sur cette blancheur !... quand un énorme cactus, à deux pas, offrait comme lit de mort ses longues épines à celui qui en a mis tant dans notre vie !...

Et c'est fini, Flor !...

Je ne te demande pas de pardonner au coupable qui reste. Ton héroïsme a fait assez, et, de ce côté là, je ne peux pas te venger !... Mais seulement, qu'Esther ne sache jamais, jamais !!

Je suis fatigué, Flor, et ne veux pas que cette solitaire, en quête de tendresse, me voie les larmes aux yeux. Je te quitte, sentant qu'elles viennent.

O, chère sœur de mon âme, ma douce Flor, devant ton malheur, ta tristesse, je constate,

désespéré, avec ma prodigieuse volonté..., ma décevante et complète impuissance!...

Ton pauvre JEAN ARTEAGA.

Flor se demanda un moment si elle rêvait, si, sur ce papier qu'elle tenait à la main, ces choses extraordinaires étaient écrites. Elle relut encore, se pénétrant mieux du désespoir du pauvre garçon, de la douleur de cette âme profondément honnête, dont les idées enjouées et badines — inhérentes à son caractère — faisaient encore davantage ressortir la tristesse de son esprit.

— O Jean! murmura-t-elle, dévouement pour dévouement, sacrifice pour sacrifice. Tu me croiras heureuse, je le jure!...

Vivement elle courut à la poste, lui envoya un télégramme.

« Jean guérissez vite. Votre amitié me console... Espérez en l'avenir. »

En revenant, elle s'arrêta chez Edouard, sentant le besoin de lui communiquer la nouvelle. Mlle Saenz y était encore.

— Oh! comme cela se trouve bien, lui dit Blanche. Restez toutes deux à dîner avec nous.

Flor ne se fit pas prier. Blanche l'emmena

dans sa chambre, dénoua sa voilette, enleva son chapeau, arrangea ses cheveux — selon sa manie — l'enveloppa d'un nuage de poudre de riz, et l'embrassa sur le front. La jeune fille recevait, très touchée, ces petites tendresses.

— Maintenant, Flor, allez trouver Édouard, qui étudie dans son cabinet. Comme il sera content!...

Quand il la vit entrer, sans chapeau, presque émue, le docteur crut rêver. Il se leva.

— Pardonnez ma surprise, mademoiselle Anita!...

— Vous voyez, docteur, je suis sans façon, comme si j'étais chez moi!... Blanche nous garde à dîner.

Les portes restaient ouvertes — ces portes des maisons créoles, placées à la file indienne — où depuis le salon on peut voir la cuisine en les ouvrant toutes, et faire quelquefois des promenades de plus de cent mètres de long.

Curieusement, Flor intéressée examinait le cabinet du jeune médecin; les vitrines à étagères de glace, préservant des microbes envahisseurs, sur lesquelles reposaient les instruments sacrés, dont le plus inoffensif, le plus simple —

la pince à pansement — semble une gueule de crocodile; les sièges hideux où l'on se trouve tout à coup renversé, couché, assis, la tête en bas; les récipients de verre terminés par un tube en caoutchouc destinés à vous gaver d'eau stérilisée pour vous stériliser à votre tour, et tout l'appareil tortionnaire moderne.

Elle n'entendit pas Blanche, venant à pas de loup, regarder curieusement la figure de son frère.

— Admirez, ma chère Flor, dit la jeune fille, ce sont les objets du culte... que vous avez embrassé. Tous vous disent : « Vive l'audace, grâce à l'antisepsie! Guerre aux microbes! »

Pauvres microbes, essentiels, indispensables, dans toute vie complète et bien ordonnée, vous nous reviendrez, oui! Ceux qui vous chassent aujourd'hui, iront demain vous chercher! Vous êtes nécessaires aux phagocytes comme le mouron aux petits oiseaux. Déjà ces gloutons meurent de faim et vont se dévorer entre eux : la cellule mange la cellule!!...

— Blanche, Blanche, je fermerai ma bibliothèque!

— Trop tard, mon beau brun. J'en ai appris de drôles là-dedans!

Elle se sauva, en éclatant de rire. Flor suivit d'un regard caressant l'imaginative personne, la joie et le rayon de soleil de cette demeure solitaire.

— Don Eduardo, lui dit Flor, maintenant que nous sommes bien seuls, lisez cette lettre; je viens de la recevoir.

Entre eux il y avait ce secret, et un secret lie toujours un peu.

Lorsqu'il en eut achevé la lecture, il vint à elle, loin des portes à la file indienne.

— Ce Jean est admirable!... Et penser qu'il a pour frère un si triste sujet!...

— Hélas!... Cependant, après cet effort surhumain, il faut bien que je lui...

Les larmes vinrent à ses yeux.

... Que je lui pardonne! balbutia-t-elle.

Et comme si l'effort avait été trop grand, elle chancela presque. Edouard la soutint. Elle appuya le front contre son épaule, pensant à ce qu'elle venait de promettre mentalement à l'ami absent.

— Consolez-vous, enfin Anita, lui dit-il avec tendresse — oubliant de l'appeler mademoiselle. — Écoutez Jean, au moins. Son amitié

donnant beaucoup, peut demander beaucoup!

— Et je lui donne beaucoup! reprit Flor d'une voix grave.

— J'avais pensé qu'un jour arriverait, où je vous aurais ainsi, vous appuyant sur moi, cherchant la confiance et la paix dans la vie, au lieu de votre décourageant pessimisme, ennemi de votre jeunesse. Votre existence bouleversée est un peu comme un naufrage, où celui qui va périr cherche la planche secourable, qui doit le sauver des flots...

Elle se redressa et lui dit franchement — ces deux êtres si droits ne sachant ni mentir, ni tourner les difficultés, selon l'habitude mondaine :

— Je le sais!... Je n'aurais qu'à étendre la main...

— Oui, Anita... quand vous voudrez. Elle trouverait de suite son soutien.

Flor ne parla plus, redevint souriante et alla rejoindre les autres dans la salle à manger,

Ils dînaient ensemble pour la première fois, et ce fut d'une douce intimité. Lucienne rayonnait, faisait presque les honneurs, se laissait taquiner par Blanche, au septième ciel. Édouard, ner-

veux, ne trouvait rien d'assez beau, d'assez soigné, la table trop simple, trop *criolla*. Il eût voulu pour cette fille exquise, assise à ses côtés, de la vaisselle d'argent ou de vermeil, des buires antiques avec des vins très vieux, des raffinements de princes, inconnus à ces tables frugales, autour desquelles les étrangers seuls sont les gourmets. Et Flor, très dignement, se laissait servir, aduler, par ces trois êtres la regardant comme une reine, de laquelle on attendait tout. Elle lisait dans les yeux de Lucienne : « Si tu voulais, nous serions tous les jours ainsi ! »

Dans ceux de Blanche : « Décide-toi, puisque je m'y suis résignée moi-même. Est-ce bien martyrisant d'épouser mon frère ? »

Et dans ceux d'Édouard tant de choses !

Quelques jours après, Mlle Lucienne, pendant l'absence de Flor, reçut un messager envoyé par Mme Linden. Cet homme leur raconta que le docteur avait été arrêté à Catamarca et enfermé au *Cabildo*. Ayant pu réussir à gagner la sentinelle, il venait de s'échapper, quand une pluie de balles, brisant les carreaux de l'étroite fenêtre, tomba sur son lit de camp où ses habits

étaient disposés, de manière à laisser croire qu'il reposait.

Mme Linden demandait à Lucienne — au nom de son fils — le portrait de son neveu défunt pour le placer dans la salle du Club radical du Rosario. Il espérait stimuler l'énergie par le souvenir de celui qui savait si bien autrefois la communiquer.

L'envoyé leur apprenait aussi que les colons — outrés par les nouveaux impôts sur les céréales — marcheraient avec les révolutionnaires contre le gouvernement.

Tout émue par ces nouvelles, Flor, le soir de ce même jour, se dirigea vers la maison, où de fidèles amis donnaient l'hospitalité à la vieille dame.

La porte en était ouverte. Elle vit entrer deux messieurs. « Je tombe mal, pensa-t-elle, il y a des visites » ; mais ne voyant point de domestiques, elle entra, sans appeler, comme ceux qui l'avaient précédée.

A qui demander sa vieille amie? Toutes les portes des appartements donnant sur le premier patio étaient closes.

Bien mieux, la maison semblait avoir été subi-

tement abandonnée. Une pièce seule était éclairée; Flor en vit sortir un des chefs du parti radical et entendit le bruit de la porte de la rue, qu'il refermait.

Point de doutes. Une réunion politique se préparait, et par délicatesse ou par prudence, les maîtres de la maison, ce soir-là, avaient laissé la place libre.

Flor prisonnière, se trouvait assez mal à l'aise dans la cour sombre, où elle pouvait être prise pour une espionne, quand une voix sonore, retentissante, trop connue, lui donna le frisson!

Il était donc là, Lysandre?...

La jeune fille eut peur. Une rage la poussa un instant à entrer, l'excitant à dire à ces convaincus, à ces fanatiques, idolâtres de leur patrie :

— Défiez-vous! défiez-vous! Cet homme, radical avec Mendel, sa victime, devenu le serviteur du ministre Laro, ami du gouvernement revient à ses premières amours. Est-ce un caprice d'homme oisif, une occupation d'avocat sans cause? Ah! éloignez-le de vous, il porte malheur!...

Flor réfléchit. Quel but tentait Lysandre?

Pensait-il à la souffrance humiliante de son pays? Une rafale généreuse de liberté pour lui l'avait-elle grisé, et se trouvait-il là en repentant?

Non, il n'y avait chez Arteaga aucun réceptacle assez digne, pour un sentiment si sublime. En supposant qu'il eût aimé « la jolie petite mouche », où donc avait-il placé cette tendresse? Au milieu de ce moral souillé, où s'était abattue cette innocence?

Que serait-ce alors? L'ambition? Mais, malgré le sacrifice de leurs vies, les radicaux pouvaient être vaincus. Devant les troupes de ligne, disciplinées, aguerries, pourraient-ils résister? La naturelle félonie d'Arteaga ne le poussait-elle pas toujours du côté du plus fort?

Eh bien! quel motif donc?...

Une réflexion subite suspendit sa marche distraite. Elle répondit à sa propre pensée par un « oh! » d'épouvante. Son cœur battit violemment; ses jambes tremblèrent. Elle s'assit sur une marche de marbre, se sentant défaillir, presque sûre d'avoir deviné!...

Et cela lui sembla tellement monstrueux, tellement épouvantable, qu'une douleur physique

martela son cerveau ; devant ses yeux, des lueurs bleues et des points d'or l'empêchèrent de voir ; ses mains devinrent froides, puis le patio, le ciel, l'escalier de service montant sur l'*azotea* (terrasse) se prirent à tourner, tourner, et Flor crut un instant qu'elle allait s'évanouir.

Quand elle se sentit plus calme, plus forte, elle se leva. Les ombres passaient et repassaient derrière la porte vitrée. La réunion allait finir ; les voix parlaient plus haut ; mais celle de Lysandre les dominait toutes, et chacun de ses éclats semblait à la jeune fille les coups d'un tocsin — appelant au péril — tocsin dont le battant frappait sur son cœur.

Elle se rapprocha et regarda. Flor connaissait presque tous les conjurés et ne voyait pas la physionomie de Lysandre. Assis devant une table, le dos tourné à la porte, il semblait écrire.

Au même instant, il se leva et dit, en prenant son chapeau :

— *Bueno*, *amigos*, envoyez donc l'ordre que les colons attendent. Ce matin, à cinq heures, ils peuvent partir avec le wagon rempli d'armes. Et nous !... chacun à notre poste ! Demain soir, nous serons là-bas !...

Flor courut vers l'escalier de fer, montant aux chambres de bonnes. Deux fois elle faillit tomber, tant son émotion était forte.

Poussant une porte qui résistait, elle entendit du bruit.

— Ouvrez vite, dit-elle, c'est une amie de Mme Linden.

La femme de chambre en jupon, stupéfaite, reconnut la doctora qui l'avait soignée à l'hôpital.

— Mlle Kerven!

— Oui, moi... Gardez mon chapeau. Donnez-moi votre châle... Là, c'est bien.

— Mon Dieu, mademoiselle!...

— Taisez-vous... et demain ne dites rien à personne... Une chose grave...

Les radicaux se retiraient avec prudence, mettant un certain temps à sortir, l'un après l'autre. Ce fut miracle que Flor pût s'élancer sur les pas de Lysandre sans être aperçue.

Il était deux heures du matin; peu de noctambules passaient dans la ville sage. Cette nuit d'été — sous ce ciel, si riche en étoiles — conviait à la joie. La terre énervée par la chaleur du jour — bien qu'on fût en novembre —

goûtait la fraîcheur de cette heure, dans un silence langoureux de créole lassée.

La silhouette que suivait la jeune fille l'empêchait de jouir de ce calme, troublé de temps en temps par les sifflets des *vigilants* (agents de police), qui s'appelaient de *cuadra* en *cuadra*. Flor, par moments, se sentait faiblir ; la peur lui venait de ne pouvoir suivre Lysandre jusqu'au bout. Et pourtant, il le fallait ! Arteaga avait dépassé la rue où il demeurait ; il n'allait pas chez lui !

A cette constatation, confirmant l'horrible doute, le cœur de la vaillante fille eut un brusque sursaut, puis s'arrêta ; son pouls se fit imperceptible, les petits points d'or faillirent encore se confondre avec les étoiles !...

Oh ! avoir la force de le suivre !... Mais elle fut obligée de ralentir le pas, n'en pouvant plus, étouffée par son cœur fou.

Dans une maison de superbe apparence, haute de quatre étages, d'architecture cossue et mignarde, Arteaga venait d'entrer, sans avoir sonné. On l'attendait, sans doute !

L'espoir de la jeune fille se trouvait déçu. Elle avait cru pouvoir rejoindre Lysandre avant que

la porte ne fût ouverte... Et pas même de nom sur cette porte lourde, en cèdre sculpté! Le président de la République demeurait plus loin, le ministre des relations extérieures — elle s'en souvenait — restait avenue Alvear, celui des...

Mais le *vigilant* venait vers elle et lui disait avec rudesse :

— Circulez! circulez!

— J'attends quelqu'un, murmura Flor.

— Ah! vous attendez? fit-il en ricanant. Sa face jaune crut dessiner un sourire et ne réussit qu'à rendre plus hideuse et plus cruelle sa figure d'Indien, à tête de fœtus humide ou de chien mouillé.

— Circulez quand même, caramba! on ne stationne pas devant la maison du ministre de la guerre!

Ni le bruit discret et élégant de ses jupes de soie, ni la sveltesse de l'aristocratique taille, se dessinant sous le châle que les bras serraient, ni les cheveux blonds en buée, tremblant au doux vent de la nuit, n'attendrissaient ce fils de cannibale et de chrétien.

La porte s'ouvrit; une ordonnance passa, se frottant les yeux.

— Holà, amigo, où vas-tu? demanda l'Indien.

— Au télégraphe et chez le président, à cette heure!

— Ouvrez-moi donc, dit la jeune fille au domestique. Le docteur Arteaga m'a donné rendez-vous chez M. Laro, et ils m'attendent.

Plus compétent que le *chino* en élégance et en distinction, sans hésiter, il ouvrit poliment la porte, avec un sourire malicieux.

— Allez! allez, dit Flor, ne m'annoncez pas, je connais le chemin.

La jeune fille montait — sans courage maintenant — l'escalier monumental, titubant à droite, à gauche, et se sentant tout près de défaillir.

« Oh! pensait-elle, cette dépêche qui s'en va! oh! les pauvres colons étrangers, arrivant pleins de bravoure, et attendus, tués comme des bêtes d'abattoirs! Oh! l'infâme trahison!! »

Elle arrivait au palier de marbre, entre les lions froids paraissant de neige, et ne savait encore ni ce qu'elle allait dire, ni ce qu'elle allait faire.

Un étroit rayon de lumière — comme un trait de phosphore — brillait sur le marbre. Flor le

suivit. Il venait de l'imperceptible ouverture d'une portière, qu'elle souleva. Le ministre et Lysandre stupéfaits, la regardèrent.

Tandis qu'un sourire énorme — à la Gargantua — coupait en deux la respectable figure de Son Excellence, Arteaga, épouvanté, touchait le bras de la jeune fille, croyant à une apparition.

Et comme Mlle Kerven, d'une voix creuse, lui disait :

— Je viens toujours à l'heure du remords, Arteaga! il devint blême.

...J'ai à vous parler, poursuivit-elle, descendez; monsieur le ministre m'excusera.

S'il l'excusait! Je crois bien. Ah! la délicieuse fille dont le châle noir venait de glisser! Comment, Arteaga la connaissait et n'en avait rien conté aux amis! Il l'avait trompée probablement, puisqu'elle l'avait relancé jusque-là, de si rude manière. Ah! s'il voulait la lui céder! Elle serait son rayon bleu, ce rayon fortifiant, indispensable aux neurasthéniques. La robe rouge de Richelieu l'avait épuisé, dans des envolées parnassiennes, trop violentes. Apparue au déclin d'une nuit, comme une aurore — il assoirait

cette vision sur un nuage blanc, vêtue de ciel, les pieds dans le bleu, la tête blonde illuminée d'un peu de soleil.

Ah! ce type exquis, gracieux, l'avait-il longtemps cherché!

Il le reposait des profils grecs, des beautés classiques sans défaut. Certes, il en avait assez de ces figures régulières, n'évoquant aucune pensée neuve, émotionnante, chez ce blasé, que la littérature du pays des fiords et des icebergs avait congelé.

La Française pâlie n'avait rien de ces beautés impeccables, et elle avait bien plus, avec sa physionomie immatérielle de rêve, avec la diaphanéité de sa peau, que le sang — pauvre de force, mais riche du passé — colorait à peine. Ses yeux étaient couleur du Tage, et grande, elle avait les membres longs des statues, faits pour les mousselines enveloppantes et les soies molles. Le croisement des races n'avait pas modelé son visage... Elle semblait, au contraire, l'image d'une race qui s'en va à tire-d'aile, portant une lueur d'intelligence subtile et une douleur ineffable dans la suavité de ses traits.

— Mademoiselle, dit humblement Son Excellence, asseyez-vous.

Il ne trouvait pour lui offrir ni l'escabeau ancien des reines mortes, ni le nuage, ni le trône qu'il eût voulu. Là-haut, sur le vitrail obscurci par la nuit, Ophélie offrait de la main une place à sa sœur.

Lysandre vint troubler cette extase.

— Tout est convenu, amigo? dit-il ennuyé.

— Non, rien n'est convenu, corrigea la jeune fille d'une voix sifflante, rien, monsieur! Cet homme est venu ici pour vous tromper, Excellence, et vous donner de fausses nouvelles. Il est payé par les radicaux!...

Lysandre la regardait d'un air qu'il voulait rendre dédaigneux.

— Amigo, n'en croyez rien. Mlle Kerven divague, sans doute. Elle croit à tort que nous nous occupons de politique.

— Oh! Excellence, je vous en supplie, démentez la dépêche que vous venez d'envoyer!... Il est encore temps!... Cet homme a menti!

Il lui aurait obéi, ce littérateur, vivant si peu de la vie réelle, type dégénéré, anémié, produit très rare d'une nouvelle race, germe tardif

d'une vieille semence où revivait — avec ses névroses — quelque lointain aïeul.

— J'ai tout entendu, poursuivit-elle, en s'approchant du ministre, et j'ai su ainsi qu'Arteaga venait chez vous. Les troupes du gouvernement quittent le Rosario, croyant aller, par votre ordre, au-devant des colons. La ville restera sans défense et elle sera prise. C'est le plan des radicaux... croyez-moi... et sans contre-ordre, vous serez vaincus... Excellence!

Ah! n'écoutez jamais Arteaga! Quand il parle, il ment! Ne le regardez pas; s'il se tait, ses yeux mentent encore. Quand il badine, qu'il joue, qu'il presse votre main, qu'il vous serre dans une fraternelle accolade, ne répondez pas à son sourire, à sa feinte tendresse, il ment!

Il ment à l'église, quand il prie, monsieur le ministre... il ment aux femmes dans le salut respectueux, qu'il accompagne d'un regard impur...

De toutes les nationalités implantées dans l'Argentine, il a pris les défauts, n'ayant aucune qualité de la sienne... le squelette seulement. Ah! vous ne savez pas tout ce que cet homme a fait!... et je ne peux pas... je ne peux pas...

Mais Flor souffrait; à bout de forces, elle toucha son front, chancela et perdit connaissance. Elle était trop délicate, trop faible pour de telles secousses.

Pieusement, le ministre l'assit et balbutia :

— C'est votre faute, Arteaga. Ah! vous êtes un traître!... Ah! les radicaux vous payent!...

Lysandre haussa les épaules.

— Et vous l'avez crue!... C'est la fiancée de Mendel, amigo! Depuis sa mort, elle est devenue folle ou à peu près, tout le monde le sait. Radicale enragée, ne rêvant que complots et trahisons, elle est très compromettante. Je l'ai laissée parler pour ne pas l'exciter davantage. Il faut l'emmener au plus vite! je m'en charge.

— Non! non! Je vais faire atteler!...

Lysandre perdait patience.

— Alors, reprit le ministre, vous dites qu'elle est folle? C'est bien dommage!.. bien dommage...

Il admirait encore la tête inerte, appuyée sur son bras.

— Amigo, il vaut mieux que cette jeune fille reprenne ses sens chez elle. En la gardant davantage nous nous exposons... et hâtons-nous, car je dois partir pour le Rosario.

A force d'arguments, le ministre laissa Lysandre soulever Flor, la prendre dans ses bras. En descendant l'escalier, M. Laro éclairait cette figure idéale et analysait une sensation nouvelle, lui faisant croire que cette jeune fille était morte et qu'ils l'emportaient au caveau.

Deux cents vers, d'un seul jet et d'une merveilleuse inspiration, furent la conséquence de cette secousse.

Quand M. Laro en écrivait la dernière ligne, le mot de la fin, le soleil se levait, inondant de rouge les mains de son Excellence. Et les colons là-bas se mettaient en route!!

. . . . . .

Les Larsan avaient choisi un jour de la semaine pour renouveler ce dîner de l'autre soir, et resserrer leur amitié, en lui donnant un caractère plus familial.

Mais le matin même du jour où Blanche attendait, Mlle Kerven parut, agitée, pâlie, une valise à la main.

— Je vais au Rosario, leur dit-elle, pour rejoindre les membres de la Croix-Rouge... je crains des malheurs...

— Ne partez pas seule, mademoiselle Kerven.

Je vous accompagne. Entre collègues comme nous, ces choses-là se tolèrent.

— Merci, don Eduardo. Je n'osais pas vous le demander. Blanche, vous garderez Lucienne?

— Avec beaucoup de plaisir, répondit la jeune fille, pensant que ce voyage valait encore mieux que le dîner, quant aux résultats.

Après leur départ, comme Mlle Lucienne voyant sa compagne énervée et tapant du pied plusieurs fois dans la journée lui en demandait la cause :

— Malgré moi, mademoiselle, oui, bien malgré moi, croyez-le, je me surprends à dire, — et j'en suis en colère, car j'ai bon cœur — : « Bénie soit la Révolution ! »

Et toutes deux se comprirent.

VIII

Dans les rues du Rosario, on voit maintenant le spectacle affreux résultant des luttes intestines et des tueries savantes de l'homme, qui, grâce à sa civilisation, sait rendre la mort prompte et facile et la naissance de plus en plus difficile.

Mourants, blessés, amis, ennemis, exhalent leurs plaintes douloureuses dans de dernières convulsions.

Le carnage cesse, ayant atteint son paroxysme sur les colons, l'ennemi admettant de combattre ses frères — triste préférence! — mais pas des étrangers. La trêve est proclamée enfin, trop tard pour les corps à terre. Des étudiants de

médecine, quelques sœurs, des infirmières passent, se penchent, lasses et pâles, les brassards marqués de la croix.

— Des Suisses, des Français, des Belges, dit un soldat qui passait. Pourquoi se mêlent-ils de nos querelles ?

— Ils ont leurs convictions comme nous ; ils obéissent au même joug..., répond son compagnon.

— Que ne sont-ils restés à travailler leurs champs !

— Le courage est admirable partout où il se trouve ! Ils meurent pour ton drapeau et pour le mien. Braves ! je vous salue !...

Du milieu de cet amas sanglant, un homme cherche à se soulever. Péniblement, s'aidant des mains, car ses jambes paraissent insensibles et nagent dans le sang, il parvient à s'asseoir. Son visage se teint du vert précurseur de la mort. Il délire, et l'œil gai se voile ; il sourit, mais ses lèvres s'affinent, se resserrent, se décolorent, et il chante, au moment où il devrait pleurer cette vie qui l'abandonne :

Amour sacré de la patrie
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !

Sa voix tremble, éraillée, lamentable. Cette voix qui s'éteint, saluant sa patrie en ces vers, fait ressortir l'ironie de son sort : il meurt pour une autre!...

Les deux soldats, ses ennemis il y a une heure, se retournent, émus, pour le regarder, et s'éloignent.

Mais venant du Cabildo, Lysandre Arteaga et son escorte débouchent de la place principale. Il est tranquille au milieu de ces colères, très fier de son rôle, et passe superbe, satisfait de lui-même, l'œil hautain, les moustaches fines, soigneusement raidies à la Napoléon III. Il vient de parlementer avec les délégués du gouvernement au nom des radicaux...

— Voici le gouverneur! crie le moribond, voyant un homme si imposant. ...Gare à Guillaume Tell!...

Il saisit son revolver, qu'il peut à peine soulever, et tire. Un soldat de l'escorte tombe. La seconde balle frappe Lysandre et le tue net.

Oh! pauvre « petite mouche!... »

— Touché! murmure le colon avec son calme d'irresponsable. Le gouverneur ne pensera plus à l'impôt!

— Ah! canaille! assassin! gueux d'étranger, voilà pour toi! vocifère un soldat se détachant du groupe.

Et d'un coup de revolver, il achève son agonie.

Les médecins accouraient à Lysandre et au soldat. Edouard Larsan allait au meurtrier, tâtait le pouls, touchait le cœur; c'était fini.

Et comme il l'avait fait pour tous ces cadavres, relevant leur nom, recueillant les derniers souvenirs qui pouvaient être chers aux familles, il prit le portefeuille usé du Français. Soudain, il pâlit de surprise, regarde ce corps aux vêtements de miséreux, aux longs cheveux peu soignés, rares et gris, à la barbe emmêlée, au visage de blond...

Un colonel venait vers lui. Edouard, vivement, cache le portefeuille.

— Docteur, quel est cet homme?

— Je n'ai pas pu l'identifier, mon colonel. Il n'a sur lui aucun papier.

— C'est ennuyeux. Est-ce bien l'assassin d'Arteaga?

— Lui-même.., mais qu'importe son nom, puisqu'il est mort!... Cet homme délirait... il a

frappé en fou, et chantait la *Marseillaise*, il y a un instant.

— Docteur, remarquez la blancheur de ses mains. Ce n'est même pas un colon, c'est un fainéant, un *atorrante*...

Sur cette oraison funèbre, le colonel tourna le dos.

Pieusement, Eduardo joignit les mains du cadavre sur la poitrine, puis appela les brancardiers. En le soulevant les jambes oscillèrent comme des battants de cloches. Coupées toutes deux à la même hauteur, elles tenaient seulement par des lambeaux de chair.

— Monsieur le docteur... presque tous ces colons sont mutilés ainsi. Ils arrivaient de leurs colonies, conduisant un wagon d'armes. Nos soldats n'en ont fait qu'une bouchée, et le train aura passé sur les blessés, les achevant... On les a rejetés sur le côté pour déblayer la voie.

En effet, ayant regardé les rails, le docteur détourna les yeux.

Par là-bas, Flor venait vers lui. Instinctivement, le jeune homme se plaça devant le corps.

— Ne le cachez pas, j'en ai vu bien d'autres, et un de plus!... Oh! ajouta-t-elle horrifiée, ils

n'ont pas fait attention, voyez comme ils le mettent!...

Les brancardiers, surchagés de besogne, l'avaient placé sur la civière, la pointe des pieds vers le sol, les talons éculés en l'air. Le mort, difforme, macabre, semblait tordu...

Le docteur prit une jambe et la retourna. Flor allait saisir l'autre.

— Non! non! je vous le défends, mademoiselle Anita! Voilà pour vous des journées affreuses. Aujourd'hui même, vous devez vous en retourner!

— Alors, venez, nous partirons ensemble... J'en ai assez, en effet.

— Partez avec les autres, mademoiselle Anita. Beaucoup de ces morts n'ont pas de famille, je veux les accompagner au cimetière...

— On leur fera des obsèques grandioses, don Eduardo. Ils ne s'en iront pas seuls et on les pleurera! On les aimait tant, les révolutionnaires!

— N'insistez pas, amiga. Je me prive d'un grand bonheur en vous laissant revenir seule; et même mieux, je crois manquer à mon devoir; mais je dois en accomplir un autre.

— Alors... adieu! Tout ce que vous faites, Edouard, est noble et bien.

Elle serrait sa main tristement, quand ils avisèrent une femme anxieuse, regardant à terre les corps étendus et portant des bouquets de violettes.

Il alla vers elle, en prit quelques-uns, et dit à la jeune fille :

— Donnez-les à ce mort... C'était un de vos compatriotes... un Français...

Elle plaça les bouquets entre les mains jointes et, s'inclinant, baisa le front en écartant les mèches grises.

Elle se retournait et vit Edouard les yeux pleins de larmes.

— Oh! qu'avez-vous?

— Un peu d'énervement. Je suis brisé... et, partant, peu courageux.

Mais ces larmes, dans les yeux d'un vaillant, l'avaient encore plus attristée.

— Je reste, moi aussi, dit-elle, nous nous en irons ensemble.

— Vous n'en ferez rien... Anita... Si vous m'aimez... un peu, vous obéirez!

Flor, à ces mots, sentit son regard devenir dur, baissa les yeux pour ne pas qu'il les vît. Et tout doucement, elle dit, après un effort :

— Alors... alors, je m'en vais!...

Eduardo Larsan a fait enterrer seul et seul a suivi le corps de l'homme qui frappa Lysandre. Sa tombe, par ses soins, est entourée d'une grille de fer forgé, son nom gravé sur une croix de marbre. Jamais, plus qu'aujourd'hui, il ne s'est incliné devant ce Dieu qui conduit les événements. Il sent sa main tellement justicière, tellement vengeresse, qu'il se tranquillise seulement à la pensée que sa vie est pure de toute faute, et qu'elle protègera Flor.

Lorsque Anita était enfant, il n'a pas entendu, lui, comme les autres, la voix implorante de la mère et de l'épouse délaissée, demandant aux colons : « Connaissez-vous un Breton, d'une trentaine d'années, se nommant Kerven ? »

Et c'est à cette pauvre femme qu'ils penseraient — ceux-là — en lisant sur cette tombe : « Antoine Kerven, né à Kerhouart (France). Décédé au Rosario en septembre 1893. »

Edouard repart pour Buénos-Ayres, se promettant que jamais personne au monde ne saura qui, dans le délire de l'agonie, a rendu veuve la « pauvre petite mouche ».

IX

— Mademoiselle Anita, don Eduardo est au salon et demande à vous parler.

— J'y vais, répondit-elle en tressaillant.

« Moi aussi, je lui parlerai, pense-t-elle, aujourd'hui même, maintenant ! Jean, je vais tenir la promesse que je vous ai faite dans le fond de mon âme !... »

Vite, vite, elle déroule la chaîne d'or qui entoure le crucifix, ouvre le sachet de satin et devient si pâle, si pâle !... Sur la flamme d'une bougie crépite le souvenir sanglant.

C'est fini, il n'en reste rien !...

Elle se dirige vers le salon et sent bien qu'elle est tout pour celui qui est là : la lumière, l'espérance, la vie !...

Et Flor sent aussi que pour elle il n'est rien autre chose qu'un brave garçon, qu'elle estime et qu'elle aime... mais pas d'amour !...

N'importe ! Le grand portrait n'étant plus en face d'eux, elle croit pouvoir dire tout...

Bon ami, bon ami, accourez à l'aide de la petite fleur que vous avez recueillie, soignée, et qui souffre pour se laisser aimer !...

— Excusez-moi, Anita, si je viens, vous sachant seule, dit le docteur Larsan. J'ai des raisons pour vous faire aujourd'hui une demande, que j'aurais cependant voulu ajourner... J'expose peut-être mon bonheur à la faire si tôt.

— Edouard, je crois savoir où vous placez votre bonheur !... Alors, attendez un instant, laissez-moi parler la première ; moi aussi, j'ai à vous dire quelque chose de très grave...

Une contraction plisse sa bouche, mais passe vite ; elle baisse les yeux et ajoute doucement :

— Je voudrais prendre... pour toujours... cette main tendue... qui m'a été offerte l'autre soir.

— O Flor !

— ... Mais je ne serais pas loyale, si je n'avouais, Edouard, que vous méritez mieux que

moi ! Votre amie a perdu l'enthousiasme de la jeunesse... elle ne sera pas la compagne vaillante qu'elle aurait pu être... ayant trop souffert... Elle aura besoin de tout ce qu'elle pourrait donner : force, courage, conseil. Elle sera pour vous, peut-être... Édouard, si vous la voulez encore, une très triste compagne !...

— C'est comme cela que je l'aime. Que serait l'amour s'il ne protégeait, et quoi de plus doux pour moi que vous ayiez besoin de tout et que je doive tout vous donner !... Là est la joie... ma chère Flor.

— Ensuite Édouard... oh ! pardonnez la peine que je puis vous faire... Il faut bien que je vous le dise ! Je ne peux pas aimer la seconde fois comme la... première !

Elle ajouta plus bas, d'une voix semblant un pleur :

— ... Je vous... aimerai loyalement, profondément, vous admirant surtout... Je serai une femme fidèle...

Le reste ne s'entendait plus.

Le jeune docteur prit la main de sa fiancée et lui dit, ému :

— Merci, Flor, d'être venue à moi, la pre-

mière. Vous m'avez offert ce que je venais demander... et en cela, vous n'êtes pas comme les autres. C'est un charme de plus que je trouve en vous et qui me rappelle la noble franchise de Blanche.

... Je sais comment vous m'aimez, Flor ; rien que d'estime. Bien des hommes ne s'en contenteraient pas, n'écoutant que leur égoïsme. Il me faut vous conquérir, chère âme. Oh ! ne vous en défendez pas ! Je le sais, je le sens bien ; mais ce peu que vous croyez me donner, Flor, est immense ! C'est le bonheur de vous voir sous mon toit, de vous protéger, de vous entourer de soins... et d'amour si vous le permettez !

— Je le permettrai, Edouard, dit-elle en le regardant, émue de cette bonté jusqu'au plus profond de son être.

Elle ne dit plus rien. Et comme, troublés tous deux, ils se taisaient, dans l'ambiance d'une gravité douce, peu semblable à la joie et à la passion illuminant d'ordinaire de pareilles scènes, Flor comprit qu'elle devait parler, car la tristesse maintenant les envahirait. Pour la chasser, afin que ce noble garçon qu'elle admi-

rait partît tout à fait heureux, la bonne créature lui dit en se levant :

— Edouard, voulez-vous embrasser votre fiancée ?

Transfigurée par son sacrifice, elle-même ouvrit ses bras. Et cependant ce lui fut une douce chose de sentir battre si fort, sous cette poitrine, ce cœur qu'elle troublait... et Flor sut gré au jeune homme d'avoir seulement appuyé les lèvres sur ses cheveux.

Et, chose étrange, lorsqu'elle revint dans sa chambre, les joues en feu, le corps tremblant sous la fièvre de l'émotion, elle se prit à sourire en pensant à la joie des autres.

Elle était là, seule, pleine de pensées, regardant enfin devant elle avec plus de confiance, songeant à la douce sœur que serait Blanche... n'osant pas songer au passé, de peur d'éveiller les morts et les ombres jalouses.

— Mademoiselle, don Eduardo envoie ceci, dit la bonne.

— Déjà ! dit-elle, en prenant une lettre.

En ouvrant l'enveloppe, un portrait attira son attention. Il était pâli, effacé, représentait une fillette de deux à trois ans, assise à côté d'un

lévrier, sa main, aux doigts écartés, étoilant dans une caresse, le front de la bête. Et comme elle ne connaissait pas cette enfant, elle regarda au verso : « Anita — Kerhouart » lut-elle.

Vite, elle prit la lettre, cherchant l'explication.

« Flor, ma chère fiancée,

Pardonnez-moi de raviver une douleur... *aujourd'hui!* Je devais vous remettre ces souvenirs trouvés sur un colon, mort au Rosario. Il se nommait Antoine Kerven!... J'ai voulu demander votre main d'abord, pour ne pas vous influencer et profiter du triste privilège m'ayant permis de l'ensevelir moi-même. Pour le suivre, je ne vous ai pas accompagnée en revenant du Rosario, ma pauvre amie. Une couronne de fleurs de l'air, encore en boutons, ornait une croisée. Je l'ai demandée pour un révolutionnaire mort, pour un colon français, et tout de suite, avec joie même, on me l'a donnée ; elle fleurira à côté de la mienne.

« Ma chère âme, que ce soit maintenant la dernière épreuve de votre vie ! Pensez à l'avenir... il n'est pas triste, ma douce mignonne, car

je saurai vous défendre contre toutes les douleurs.

« VOTRE EDOUARD.

« *P. S.* — Mlle Lucienne et Blanche sont là, je n'ai rien dit encore. Je viendrai demain, vous demander solennellement à Mlle Lucienne. Elle sera heureuse, je le sais. Partout, à cause de vous, il y aura du bonheur. »

Et Flor avait tant pleuré, qu'elle ne trouva plus de larmes... Seulement une reconnaissance, une tendresse venaient.

X

Nous ne savons pas si les féministes ont combattu quelquefois cette mode absurde, qui donne à la jeune fille, sitôt mariée, le nom et *même le prénom* de son mari; à tel point qu'il serait loisible de dire — et le mercantilisme de notre temps excuse l'aigreur de la réflexion — que, marchandise, elle est vendue; ou bien qu'esclave, elle a pris la marque du maître.

La femme devient-elle donc si faible subitement par le fait du mariage, qu'elle ne puisse garder son individualité et par conséquent son nom personnel? Epouse-t-elle une force qui l'annihile et l'absorbe, au point de substituer au nom indiquant le sang dont elle sort, celui d'un

homme, hier encore inconnu, et dont le seul mérite est de l'avoir soumise, selon les lois de la nature ?

La coutume sud-américaine est plus douce et moins humiliante. La jeune fille ajoute le nom de son mari au sien, en le faisant précéder du mot *de*, qui signifie : *femme de...*

Voilà pourquoi sur la plaque de cuivre, placée en face de celle du docteur Larsan, on lit aujourd'hui : Doctora Anita Kerven de Larsan.

Ce soir-là, dans le boudoir mauve rêvé par Blanche, les amis de Flor causent doucement. Seule, la pauvre « petite mouche », enfouie dans un fauteuil, ne cause pas et rêve à des choses couleur de sa robe : toutes noires. Elle est devenue la préoccupation de Jean.

De temps en temps, Lucienne et Blanche se lèvent, très affairées, inquiètes, comme si elles tenaient dans leurs mains le sort de la République, et, à propos de rien, elles se regardent et s'embrassent. Ah ! cette Blanche, elle possède tout ce qui manquait à Flor autrefois pour se faire chérir de la vieille demoiselle : elle est de sa race ! Et cela suffit. Eduardo aussi en est... et ils s'entendent, ils s'aiment !...

Dans la chambre à côté, Flor sommeille dans son lit. L'abat-jour répand une lumière rose très pâle, et le jeune docteur, assis près de sa bien-aimée, contemple les deux êtres qu'il adore, car ils sont deux : Flor et un fils venu au monde il y a quelques heures.

La mère ouvre les yeux et prend son enfant. Elle l'admire, transfigurée, inondée d'une joie curieuse, qui s'étonne d'elle-même et ne se connaît pas encore.

Vous souvenez-vous comme elle serrait autrefois sa filleule contre son cœur, et avec quelle passionnée tendresse elle disait : « Ma Jeanne ! »

Et voilà que le sentiment maternel s'éveille en elle, si violent, si impérieux, qu'elle ne sait plus si c'est joie ou souffrance, et soudain, s'évanouissent les douleurs, se taisent les souvenirs, et Flor oublie ce qui n'est pas lui et ne se rattache pas à lui !...

Alors, la figure rayonnante, avec une flamme, une fierté dans les yeux, la jeune femme se tourne vers son mari.

— Prends ton fils... embrasse-le... Il a fixé pour toujours la pauvre « Fleur de l'air » reconnaissante !

Et au-dessus de l'enfant, ses bras attirent le visage du jeune homme. Elle ne lui donne qu'un baiser, un seul... mais Edouard Larsan lit *enfin* sa récompense dans les yeux de sa chérie, ces yeux « qui semblent les portes de son âme ».

. . . . . .

Jean, contemplez votre ouvrage et saluez le bonheur de votre amie. Pour être complet, il y manquait la passion : elle est venue !...

Paris, 1900.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 071102617